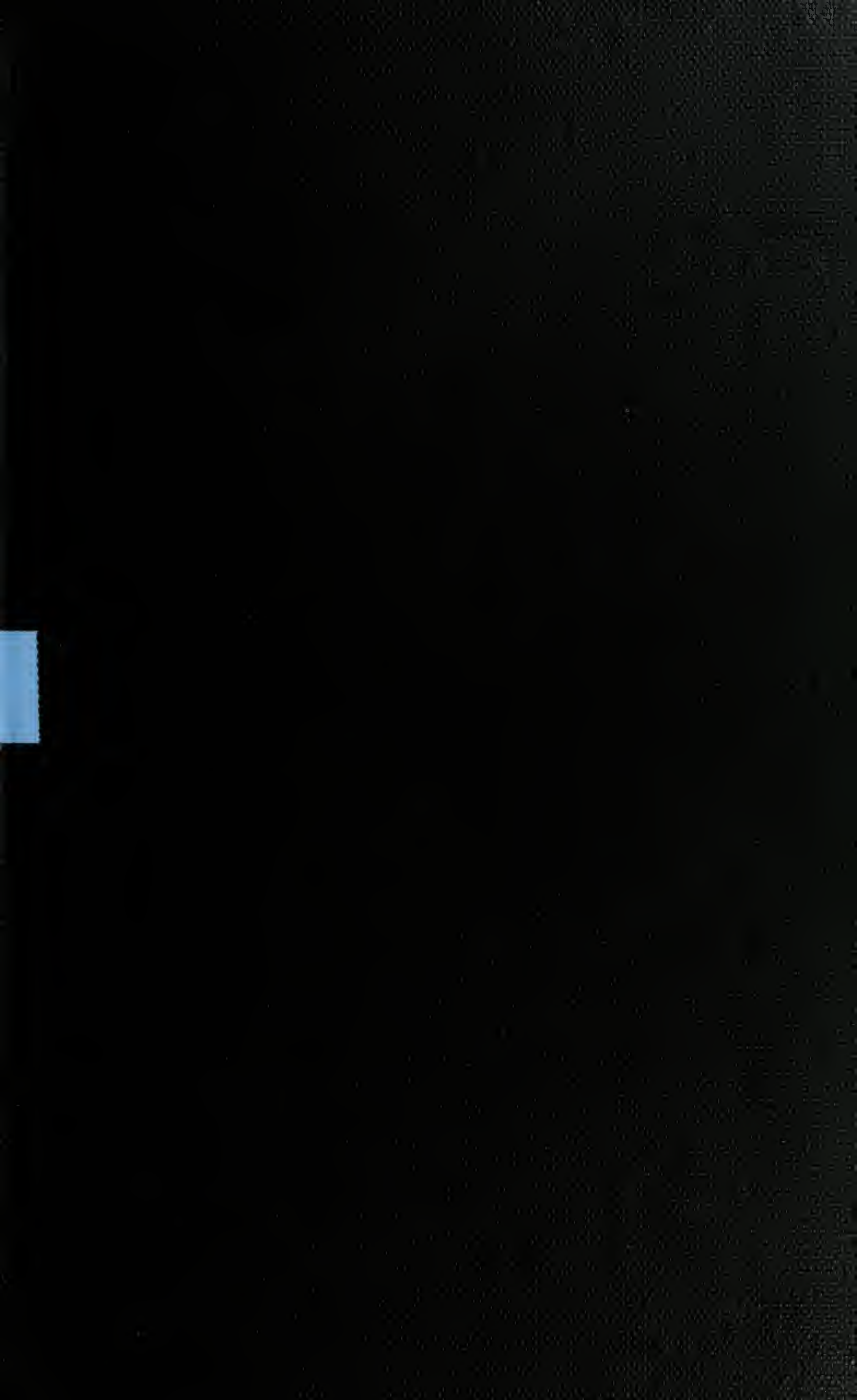
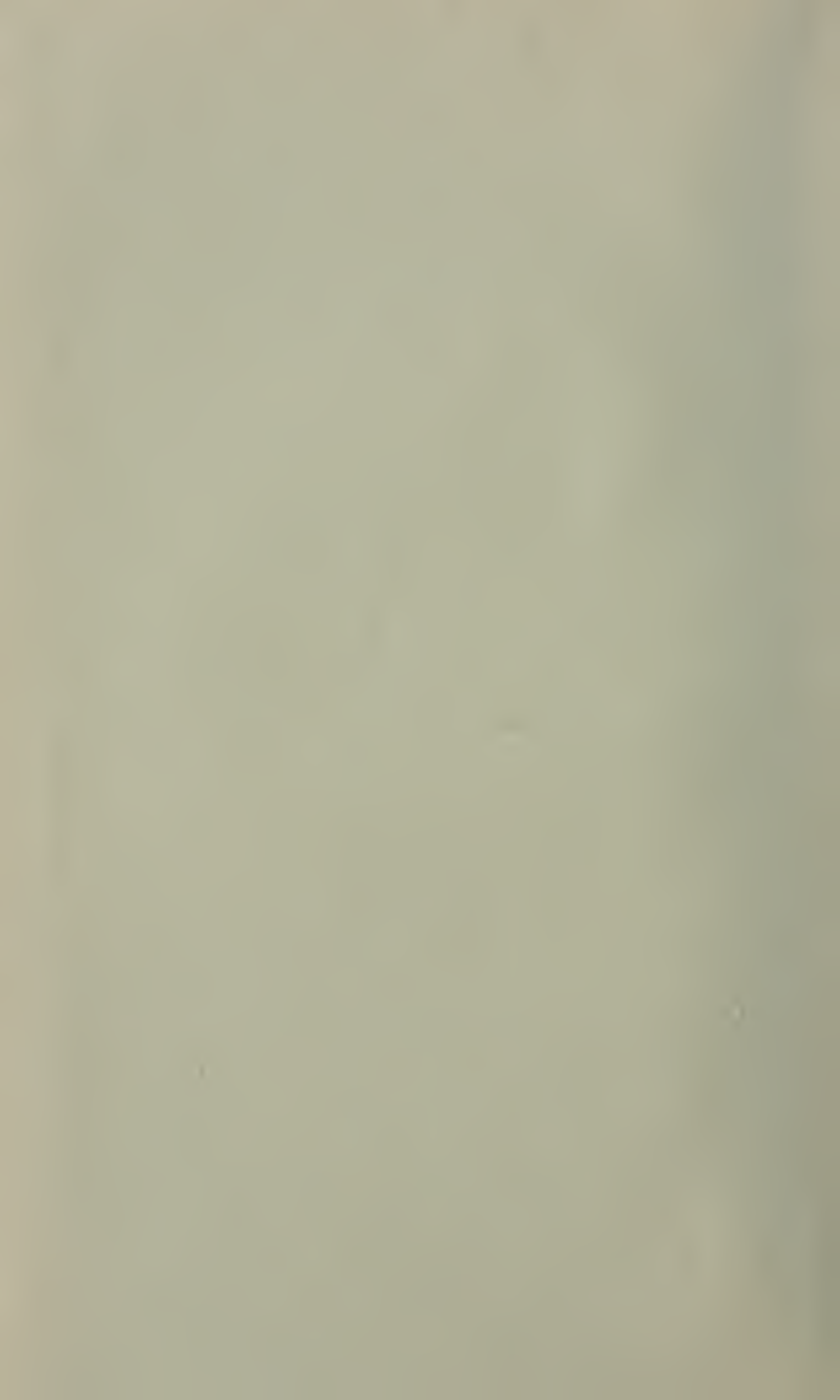












LA GRANDE ROUTE DU TCHAD



LE COMMANDANT LENFANT.

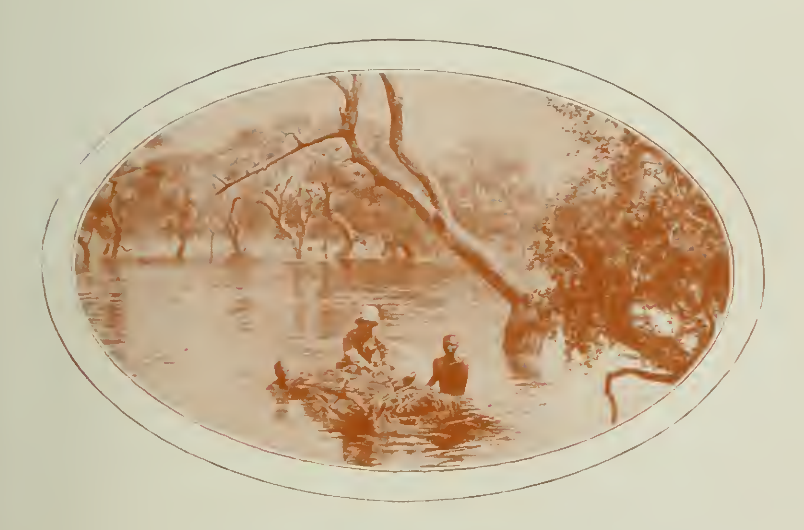
COMMANDANT LENFANT

LA GRANDE ROUTE
DU TCHAD

MISSION DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

PRÉFACE PAR M. LE MYRE DE VILERS
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

INTRODUCTION DE MAURICE ALBERT
RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE



Les fleuves sont des routes qui marchent.

PASCAL.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1905



A MONSIEUR GASTON DOUMERGUE

MINISTRE DES COLONIES

Je dédie ce livre, hommage de mon profond respect et de mon affectueuse reconnaissance, pour la sollicitude généreuse et la grande bienveillance dont il a sans cesse honoré nos travaux et encouragé nos efforts.

E. L.



PRÉFACE

DANS *les premiers jours du mois de mai 1903, le commandant Lenfant, alors capitaine d'artillerie coloniale, vint m'entretenir de son projet d'exploration Niger-Benoué-Tchad. Cette mission me parut d'une réelle importance au point de vue géographique. En effet, la partie occidentale de nos possessions du Centre africain est peu connue et la frontière avec la colonie allemande du Cameroun incomplètement délimitée par de simples données astronomiques; le régime hydrographique restait mal défini. Nous avions donc un intérêt scientifique de premier ordre à étudier sérieusement ces différentes questions.*

D'autre part, des considérations d'ordre économique et financier, militaire et administratif, nous incitaient à rechercher une voie flottable pour le ravitaillement de nos établissements et de nos garnisons. Actuellement, les convois empruntent tout d'abord le Congo jusqu'à Matadi, ensuite le chemin de fer belge; à Kinchassa, on utilise à nouveau le grand fleuve, puis l'Oubanghi et la Kémo. Quand cette rivière cesse d'être navigable, on traverse la ligne de faite séparant le bassin du Congo de celui du Tchad; enfin la navigation reprend sur le Gribingui, semé de rapides, pour atteindre Fort-Lamy par le Chari.

Sur cette longue route de plus de 3 000 kilomètres (18° en latitude), avec de fréquentes ruptures de chargement, les transports ne peuvent être que lents, coûteux et incertains.

Déjà nous ne pouvons assurer d'une manière régulière l'entretien de nos troupes, et les difficultés s'accroissent chaque jour par suite de la faible densité de la population qui ne nous permet pas d'organiser le portage et le pagayage avec des engagés libres. Il a donc fallu recourir à la grande corvée; beaucoup d'indigènes s'y dérobent par la fuite et vont porter le trouble dans les concessions voisines. L'exode des habitants ne cesse d'augmenter et bientôt l'impossibilité de ravitailler nos postes du Nord nous forcerait à les abandonner, si nous ne trouvions pas une autre voie de communication.

Quelques personnes ont songé, il est vrai, à construire un chemin de fer de 130 kilomètres qui supprimerait le portage et éviterait le passage des rapides; mais, outre les difficultés techniques d'une pareille entreprise et les capitaux considérables qu'elle exigerait, on ne voit pas le moyen de se procurer la main-d'œuvre nécessaire aux travaux. Admettant même qu'à force d'argent et de persévérance les obstacles soient surmontés, le résultat serait négatif, car dans une période prochaine le lac Tchad sera envahi par les sables. Nous aurions construit, à chers deniers, une voie ferrée dont le terminus serait le désert.

Le capitaine Lenfant, qui s'était déjà signalé par deux explorations sur le Niger en 1899 et en 1901-1902, m'exposa ses vues avec tant de netteté et de précision, ses dispositions à l'égard des indigènes me semblaient si bienveillantes et concordaient tellement avec mes propres idées sur la façon de traiter les natifs, que nous nous mîmes promptement d'accord. Séance tenante, je lui promis mon appui près du Département des Colonies et de la Commission centrale de la Société de Géographie dont j'étais alors le président.

Restait la question d'argent : 60 000 francs étaient néces-

saires. Ce n'était pas pour nous arrêter; en France on trouve aisément des concours financiers pour les œuvres vraiment utiles, d'intérêt national ou scientifique, dirigées par des hommes expérimentés et dignes de confiance. Cinq jours après, les fonds étaient versés, et le capitaine Lenfant commandait son chaland dont les plans avaient été dressés par M. l'ingénieur Guilloux, aux ateliers de Bezons, qui s'engagèrent à le livrer dans un délai de trente jours.

Le 15 juillet, notre explorateur s'embarquait à Bordeaux sur un paquebot des Chargeurs réunis, arrivait le 4 août à Forcados et en repartait le 6 sur le *Liberty*, de la Niger Company, mis gracieusement à sa disposition par M. Watts. Sa mission se composait de M. Delevoye, enseigne de vaisseau, du maréchal des logis Lahure et de dix laptots recrutés au Sénégal.

Parvenu à Fort-Lamy le 4 novembre, le capitaine Lenfant consacrait trois mois à visiter le Bornou et le Moyen-Logone, reprenait ensuite la route de retour par la Bénoué-Tchad et débarquait à Calais le 9 avril, après une absence totale de huit mois vingt-quatre jours.

Des constatations du plus haut intérêt hydrographique ont été faites au cours de ce voyage. Si, comme l'avaient prévu Barth et Wallace, le trop plein du Tchad, du Chari et du Logone alimentent la Bénoué-Niger pendant la saison des pluies, ce cours d'eau intermittent, contrairement à l'opinion de ces illustres explorateurs, au lieu d'avoir une faible pente, se déverse dans le Mayo Kabi par une chute presque verticale de 110 mètres d'altitude. C'est au pied de cette chute que s'arrête la navigation fluviale, et, pour atteindre le grand plateau central de l'Afrique, il faut avoir recours au portage par une route facile d'une trentaine de kilomètres.

Ainsi que l'avaient déjà indiqué le colonel Destenave et M. Chevalier, le Tchad s'assèche rapidement, et le moment n'est pas éloigné où il se transformera en une vaste plaine de sable, continuation du désert saharien. Par la force des choses, nous serons amenés, dans un temps prochain, à reporter notre principal établissement vers l'ouest, dans la vallée du Mayo Kabi, région peuplée et fertile, qui nous fournira les hommes et les vivres nécessaires à notre occupation. De là s'exercera notre action politique et militaire sur les marches du Kanem, du Baguirmi, du Ouadaï, de l'Ennedi et du Tibesti. Plus aisément que par Matadi nous assurerons l'alimentation de nos troupes, qui n'auront plus à souffrir des privations.

On objectera, il est vrai, que le Niger est un fleuve britannique, mais l'acte de Berlin du 26 février 1885, revisable en 1905, nous donne le droit d'y naviguer librement, droit dont nous devons user et que nous ne saurions laisser périmer. Tant de transformations se produiront encore dans le partage de l'Afrique centrale que la prudence commande de conserver précieusement les avantages qui nous sont reconnus.

En ouvrant cette nouvelle route, le capitaine Lenfant a donc rendu un éminent service à la cause coloniale française; il a, une fois de plus, démontré qu'en traitant les natifs avec justice, fermeté et humanité on pouvait obtenir leur concours fidèle, sans avoir recours à la force et à la violence. La Société de Géographie ne saurait trop le remercier d'avoir habilement et intégralement rempli la mission difficile qu'elle lui avait confiée.

Le Myre de Vilers.

INTRODUCTION

Ce livre, signé d'un écrivain qui a fait ses preuves et d'un officier universellement connu, n'a pas besoin d'Introduction. L'avouerai-je pourtant? Ces jours derniers, quand l'auteur est venu me demander de dire à d'autres qu'à lui-même et d'exprimer par écrit la vivifiante émotion que m'avaient laissée les bonnes feuilles de son ouvrage, sans hésiter j'ai répondu : oui. Mon cœur de professeur, d'ami et de Français battait de joie.

J'en appelle à tous les maîtres de notre jeunesse : voir nos anciens élèves sortir de l'ombre et faire honneur au pays, n'est-ce pas de notre métier la meilleure et la plus féconde recompense? Et n'est-il pas vrai aussi que certaines figures restent si nettement gravées dans notre mémoire, que l'enfant, dont nous avons autrefois encouragé le travail, suivi les progrès et salué les premiers succès, nous le reconnaissons souvent dans l'homme mûr, malgré les années qui peut-être ont dénudé son front et courbé ses épaules, malgré les difficultés, les amertumes et les dangers de la vie?

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
> Par lesquelles souvent les âmes assorties
> S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
> Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Il y avait plus de quinze ans que je n'avais vu Lenfant,

élève du collège Rollin et candidat à l'école Polytechnique, lorsqu'un beau matin, devant le ministère des Colonies, je le rencontrai, capitaine, décoré, bronzé, maigri et cependant toujours le même. Il revenait de ses premières explorations au Niger. La sympathie d'autrefois nous arrêta l'un et l'autre brusquement, et ces « nœuds secrets », dont parle le vieux poète, unirent nos mains tendues. J'appris alors que ce vaillant, jeune mari et jeune père, allait de nouveau quitter sa femme malade, ses enfants tout petits, et retourner là-bas, pour de longs mois sans doute, peut-être pour toujours. Il y a encore place pour des Français dans le petit cimetière du Grand-Poste où dort, sous un carré de briques, le commandant Lamy.

Cette nouvelle mission, heureuse et féconde, pacifique et glorieuse, ce nouveau livre va nous la raconter. Il fallait prouver que les eaux du Tchad sont en corrélation directe avec celles de l'Océan, et qu'on peut trouver, pour pénétrer jusqu'à ce lac, une voie plus facile, plus rapide et plus économique que celle de l'Oubangui et du Congo. Cette démonstration, le commandant Lenfant l'a faite en moins de trois mois, avec soixante mille francs, une armée de douze hommes, huit fusils, dont cinq de chasse et deux inoffensives carabines Colt. Et le sang français n'a pas coulé, sauf une fois... quelques gouttes à peine, versées par une flèche envenimée, mais bien vite séchées par un contre-poison.

Peu nombreux furent à l'origine ceux qui espéraient un si beau dénouement. Au ministère on restait inquiet, soucieux, et de Bordeaux à Garoua, point extrême à partir duquel la petite troupe aventureuse ne dut plus compter que sur elle-même, les avertissements se multiplièrent, peu encourageants. « Quelques-uns, dit l'auteur, se montraient

incrédules à l'égard de notre retour et le considéraient comme un événement des plus problématiques. » Deux Allemands, qui revenaient du Centre africain, prédisaient l'échec et l'anéantissement de la mission. Le gouverneur Wallace, tout en souhaitant aux voyageurs un succès qu'il n'avait pas obtenu lui-même, énumérait avec une froide précision, toute britannique, les dangers certains : obstacles sur la rivière, lacs non navigables, indigènes sauvages et perfides. Des missionnaires lyonnais, rongés par la fièvre et l'anémie, racontaient les atrocités commises par les Ibos anthropophages. Quel accueil attendre d'un grand chef qui, pour se distraire dans une maladie, exige un holocauste de cent hommes, aussitôt déchiquetés et dévorés par la populace? D'autres, enfin, montraient les Moundchés rebelles à toute pénétration et d'accord pour la lutte contre l'Européen. « Ils vivent dans la brousse comme des fauves; toutes leurs armes sont empoisonnées. Tapis à plat-ventre dans les herbes, cachés parmi les lianes, ils attendent leurs adversaires pour les frapper à coup sûr. »

Lenfant écoutait ces récits plutôt inquiétants, et gardait sa sérénité souriante. Tout cela, il le savait, mais il savait aussi comment s'y prendre. Il partait en mission militaire, mais ce qu'il emportait avec lui, c'était avant tout, la France pacifique et coloniale. Aux Mountchis, aux Ibos et aux Moundangs, il se présenterait, non pas en uniforme, botté, éperonné, le revolver à la ceinture et le fusil en arrêt, mais en bras de chemise, les manches retroussées jusqu'au coude, sans arme, pas même une canne. C'est ainsi que je voudrais voir représenté à la première page de son livre, ce messager de civilisation et d'humanité. Le caractère de l'expédition ne saurait être exprimé avec une netteté plus saisissante, plus éloquente.

Le salut et le succès furent dus en grande partie à cette attitude confiante, simple et crâne. Elle produisit même parfois de surprenants effets. Voyez-vous, là-haut, retranchés sur la crête d'une colline, avec leurs femmes et leur bétail, ces Moundangs féroces, armés d'arcs, de flèches et de sagaies? Ils regardent venir vers eux Lenfant et Lahure, ce jeune et vaillant ami, tous deux seuls et désarmés, la cigarette aux lèvres; et il n'a rien de rassurant, l'aspect de ces sauvages au crâne proéminent, aux tempes étroites, au nez écrasé et recourbé, aux pommettes saillantes. Mais voici que les deux Français s'arrêtent : leurs mains ont fait un signe; et tous ces guerriers, à la lettre hypnotisés, descendent de la montagne, non pas en marchant, mais en roulant assis comme des singes. « Le spectacle, dit Lenfant avec simplicité, était vraiment fort original de ces hommes si nombreux, qu'on eût dit une vague humaine avançant vers nous. »

Un jour cependant, — *mais un seul*, — cette audacieuse tactique fut dangereusement mise en échec. C'était au retour : on avait décidé de descendre vers Trêné, pour gagner Laka et revoir les cataractes aux basses eaux. Curiosité très légitime, mais combien téméraire! L'*arnado* du village n'avait-il pas envoyé dire au chef des blancs qu'il... massacrerait la mission et mutilerait les blessés. Il ne s'exprima pas certes en termes aussi convenables. L'agression qu'on réservait à la mission pouvait être facilement évitée : il suffisait de faire un détour. Mais il est des menaces dont notre dignité d'homme ne supporte pas l'insolence, même proférées par un Fulbert africain, trafiquant de chair humaine. Avec ses compagnons et ses onze fusils, Lenfant marcha droit au mur du village, d'où partaient des volées de flèches, tandis qu'il était guetté sur sa gauche par deux

cents cavaliers cuirassés et carapaçonnés, eux et leurs chevaux, de la tête aux pieds. Ce que fut cette bataille héroïque, je laisse au vainqueur le soin de vous le dire. Il le fera avec autant de modestie qu'il a montré, dans le récit des préliminaires, de respect pour son lecteur.

Ce que fut cette campagne au point de vue géographique, colonial et scientifique, je ne le dirai pas non plus : dans sa *Préface*, M. Le Myre de Vilers en précise très nettement l'intérêt et l'importance. Ce qui frappe surtout, c'est l'extrême facilité avec laquelle on suit la mission, d'étape en étape, et presque pas à pas; et c'est aussi la lumineuse clarté des observations les plus techniques, les plus savantes. Point n'est besoin d'être géographe, hydrographe, tacticien ou cotonnier pour comprendre Lenfant. Et l'intérêt devient réellement passionné quand l'auteur, s'élevant à des considérations supérieures, peint la *Terre cassée*, devine et nous annonce, pour préserver la France d'efforts inutiles et de déceptions certaines, l'avenir du Tchad, qui recule et reculera sans cesse, jusqu'au jour où « le néant des choses aura propagé le désert sur cette cuvette lacustre, jusqu'à l'heure où les sables du Sahara, où les molécules siliceuses viendront, portées par la brise, transformer ces pays insalubres en dunes arides et brûlantes ». Thiers disait que la première qualité de l'historien c'est l'intelligence, cette faculté de la raison qui comprend les choses et les fait comprendre. Lenfant est un historien.

C'est aussi un poète : il a autant de sensibilité artistique et d'imagination que d'intelligence. Non seulement il fait comprendre, mais il fait voir. Qu'ils sont vivants et pittoresques les portraits des indigènes rencontrés sur la route ! Aucune photographie, si curieuses et si belles que soient les illustrations de ce livre, ne montrera mieux que la

plume de l'auteur les types divers croqués en passant. Ici ce sont les Lakas.

Plus loin, voici les « Habés de la Bénoué ». On voudrait se livrer aux citations; mais le livre est là, qui se réserve ce plaisir.

Où le poète se retrouve encore, c'est dans la description des contrées traversées. Tout le long de l'ouvrage, aux bons endroits, apparaissent, comme de fraîches oasis, des tableaux, des paysages qui rappellent certaines pages de Fromentin ou de Chateaubriand, celui-ci par exemple :

Nul spectacle ne saurait égaler la splendeur de ces nuits étoilées, étincelantes de mille clartés. Une brise légère et fraîche balance les tiges de mil qui s'entrechoquent, et les arbustes qui ploient et bruissent. Les branches des hadjilidjs s'inclinent vers le sol pour nous saluer en nous griffant de leurs épines. Enfin, voici le jour : l'orient se teinte des nuances les plus changeantes; un rayon vert pâle précède la teinte orangée qui suit bientôt le disque embrasé du soleil. La lune descend à l'horizon; Phébus et Phébé sont également inclinés au dessous de la plaine : il semble qu'un balancier invisible tient en équilibre ces deux boules gigantesques. Mais l'astre des nuits s'enfonce dans la buée, sa couleur blafarde tranche avec l'éblouissante lumière de la masse embrasée, qui monte au-dessus de nous et darde ses rayons brûlants au sein de nuages fugitifs qu'elle aura bientôt dissipés. On dirait un bloc d'acier liquide qui projette ses scories rayonnantes sous le choc d'une forge immense, et son intense chaleur vient réchauffer nos membres engourdis par la froide humidité du matin. La nature s'éveille à ce contact; l'indigène se soulève sur sa couche de roseaux, le bétail descend les pentes assoiffées et se répand comme un flot épais et lent sur les pâturages voisins; les grillons, les sauterelles et tous les habitants des herbes rigides secouent leurs ailes alourdies de rosée; des vols d'oiseaux, grands et petits, prennent leur essor vers le zénith, planent au-dessus de nous, puis entonnent l'universel concert, l'hymne grandiose à la nature. Nous cheminons..... »

Ce qui distingue ces descriptions, ce qui leur donne un caractère très spécial et très original, c'est qu'elles ne sont jamais de simples hors-d'œuvre, des morceaux à choisir pour de futurs recueils littéraires. Qu'il s'agisse d'un lever

ou d'un coucher de soleil, d'une tornade, du marécage pestilentiel de M'Bourao, de la forêt de Niagaré, de la cataracte de Lata ou du chaos des montagnes qui dominent la Bénoué, et sur lesquelles flotte une buée éternelle, tantôt violette et tantôt bleue, toujours les émotions diverses des voyageurs, leurs souffrances et leurs enthousiasmes sont associés à la peinture des phénomènes naturels, aux scènes si poétiquement évoquées, au spectacle mis sous nos yeux.

Si ces émotions ont été nombreuses et diverses, elles furent, on le devine, particulièrement intenses, le jour où la mission se reposa au but qu'elle s'était fixé. Tout le monde connaît le mot de Bonaparte, lorsqu'après une nuit passée au col de Tende, il découvrit, illuminées par le soleil levant, ces belles plaines qui étaient l'objet de ses méditations : *Italiam*, *Italiam!* Ce cri, ce souvenir classique trahissaient l'émotion profonde, l'élan du génie qui sentait passer près de lui un grand souffle de gloire prochaine, la gloire de Lodi, de Montenotte et de Rivoli. C'est d'une émotion analogue, non moins heureusement exprimée, et plus pacifique, que furent envahis le capitaine Lenfant, Lahure et leurs camarades, lorsque le *Benoît-Garnier*, refoulant sans effort les grands nénuphars et les lianes aquatiques, pénétra dans le Logone :

« Je ne saurais dépeindre la joie immense qui s'empara de nous tous, quel soupir de satisfaction s'exhala de nos poitrines! C'était bien le Logone; c'était la belle rivière, but de nos efforts, que depuis deux mois j'entrevoyais dans un rêve. Que de fois nous avions envisagé toutes les difficultés de la route comme les préléminaires d'une tentative également décevante et capable de succès! Combien de fois nous avions pensé que nos efforts pou-

vaient être vains! Et voilà que tout à coup nous sommes à l'ancre au milieu de cette belle rivière, objet de toutes nos espérances. Il nous semble que nous sommes arrivés là subitement, sans efforts; car la joie nous fait oublier les souffrances passées.... Ainsi nous avons tourné nos regards et nos pensées vers un seul idéal, nous avons vécu de longs jours pour un seul but, et voici que la force inéluctable de nos volontés nous a conduits vers cet idéal, vers ce but. »

15 novembre 1904.

MAURICE ALBERT.



NOTE DE L'AUTEUR.

Nous allons montrer au lecteur un chemin plus court, plus rapide, plus économique et moins hasardeux que tout autre pour accéder au Tchad, avec une seule étape de portage. La reconnaissance de cette route est le résultat pratique de la mission, sa recherche est la résolution d'un problème géographique des plus passionnants.

Nous avons franchi, avec notre bateau, la communication Toubouri-Logone, en montrant que Fort-Lamy se trouve ainsi plus près de la métropole que par la voie Congo-Oubangui, mais ce dont je me réjouis le plus est d'avoir révélé une voie d'accès sans embûches, depuis Forcados jusqu'à Lata, centre de gravité de la colonie du Kabi. La région du Tchad et son occupation ne peuvent être d'aucun profit, pour le moment du moins.

Nous devons au contraire envisager le jour prochain où la France, reconnaissant qu'elle doit prodiguer ses efforts aux terres plus fertiles, aura sagement replié ses troupes du Chari vers le neuvième parallèle, sur les territoires qui peuvent les nourrir. Les Anglais ont fait de même au Somaliland, après l'avoir sondé, après en avoir reconnu la stérilité, ils l'ont abandonné tout en le conservant.

Nous arrivons donc à cette idée, qu'il faut reporter une

partie de nos contingents dans la colonie du Kabi, constituée par Binndéré-Foulbé, le Toubouri et le pays Laka.

Depuis l'Océan jusqu'à Lata, point initial du Mayo Kabi, la route fluviale est un ruban paisible, docile et sans dangers; il mesure 2300 kilomètres de développement sans roches ni rapides.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage des descriptions et des photographies capables de lui montrer fidèlement la valeur de cette route, voie de pénétration la plus accessible et que les transactions possibles en ces régions feront largement suffisante pour de longues années encore.

Notre opinion sur le Tchad est quelque peu décevante, mais il serait regrettable, à mon avis, de ne point signaler les terres infructueuses de nos possessions. Et cet aveu nécessaire nous permet plus aisément d'attirer l'attention sur la colonie du Kabi, sur ces pays fertiles et peuplés, que pénètre une rivière extrêmement facile et praticable, justement appropriée aux besoins de l'heure présente.

Les Anglais et les Allemands se sont installés sur la Haute-Bénoué; les premiers garnissent leurs magasins de marchandises exportables, durant huit à neuf mois de l'année, mais ils ne les écoulent en Europe, ou n'importent de chez eux, qu'à l'époque des hautes eaux où le fret est moins cher, et la crue générale suffit à leurs transactions. Les seconds vont imiter leurs rivaux, et, chose sur laquelle j'insisterai particulièrement, c'est en majeure partie dans nos territoires du Kabi que leurs marchands indigènes se livrent au trafic. Il en résulte que nous ne commettrons aucune faute en occupant ce pays digne d'intérêt et facilement accessible par voie d'eau.

Il n'est point besoin de dépasser le Mayo Kabi. C'est à proximité de cette rivière que l'on doit se grouper en effectifs suffisants, réduits et vigoureux; les troupes y trouveront de quoi

vivre sans affamer les natifs, dont elles consomment les vivres, comme cela se passe au Chari. Et si, quelque jour à venir, les miséreux de la région du Tchad manifestent de la turbulence, la colonie du Kabi lancera chez eux des troupes mobiles, reposées et réconfortées, facilement pourvues, par voie fluviale, de vêtements et de provisions; nous pourrons ainsi, à peu de frais, maintenir l'ordre au sein de ces territoires dont nous avons la garde et la propriété.

L'occupation du Centre africain se reporterait ainsi à l'organisation de la colonie du Kabi, à l'utilisation de la voie fluviale, à la constitution d'un réduit agricole et militaire qui nous servirait de base pour appuyer nos droits, envoyer des colonnes, apaiser les discordes et porter le calme avec humanité dans la région du Tchad.





LA GRANDE ROUTE
DU TCHAD

MISSION DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

CHAPITRE I.

Continuation de notre œuvre en Afrique. — Les avantages des routes fluviales. — Quelques mots sur nos prédécesseurs : Barth, Kieffer, Löfler. — Organisation de la mission. — Le *Benoît-Garnier*. — Le *Paraguay* nous conduit à Forcados. — Présentation de notre équipage au lecteur. — Nous retrouvons M. Watts. — Progrès du Bas-Niger. — Excellent accueil en territoire anglais. — Les Ibos de l'Amambara. — Télégramme significatif de M. Wallace.

L'ANNÉE dernière, à pareille époque, j'eus l'honneur d'exposer au lecteur comment j'avais pu ravitailler les troupes du troisième territoire militaire de l'Afrique occidentale, en utilisant la pénible route fluviale du Bas-Niger, que venait d'explorer avec tant de succès mon éminent maître et devancier, le colonel Toutée. Aujourd'hui, c'est une tentative analogue, poursuivie sur une route différente, que nous allons étudier. Son itinéraire est, toutefois, greffé sur le précédent : depuis Forcados jusqu'à Lokodja, située au confluent du Niger et de la Bénoué, ils sont même identiques; mais ce sont là les seuls points d'attache qu'ils aient en commun.

Le but de cette mission et de ses efforts est la recherche d'une voie de pénétration vers le Tchad, qui soit plus facile, plus rapide et plus économique que les voies de l'Oubangui et du Congo. Depuis plusieurs années déjà, nous nous consacrons à cette œuvre qui doit entraîner la suppression du

portage et offrir des garanties plus certaines pour le ravitaillement de nos postes dans le Centre africain.

L'exactitude des ravitaillements est d'une importance capitale, peut-être plus encore aux colonies qu'en Europe. Une troupe, soumise à un climat déprimant, ne peut conserver sa vigueur que si les vivres et le confortable nécessaires lui sont fournis en temps voulu; en outre une colonne ne saurait manifester de l'énergie, faire preuve d'activité sans troupes vigoureuses et douées d'un moral excellent.

La pacification d'une colonie est donc en corrélation directe avec le service des ravitaillements, dont la bonne et régulière exécution assure, seule, au commandement une tranquillité absolue. Au Soudan, durant les premières années de la conquête, les transports ont toujours été confiés aux soins de l'artillerie coloniale. C'est au titre d'officier de cette arme que ma carrière africaine a pris naissance au service des ravitaillements fluviaux confiés à la flottille du Niger, à Koulikoro. C'est pourquoi j'ai sans cesse considéré ma tâche comme essentiellement militaire.

Les routes fluviales ont toujours eu pour moi cet attrait particulier d'être, en Afrique, des routes humanitaires.

Combien elles diffèrent, en effet, des sentes ou des chemins que parcourent de longues théories de porteurs ! Le Soudan est un exemple frappant de ces colonies, où la suppression du portage a ranimé des régions que les convois faisaient déserter par l'indigène; depuis l'achèvement du rail Kayes-Bammako, la vie commence à renaître, avec une intensité croissante, tout le long de l'ancienne ligne d'étapes. Au contraire, vers le Centre africain, sur la route de Fort-de-Possel à Fort-Crampel, qui relie le bassin du Congo à celui du Chari, l'indigène, qui n'a pas voulu se contraindre au métier de bête de somme, s'est enfui vers l'est, abandonnant cultures et villages. La conséquence rapide de cet exode est que le portage, nécessaire à l'existence de nos troupes du Tchad, est devenu impossible, et que nos contingents du Chari ne reçoivent plus,

que par intermittence et dans de faibles proportions, le ravitaillement qui leur est indispensable pour lutter contre l'anémie tropicale.

Je me suis donc mis, en Afrique, à étudier la recherche des moyens qui devaient permettre à nos colonies d'assurer ou de faciliter les transports, d'abolir ou de supprimer le portage; mon but n'a pas été choisi au hasard, et je pense qu'il serait utile d'exposer comment je l'ai conçu et atteint.

Le 19 janvier 1900, le gouverneur général de l'Afrique occidentale fit jusqu'au Niger une tournée d'inspection. Il s'arrêta plusieurs jours dans le poste de Koulikoro, chef-lieu de la flottille du Niger, que je commandais alors et qui l'intéressait vivement.

Mon camarade d'école et ami, le capitaine Hauet, son officier d'ordonnance, l'accompagnait, et comme il avait étudié sur place beaucoup de questions africaines, nous profitâmes du séjour de l'expédition à Koulikoro pour causer longuement de ce qui nous intéressait si vivement. C'est précisément sur l'acte de Berlin du 26 février 1885 et sur les conventions du 15 mars 1894 et du 15 juin 1898 que nous dissertâmes. Hauet me fit entrevoir que le Gouvernement porterait un jour ses vues sur l'utilisation du Niger et de ses collatéraux, dont les eaux sont rendues libres et internationales par traités et conventions; il me fit même observer que l'emprise de ces routes fluviales, étudiées par Toutée, Hourst et Mizon, pourrait être considérée comme la continuation de mes travaux à la flottille du Niger. Dès lors, je ne cessai de porter toute mon attention, toutes mes études, sur la résolution de ces problèmes.

C'est ainsi que s'accomplit, avec trois convois chargés, notre passage des rapides de Boussa, au cours duquel, en dépit des difficultés et de la variation des saisons, nous avons pu, sans perdre une caisse, sans briser une embarcation, transporter près de 10 000 charges en territoire français. Nous supprimions ainsi le portage à travers le Dahomey sur 800 kilomètres de route, et de plus nous parvenions à ravitailler, en plein Centre

africain, des troupes que la fièvre jaune du Sénégal isolait de toute relation avec les magasins de la côte et que menaçaient les plus dures privations.

Mais le rail, qui maintenant relie le Sénégal au Niger, permettra bientôt d'amener à Bammako le matériel destiné à la région de Say; plus tard, le chemin de fer de Kotonou à l'Issa-Ber viendra compléter l'œuvre du précédent. Ces voies ferrées vont donc tout naturellement relever la flottille de Boussa de ses pénibles labeurs.

Mais la tâche est lourde; ce n'est pas une ou deux voies de pénétration qui suffisent à l'immense région du Soudan, en général, et du Tchad, en particulier; bien des années s'écouleront encore avant qu'un réseau complet de voies ferrées y facilite les communications. Or le temps presse, l'assistance déjà précaire du portage va faire défaut. C'est pour écarter un danger que j'ai cherché par voie fluviale un chemin plus rapidement disponible que le rail et plus sûr que des porteurs.

A mon précédent voyage en 1901, quand j'avais fait escale à Lokodja, au confluent du Niger et de la Bénoué, cette rivière n'avait pas laissé d'attirer mon attention, car j'entrevoyais déjà que, grâce à elle, j'exécuterais le plan depuis longtemps caressé; l'entreprise que nous venons de réaliser, et qui consistait à pénétrer au Tchad par le cours de la Bénoué, s'est effectivement accomplie.

En septembre de la même année 1901, je reçus à Badjibo une lettre de M. le lieutenant-colonel Destenave, commissaire du Gouvernement au Chari, qui, déjà à cette époque, désirait faire passer par la Bénoué le ravitaillement destiné à son territoire. Aussi, en juin 1902, un mois à peine après mon retour du Niger, toute mon activité se portait-elle à nouveau sur cette question fort intéressante, que j'avais étudiée sur place et dont l'exécution pratique était déjà conçue dans ses grandes lignes. D'ailleurs, nous possédions, avant le départ, des renseignements variés sur le champ de nos investigations.

Plusieurs explorateurs, hardis pionniers de la pénétration

africaine, avaient parcouru les abords de notre itinéraire. En 1852, Barth descendait de Koukawa, capitale du Bornou, jusqu'à la communication Toubouri-Logone et faisait une description des marécages des Woulias, sans toutefois fixer l'existence de cette ligne d'eau qu'il put à peine soupçonner, puisqu'il la rejoignit en pleine saison sèche. Plus tard, le voyageur allemand atteignait Tépé, en traversant le Mandara, et déclarait que ce village, situé au confluent du Faro et de la Bénoué, se trouve sur le plan même du Toubouri. Nous verrons, au cours de ce récit, que Barth s'est trompé de 150 mètres, car lac et village se trouvent sur deux plans absolument distincts.

En 1900, près d'un demi-siècle après Barth, le lieutenant Kieffer eut l'honneur de parcourir, avant tout autre, les eaux actives du Logone; il démontra, au cours d'un superbe voyage, que de grandes pirogues fortement chargées peuvent le remonter jusqu'à Laï, et navigua sur les plaines inondées qui recèlent la communication. L'année suivante, un de mes vaillants camarades, le capitaine Löfler, de l'infanterie coloniale, effectuait un raid magnifique. Parti de Carnot, il remontait vers Fort-Lamy, se rabattait sur le Logone, traversait cette rivière au village de Safousou, longeait le Toubouri et déclarait, d'après ses renseignements, recueillis également en saison sèche, que les eaux du Serbéouel ou Logone sont en relation directe avec celles du Toubouri. Löfler n'avait pas de bateau, il ne put donc naviguer sur le Kabi, qui se trouvait alors à son minimum d'étiage, et révéler la dénivellation de Lata, mais dans un rapport très sincère, ce valeureux officier affirmait sa conviction. Kieffer et Löfler ont donc été pour moi des affirmatifs en lesquels j'avais une confiance absolue, et s'ils n'ont pu nous donner une certitude, je suis heureux de déclarer hautement que leurs prévisions étaient fondées et qu'elles furent pour nous d'une constante exhortation.

Kieffer et Löfler ont été les nouveaux pionniers de ces régions peu connues; leurs travaux nous ont tout au moins

donné, aussi bien avant le départ que durant le voyage, l'espoir d'une réussite; ce sont, en vérité, des documents en lesquels nous avons eu foi, et notre confiance à leur égard s'est agrandie sans limites[1]. Aussi, avant de franchir le seuil de cet ouvrage, je tiens à rendre un hommage cordial à ces deux camarades qui, par leurs efforts et leur dévouement à la cause africaine, ont bien mérité de la patrie.

En outre du problème géographique posé à la mission, en outre de la recherche toute scientifique d'une communication entre le Logone et le Toubouri, nous nous étions imposé l'étude d'une voie d'accès nouvelle reliant directement Fort-Lamy à l'océan Atlantique et capable, sinon de remplacer, tout au moins de suppléer les routes utilisées jusqu'alors.

Les résultats de notre voyage ont prouvé qu'il existe maintenant, pour pénétrer au Tchad, une route praticable qui remplacera très avantageusement, à mon sens, les deux routes naguère employées pour pénétrer dans la région de l'ex-grand lac africain.

La première, utilisée jusqu'à présent par nos convois, emprunte le cours du Congo jusqu'à Matadi; le chemin de fer belge, depuis Matadi jusqu'à Kinchassa; puis le Congo, l'Oubangui, la Kémo jusqu'à Fort-de-Possel. Arrivé en ce point, le voyageur qui se dirige vers le Tchad peut suivre des voies différentes, mais il doit atteindre, soit par terre, soit par voie mixte (fluviale et terrestre), le poste français de Fort-Crampel et descendre le Gribingui et ses rapides pour gagner Fort-Archambault sur le Chari. C'est ensuite, il est vrai, une belle et large voie fluviale, sans embûches et sans difficultés, qu'il trouve devant soi.

Cette route, pour s'élever à l'altitude du Tchad, trouve des

1. J'apprends, par un rapport de M. Fourneau, administrateur en chef des Colonies, qu'il existait également sur le Toubouri des travaux dus à M. le lieutenant Faure, de l'infanterie coloniale. Nous n'en avons jamais eu connaissance, et personne ne nous les ayant mentionnés, nous les avons toujours ignorés. Je m'empresse de signaler cette lacune dans ma documentation.

obstacles dès son point de départ : ce sont d'abord les rapides du Congo et ceux de l'Oubangui, puis les rapides du Gribingui; le trajet par voie de terre est de 170 kilomètres environ. Or le portage est devenu complètement impossible dans les pays traversés, car il a produit chez l'indigène des révoltes sans cesse renaissantes, suivies d'un exode progressif des habitants de la contrée. En outre, les bêtes de somme sont rares dans ce pays : la tsé-tsé fait une guerre acharnée à tout ce qui s'appelle montures ou bétail, en sorte que les Européens, valides ou malades, ont dû le plus souvent effectuer le trajet à pied.

Il résulte de tout cela que le ravitaillement de nos territoires du Bas-Chari et des régions situées à l'est du Tchad est une opération tellement difficile, à l'heure actuelle, que les vivres et le matériel destinés à nos troupes leur parviennent très rarement, et, la plupart du temps, avariés ou diminués.

La seconde voie d'accès vers le Tchad emprunte la ligne sinueuse du Niger, grimpe les rapides de Boussa et franchit les défilés de l'Issa-Ber pour atteindre Niamé. Ce village est le terminus de la route saharienne (rectifiée par la convention du 8 avril 1904), qui passe à travers le Sokoto, le Damangara, Zinder, et se dirige vers l'est-sud-est, sur l'embouchure de la Kamadougou-Yoobé. On pourrait dire que, d'une façon générale, la montée des rapides de Boussa conduit le voyageur à Niamé jusqu'au niveau même du Tchad, et qu'à partir de ce point il chemine sur le plateau africain, suivant une ligne voisine de l'horizontale. Ici les difficultés sont plus considérables que par la voie précédente. Il faut d'abord, en s'élevant vers le nord, franchir les obstacles du Niger avec des convois chargés; ensuite le matériel doit traverser, de l'ouest à l'est, l'immense étendue Niamé-Tchad (1300 kilomètres environ), soit à dos de chameau, soit à dos d'âne, le portage étant impossible d'ailleurs au sein de ces pays désertiques.

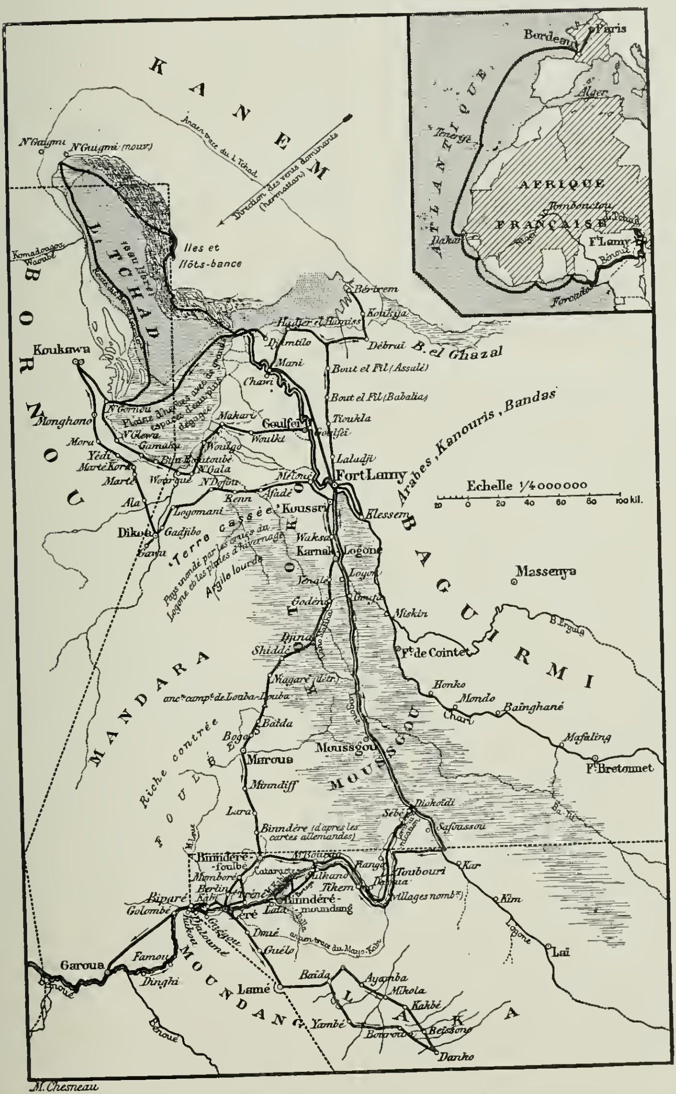
On connaît maintenant une troisième route accédant au Tchad, c'est celle que nous venons de suivre. Partant de

Lokodja comme la seconde, elle suit cette belle rivière, au courant énergique, mais sans rapides et sans chutes, qui s'appelle la Bénoué, puis elle emprunte le cours d'une petite ligne d'eau, le Mayo Kabi (Mayo, « rivière », en langage foulbé), collatérale de cette dernière, et qui s'élève calme et facile jusqu'au village de Lata. Ici le plateau africain se dresse brusquement en travers de la route. On le longe depuis Lokodja, on côtoie ses contreforts et ses « tables » isolées ou groupées, mais il ne gêne en rien. C'est seulement à Lata qu'on l'aborde, à 2 200 kilomètres de la mer, sans avoir rencontré jusqu'alors la moindre difficulté.

La solution de ce problème de navigation est donc très nette. Il n'y a pas de rapides à franchir, l'obstacle est une cataracte précédée de chutes, le saut est vertical, il nécessite un portage de 30 kilomètres environ, dans une région très peuplée. Ensuite, on se trouve à quelques mètres d'altitude au-dessus du Tchad. D'ailleurs, depuis le sommet des chutes de Lata, traversée du Toubouri comprise, la voie fluviale est d'une surprenante facilité. On voit donc de suite l'attrait immense, incontestable, de cette voie de pénétration : rapidité d'accès, économie considérable des transports, réduction du portage à l'accomplissement d'une seule étape, tels sont les avantages pratiques, économiques et humanitaires de la voie Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri.

Cela posé, examinons rapidement les documents et les principes sur lesquels nous nous sommes basés pour la mise en œuvre de cette expédition. On sait que Barth, à la fin de l'année 1851, quittait la ville de Koukawa, capitale du Bornou, pour entreprendre vers le Sud un fort beau voyage. Parti, le 25 novembre, avec une armée de Kanouris dont le but évident était un rapt d'esclaves en pays moussgou, Barth longeait la zone marécageuse qui s'étend entre le Mandara et le Logone et descendait jusque vers 10° 20′ de latitude nord environ. L'explorateur allemand reconnut le cours de cette rivière, puis constata, à proximité de celle-ci, l'existence d'une faible dépression

qui, selon les dires des indigènes, devait recevoir le trop-plein



ITINÉRAIRE DE M. LE COMMANDANT LENFANT.

de la crue du Logone, établissant ainsi une communication entre cette rivière et le lac Toubouri. Le docteur Petermann,

son ami, qui le voit assez indécis sur cette appréciation, lui fait entrevoir la probabilité d'une communication temporaire et annuelle entre les eaux du Tchad et celles de l'océan ; mais Barth traversait le pays moussgou en janvier 1852, c'est-à-dire en saison sèche; il ne pouvait donc rien vérifier sur place, l'hypothèse seule lui était permise. On lui affirma même que la dépression couverte par les eaux après la saison des pluies venait aboutir au lac Toubouri, long d'une centaine de kilomètres, et qui semblait se diriger vers le sud. Quant au Mayo Kabi, l'émissaire naturel du Toubouri, qui rejoint la Bénoué en aval du village de Dinghi, on lui donne sur les anciens tracés une direction sensiblement est-sud-est, dénuée d'exactitude. Le Toubouri a la forme d'un V, il a bien environ « trois journées de marche de la guerre », comme le pensait Barth, mais le Kabi auquel il communique ses ondes en sort pour se diriger vers l'ouest-sud-ouest.

En Afrique, le voyageur est souvent victime des renseignements qu'il recueille à grand'peine. Vous demandez à l'indigène : « Pour aller de Binndéré à M'Bourao est-ce loin ? » Il étend horizontalement la main, dans la direction de l'est (cela veut dire qu'il vous suppose partant au lever du soleil) et la ramène verticalement dirigée au zénith (il exprime ainsi que vous devez arriver vers midi). Cependant, tout cela vous renseigne d'une manière insuffisante; le Noir marche très vite, il court presque, il boit son étape, mais à celui qui voyage avec ses porteurs, ses bagages, ses chevaux fatigués qu'il désire conserver de longs mois encore, il lui faudra neuf à dix heures en comptant les repos forcés.

Quoi qu'il en soit, Barth suppose, décrit et prédit la communication, mais il en doute ne l'ayant pas vue au bon moment, et c'est son ami, le docteur Petermann, qui lui fait entrevoir la vraisemblance de son hypothèse, la possibilité pour les eaux du Logone de se déverser dans le Niger par le Toubouri, le Mayo Kabi et la Bénoué. En outre il suppose, au cours de son voyage dans l'Adamawa, que le lac Tchad est sensiblement à la

même altitude que le village de Tépé, situé au confluent du Faro et de la Bénoué. Nous avons trouvé précisément que la différence de cote entre le lac et ce point est voisine de 120 mètres, et cette erreur de Barth provient, à mon avis, de ce que le voyageur allemand n'avait pu se rendre compte de l'existence du plateau africain, de cette vaste table sur laquelle sont situés les lacs de la région centrale.

Après avoir pris connaissance des documents les plus complets, j'avais donc fait le projet de rechercher, pour pénétrer au Tchad, une route plus rapide et plus économique que celle du Congo et de l'Oubangui. Cette idée passionnante, grâce à l'importance du problème géographique à résoudre, grâce à l'utilité qui pourrait être tirée de sa solution, germa dans plusieurs cerveaux à la fois : remonter le Niger jusqu'à Lokodja, suivre la Bénoué, pénétrer en amont de Garoua dans l'affluent de celle-ci, qui s'appelle le Mayo Kabi, puis, progressant toujours à contre-courant, remonter cette rivière, naviguer dans le Toubouri et chercher la fameuse communication qui, durant un certain laps de temps, chaque année, déverse les eaux du Logone dans le lac. Ce programme avait tenté plusieurs de mes camarades en service au Chari. L'éloignement de cette colonie leur rendait évidente l'utilité de cette nouvelle voie d'accès.

Le problème, dégagé des difficultés accessoires, revenait, en somme, à suivre une fraction de fleuve jusqu'alors inconnu, tout au moins en amont du village frontière de Bipâré (Bifara sur la carte), situé à la sortie même du territoire allemand du Haut-Kameroun; l'explorateur anglais Mac Donald et Mizon lui-même n'avaient pu le dépasser.

Qu'était le Mayo Kabi en amont de ce village? Le Toubouri s'étendait-il conformément aux renseignements que Barth avait fournis sur lui? En outre, une communication existait-elle, permettant aux eaux du Tchad ou plutôt du Logone de se déverser dans le Niger par le Toubouri, le Mayo Kabi et la Bénoué?

Nous étions certains de trouver des difficultés sur notre

route ; mais en Afrique, il n'existe point de fleuves sans obstacles, car tous descendant d'un plateau, d'une immense table qui surplombe le littoral, présentent nécessairement des rapides et des chutes. Le Mayo Kabi ne pouvait échapper à la loi commune, et nous lui demandions seulement de ne point interrompre nos recherches, de ne pas nous obliger à des transbordements en territoire étranger, de réserver ses caprices pour la colonie du Chari, pour le territoire français, qui posséderait ainsi la clef de la route.

Au point de vue scientifique, la communication seule nous préoccupait. Celle-ci n'existant point, notre étude géographique devenait tout simplement une constatation sans résultat pratique, et, chose plus décevante, la route Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri présentait alors une regrettable solution de continuité, cause de portage et de difficultés.

Voilà quel était notre but, quelles étaient les données anciennes et récentes capables de nous diriger vers lui.

Pour espérer un succès, il fallait choisir l'époque favorable à cette entreprise et déterminer, en conséquence, la date de notre départ. Tout cela fut beaucoup plus simple qu'on ne peut se l'imaginer. Quoique n'ayant aucun renseignement formel sur la crue du Logone, je remarquai d'abord que le champ de nos recherches, depuis le Mayo Kabi jusqu'à la communication, se trouve à peu près exactement sous la même latitude (9 degrés) que le village de Badjibo sur le Niger. La crue de ce grand fleuve atteignant son maximum d'étiage dans les premiers jours de septembre (résultat de nos études précédentes), j'en conclus qu'il en devait être très probablement de même du Logone et du Mayo Kabi. Je pensai donc qu'en partant de Bordeaux le 15 juin, nous avions chance de trouver sur notre route la crue de tout le système hydrographique Bénoué-Kabi-Toubouri à son maximum d'intensité, en sorte que, suivant ces prévisons, nous devions voyager dans les conditions les plus favorables.

Nous verrons plus tard que ce raisonnement ne nous avait nullement induit en erreur, et que, grâce à lui, nous avons pu



LE LANCEMENT DU « BENOIT-GARNIER », A BEZONS. MON FILS FUT LE PREMIER CAPITAINE DE NOTRE BATEAU.

fixer, même avant notre départ, la date de notre retour en France, avec une erreur de quatre ou cinq jours à peine à notre avantage.

Cela posé, je dus me livrer à l'organisation de la mission; ce labeur est souvent très ardu. Mais notre entreprise, essentiellement humanitaire, présentait, nous l'avons dit, en outre de ses avantages économiques, la résolution d'un problème géographique intéressant; elle fut donc bien accueillie de tous côtés. Nous ne demandions pas des sommes considérables; je proposais d'atteindre le Tchad avec une dizaine de noirs; nos intentions pacifiques se montraient avec une évidence absolue, de sorte que nous ne rencontrâmes aucune difficulté. Quelques personnes seulement se montraient incrédules à l'égard de notre retour et le considéraient comme un événement des plus problématiques, en raison de la faiblesse de notre escorte.

M. Doumergue, ministre des Colonies, avait confiance en nous; il plaça la mission sous son haut patronage et la dota d'un crédit de 15 000 francs, en priant la Société de Géographie de la prendre sous son égide. M. Le Myre de Vilers, qui, dès le début, m'accueillit avec une bienveillance et une sympathie vraiment touchantes, présidait alors la Commission centrale de cette Société qui, grâce à son appel gracieux et spontané, recueillit une somme égale, pour nous la confier.

Le Comité de l'Afrique française, poursuivant sans répit l'œuvre admirable que depuis vingt ans il accomplit en Afrique, réunit par de généreuses souscriptions un don de 11 000 francs; en même temps, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à qui je fus présenté par M. le docteur Hamy, nous donnait 15 000 francs, la majeure partie du legs Benoît Garnier, destiné à l'exploration dans le Centre africain. Enfin, au moment même de notre départ, M. Esnault-Pelterie, président de l'Association cotonnière coloniale, nous offrait 5 000 francs, don personnel et généreux qui portait l'ensemble de nos crédits à 61 000 francs.

Résolu à pénétrer au lac Tchad uniquement par voie fluviale,



LOUIS LAHURE. « LA VALEUR N'ATT ND PAS LE NOMBRE DES ANNÉES. »

si toutefois la chose était possible, je fis construire, d'après les plans de mon ami, l'ingénieur Guilloux, qui s'est spécialisé d'une façon remarquable dans la matière, un grand chaland en

acier, que la maison Bertin frères, de Bezons, soigna de son mieux. Ce bateau reçut le nom de *Benoît-Garnier* en souvenir du legs de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il mesurait 12m50 de long, 2m50 de large, 1m20 de creux. En outre, pour parer aux obstacles qui pouvaient se dresser sur notre passage, il était démontable en morceaux de 60 kilogrammes. La direction était réversible dans le cas où nous eussions dû sortir d'un marigot dans lequel il nous eût été impossible de virer; une tente, sur piquets en fer, nous servait de refuge et d'abri.

Le *Benoît-Garnier* était ponté, son étrave était renforcée par une plaque d'acier très épaisse, ses formes fines aux deux bouts lui donnaient de réelles qualités nautiques; il pouvait, armé et disposé avec tout le soin dont il fut l'objet, supporter le gros temps des tornades et la forte houle du lac Tchad.

Mon personnel se composait, comme Européens, d'un enseigne de vaisseau, M. Delevoye, et d'un sous-officier de cavalerie, M. Lahure, qui depuis peu de temps était rentré de mission en Abyssinie avec M. Duchêne-Fournet, que la fièvre a si prématurément précipité dans la tombe. Ce sous-officier devait continuer, sous nos ordres, à montrer le dévouement et le courage dont il avait déjà fait preuve. M. Delevoye, que nous devions prendre au passage à Dakar, où son service l'avait retenu, fut chargé de recruter pour la mission une dizaine de piroguiers saracolès, un interprète et un cuisinier. Telle était notre escorte. La plupart de ces braves gens venaient à peine de quitter le Niger, où nous avions partagé le même labeur; trois d'entre eux savaient tout juste manier une arme sans compromettre nos existences. Anciens plantons, débardeurs du port de Dakar, marmitons ou tireurs de pang-ca, tels étaient les nouveaux venus. Mais cela ne devait point nous préoccuper; la route aguerrit tout le monde, et le Sénégalais est un brave qui, devant le danger, devient un auxiliaire incomparable.

Quant à notre arsenal, il se composait de huit armes : cinq fusils de chasse, une carabine Lee Metford et deux carabines

Colt, qui ne purent jamais nous rendre aucun service, tant elles étaient usées et démodées.

M. Delevoye fut plus spécialement chargé d'une partie des levers topographiques et des observations astronomiques, nécessaires pour la détermination des points principaux de notre parcours. Lahure avait à s'occuper du matériel et des approvisionnements de la mission, en dehors des tâches spéciales qui lui furent ultérieurement confiées. Je laissai à M. Bolard le soin d'acheter toute la pacotille et les provisions qui nous étaient nécessaires; il s'en était fort bien acquitté pour mon précédent voyage; c'était une raison majeure pour lui continuer notre confiance. En un mois tout fut préparé.



M. DELEVOYE.
Cliché J. Beau.

La Compagnie des Chargeurs-Réunis et son aimable directeur, M. Braly, consentaient à détourner le *Paraguay* de sa route pour nous déposer en rivière de Forcados avec le *Benoît-Garnier* qui fit, tout monté, le voyage de Bezons au Niger.

Nous trouvâmes, dès le début, un concours d'amitiés et de dévouements qui nous parut d'excellent augure. Le *Paraguay* était commandé par M. Agan, secondé du capitaine Vernaelde, avantageusement connu de tous les « Africains ». Je ne saurais rendre un trop vif hommage à la loyauté, à l'intelligence, à l'amabilité de ces deux marins qu'unit la plus solide amitié.

Partis de Bordeaux, le 15 juillet, nous étions, le 24, à l'ancre en rade de Dakar. C'est là que nos piroguiers vinrent s'embarquer, sous la conduite du chef laptot Birama Diakité, que notre équipage eut vite fait de caractériser par ces mots « lui parler joli, mais pas connaisse à rien ». C'étaient tous de braves gens : Malali Dialo, que j'avais connu à Bammako en 1898; Boubakar Ly, le travailleur silencieux de la mission précédente; Soma Diara, que le colonel Toutée m'avait déjà passé et qui devenait une seconde fois mon homme de confiance; puis Samba Kamara, Mangkion N'Gueye, le petit Birama, Diaolé Moussa, Mamadou Kanté qui s'embarquent avec des cantines aux cuivres légers et brillants, achetées sur les avances de solde qu'ils viennent de toucher.



M. AGAN, L'AIMABLE ET VAILLANT COMMANDANT DU « PARAGUAY ».

Le lecteur pensera peut-être que ces compagnons de route vont demander où nous les emmenons. Point du tout; on leur a dit qu'ils devaient remonter le Niger et cela leur a suffi. Nous allons les débarquer, changer de bateau, remuer et déplacer du matériel, ils vont avoir chaud la plupart du temps et grelotter sous les tornades, dormir sur la vase, harcelés par les moustiques, manger ce que nous trouverons, côtoyer des populations amies ou hostiles, tout cela ne les inquiète pas. Et, lorsqu'après un mois de route, arrivant à Garoua, je demanderai à l'un d'eux s'il sait où nous allons, voici quelle sera sa réponse : « Tous ces pays-là c'est compartiment que moi y a pas connaisse,

mais tous les lapitots y en a moyen faire *lé aroute* avec toi. »

C'est bien là le véritable esprit, le trait essentiel du caractère de nos populations du Soudan, des Saracolès et des Bambaras



M. LE CAPITAINE VERNAELDE, DES CHARGEURS-RÉUNIS, L'UN DES PLUS SYMPATHIQUES AFRICAINS DE LA COTE.

principalemant. Marcher par « lé aroute » comme ils disent, qu'elle soit fluviale ou terrestre, dangereuse ou facile, peu leur importe ! Voyager, suivre un blanc en qui, toutefois, il ait quel-

que confiance; souffrir avec lui, pourvu que son estomac soit satisfait et bien garni, passer calme et pacifique au milieu de villages rebelles, s'il en a reçu l'ordre; se battre comme un tigre blessé aux heures du péril : tel est le lot du Sénégalais. Comme piroguier, il ne vaut pas le somono bambara du Niger qui l'égale comme soldat; son tempérament est assez délicat; le froid lui cause des pneumonies, la fièvre paludéenne l'immobilise assez souvent, mais son ardeur et son courage n'en subissent pas d'atteinte. C'est un homme de route; il lui faut de l'air, de l'espace, de l'imprévu. Chaque jour il peut effectuer des étapes de 30 à 40 kilomètres, il chemine sur le sentier, riant aux éclats avec son voisin, ou la tête basse s'il est seul; mais survienne un danger, dites-lui qu'en avant vous serez attaqué, le voici qui relève le chef, qui secoue son paquetage, allonge le pas..., l'étape lui paraîtra plus courte, et le nez au vent, les narines et les pupilles dilatées, comme un cheval qui rentre à l'écurie d'un trot plus rapide, vous pressentez son impatience à foncer sur l'ennemi.

Voilà nos auxiliaires, ils sont douze, et demain, le froid, la fièvre et la dysenterie les auront réduits à neuf. C'est nous qui les remplacerons pour faire avancer le *Benoît-Garnier;* il n'y a pas de honte à prendre la perche de bambou des mains de tels auxiliaires. Le seul individu qui me choquât dans notre escorte était l'interprète Iba, sujet ouoloff, dont la physionomie ne m'était pas sympathique. Il venait d'être révoqué par suppression d'emploi dans son poste au Sénégal; on me prévint que c'était une mauvaise tête; nous verrons plus tard ce qu'il fallait penser de lui.

Nous visitons à nouveau les escales de la côte. Je ne saurais passer sous silence les progrès considérables que notre empire de l'Afrique occidentale prend sans répit sous l'influence de la colonisation française. Dakar s'est accru de bâtiments très vastes; les travaux de sa rade et de sa défense ont pour but d'en faire un port confortable, un point d'appui solide. Konakry, capitale de la Guinée, est un des centres les plus intéressants



KONAKRY, CHEF-LIEU DE LA GUINÉE FRANÇAISE : L'APPONTEMENT.

de la côte, il est difficile de voir une ville tracée avec plus de goût et de conscience. Des maisons fort élégantes s'élèvent de tous côtés; le Gouvernement vient d'y construire un hôpital superbe et très bien disposé, composé de bâtiments indépendants reliés par une passerelle de service. Cette ville prend de l'essor, le commerce s'y développe d'une façon continue; la traite du caoutchouc s'y fait avec régularité. Cette colonie dispose dès maintenant d'un chemin de fer qui pénètre déjà fort avant dans l'intérieur et qui plus tard rejoindra le Niger à Kouroussa, reliant ainsi la Guinée à nos territoires du Soudan. C'est l'administrateur en chef, M. Salesses, qui poursuit sans trêve la construction de ce railway, œuvre capitale, dont il est l'âme depuis de longues années. Le seul point défectueux de Konakry est la barre qui n'en permet l'approche qu'au moment du flux; les travaux, projetés à cet effet, seront donc un bienfait pour la navigation.



QUATRE BEAUTÉS SIERRA-LÉONIENNES.

Free-Town, capitale de Sierra-Leone, est d'un aspect très pittoresque, mais on éprouve quelque désillusion en arrivant à terre. La ville est tout à fait de style nègre; l'indigène, arrogant et fier, appartient à une race des moins sympathiques. Les Anglais commencent à s'apercevoir que les droits et les prérogatives accordés à ces vaincus d'hier, à ces rebelles de demain, en ont fait des insoumis que le prochain vent de discorde peut pousser à la révolte. Aussi voit-on à Free-Town une forte garnison qui souffre beaucoup sous les effluves d'un climat meurtrier.

Le 3 août nous touchions à Kotonou; j'y retrouvai le gouverneur du Dahomey, M. Liotard, qui fut si bon et amical pour nous les années précédentes et dont la remarquable compétence s'imprime tout entière sur cette colonie florissante.

LE PORT DE FREE-TOWN, A SIERRA-LEONE.

Le 4 août, le *Paraguay* mouillait en rivière de Forcados. Toutes les précautions avaient été prises bien longtemps à l'avance pour que notre débarquement fût rapide. Dès que nous fûmes à l'ancre, M. Watts, agent général de la Niger Company, avec lequel j'entretiens depuis quatre ans les plus cordiales relations, vint à notre rencontre et nous apprit qu'un vapeur, le *Liberty*, celui-là même qui, déjà en 1901, nous avait conduits jusqu'à Djebba, nous emporterait sans retard vers la Bénoué.

Grâce à l'intelligente activité de M. Watts, le *Paraguay* fut rapidement allégé de notre matériel; le *Benoît-Garnier*, promptement mis à flot, vint prendre les remorques du *Liberty*; en quarante-huit heures, nous avions réglé toutes les formalités de douane, et après un accueil charmant de notre hôte qui montra, en la circonstance, ses qualités de directeur habile et de parfait homme de cœur, nous luttions déjà contre le courant du Niger.

Sur le *Paraguay*, nous avions fait la connaissance de tout le monde; ce fut donc une profusion d'adieux, de souhaits réciproques, et lorsque nous vîmes le pavillon tricolore se perdre dans l'infini, nous comprîmes une fois de plus qu'il emporte dans ses replis ces fibres infiniment sensibles, vibrantes de joie au retour, mais douloureuses au départ, qui rattachent le cœur à la patrie.

M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, nous avait chaudement recommandés à Londres et à Berlin; il en résulta de la part de tous les fonctionnaires étrangers un accueil particulièrement courtois. — Le *Customs supervisor*, chef des douanes de Forcados, nous laissa prendre avec nous toutes les caisses, tous les vivres, tous les appareils nécessaires pour notre voyage sur le Niger et la Bénoué.

Je ne décrirai pas, en détail, le développement pris depuis deux ans par les territoires de la Nigeria méridionale. Cependant, il est utile de faire connaître aux navigateurs les installations nouvelles du port de Bouroutou sur la rivière Forcados.

La Niger Company a créé là, sur la vase, tout un petit arsenal avec cale sèche pour les réparations de bateaux de 600 tonneaux, un dépôt de charbon qui s'agrandit chaque jour, des ateliers à fer bien montés, des scieries mécaniques, des magasins à pétrole. Cette installation est un véritable tour de force que l'on apprécie mieux encore après les fatigues d'un long voyage en Afrique; grâce à cela, des navires, des *branch-boats* ou des avisos peuvent y trouver les approvisionnements ou les réparations nécessités par les imprévus de la route.



NOTRE AMI WALTER WATTS,
AGENT GÉNÉRAL DE LA NIGER COMPANY

Sur le Bas-Niger, les maisons de commerce progressent et se multiplient : With and Bush, Woermann, et enfin John Holt font concurrence à la Niger Company, sans amoindrir beaucoup les richesses de cette première occupante. Et bien d'autres encore viendront s'enrichir et prospérer dans cette « région d'huile de palme », où le soleil luit pour tout le monde, où ses rayons sont dangereux pour chacun, où sa chaleur jointe aux pluies fait revivre, chaque jour, l'éternelle fertilité.

C'est ainsi qu'un seul comptoir de la Niger Company renferme 5 000 tonnes d'huile de palme, attendant impatiemment la crue qui va permettre aux grands steamers de les charger à la factorerie même pour les transporter directement en Europe. Nous croisons des vapeurs chargés de sel, de cotonnades, d'étoffes, de quincaillerie, de vivres et de tous les objets qui s'échangent contre de la gomme, du caoutchouc, de l'ivoire, de la gutta-percha, de l'étain, etc. Je retrouve le

Bas-Niger avec son aspect invariable, l'immensité de ses rives, la largeur de son lit, la couleur terreuse de son flot gigantesque. Autour de nous, c'est la même forêt obscure aux lianes enlacées; les fûts d'arbres montent vers le ciel verticalement, gris ou bronzés; les frondaisons superbes, soutenues par les nervures de branches formidables, projettent l'ombre sur la brousse où grouille une faune des plus variées. C'est ainsi que le *Liberty* chemine, dirigé par M. Price, son vieux capitaine jamaïcais, que, depuis quatre ans, nous voyons toujours à son poste.

D'ailleurs, nous étions fort bien installés sur le *Liberty*; nos instruments de précision avaient été rangés et fixés, nous étions donc en mesure de faire les observations nécessaires, et, parmi les plus importantes, nous nous sommes surtout attachés à noter, d'une façon constante et rigoureuse, les altitudes variables et progressives de la voie fluviale. Il n'est pas, d'ailleurs, de route plus favorable à l'appréciation continue des pentes, des dénivellations et des accidents de terrain. C'est ainsi que nous avons pu nous rendre un compte exact de l'existence du plateau soudanais. Nous avons choisi le moment le plus favorable à notre voyage, la saison des pluies; ce n'était pas le mieux accommodé à nos santés. La chaleur humide est pénible à supporter; les tornades fréquentes s'abattent avec violence et transforment la rivière en petit océan très houleux. Mais l'important pour nous était de réussir.

Les pirogues se pressent sur notre passage; elles sont dirigées par des femmes sobos, qui portent leurs enfants sur le dos et demandent les boîtes de conserves et les bouteilles vides; nous les leur jetons, et elles se précipitent pour les saisir en plongeant avec leur petit fardeau, puis dans le sillage du bateau, nous les voyons remonter sur leurs esquifs, tandis que le marmot proteste énergiquement contre ce bain inattendu.

Nous marchons très vite et progressons vers le nord; cela nous fait penser que nous atteindrons les régions inconnues avec une telle rapidité que les courriers ne nous parviendront

UN FAUBOURG DE FREE-TOWN.

plus, et nous abandonnons ainsi progressivement toutes relations avec le monde civilisé.

C'est ainsi que nous resterons sept mois sans nouvelles de nos familles, de nos amis, et c'est peut-être l'une des plus grandes épreuves que nous ayons dû subir.

Le 8 août, nous faisons escale à Onitcha et nous descendons à terre pour rendre visite aux missionnaires lyonnais, qui partagent précisément le contenu d'une soupière familiale. Notre « bonjour, messieurs » les fait tressaillir d'aise et de surprise, dans ce pays où notre langue n'a pas cours. La mission est décimée par la fièvre et par l'anémie, car la tâche de ses membres est des plus difficiles. Les Ibos, naturels de la région, sont des anthropophages tout à fait rebelles. L'un des pères, qui vient de parcourir la rivière Amambara, est encore sous l'impression pénible de son récent voyage. Un grand chef indigène venait de mourir, mais avant de s'éteindre, il eut encore la force d'exiger un holocauste de cent hommes. Ce contingent fut difficile à recruter sur place, les chefs de tribus durent le quérir dans la brousse, et c'est par groupes de cinq à dix que les victimes furent immolées, la tête tranchée, sur la tombe de ce cruel vieillard. Alors, c'étaient des fêtes perpétuelles, la populace se ruait sur l'esplanade et se partageait les lambeaux de chair....

L'Amambara forme à son confluent avec le Niger de vastes marécages; l'indigène de ces parages habite des maisons sur pilotis, en sorte qu'à la saison sèche, il reste perché à 7 ou 8 mètres en l'air. De vieilles femmes, sorcières de l'endroit, vont chaque soir se livrer à toutes sortes de danses auprès de l'Amambara; elles évoquent leurs ancêtres, et l'on y voit, selon les noirs, des fantômes émerger de l'onde et se livrer avec elles à des palabres sataniques qu'il est interdit et dangereux d'observer. Nous apprenons que les Igaras de la Bénoué sont en guerre avec les blancs et qu'ils ont tué cinq officiers ou fonctionnaires anglais; notre voyage promet donc d'être exempt de monotonie. Le Gouvernement britannique fait tous



VUE DE LOKODJA, MONTRANT LA VASTE TABLE DU PLATEAU SOUDANAIS.

ses efforts pour pacifier ces populations belliqueuses et farouches, mais il lui en coûte de gros sacrifices.

Depuis deux ans, les Anglais transforment complètement la position d'Onitcha, c'est un centre commercial important; en outre, il sert de base à toutes les colonnes dirigées contre les rebelles. Il était donc juste de donner à cette place l'extension et les perfectionnements que nous avons constatés.

Tout le long du fleuve, l'indigène se livre à la pêche. Les Ibos élèvent sur le bord une sorte d'échelle recouverte d'une paillotte sous laquelle s'installe un guetteur; il tient en main une corde fixée à l'extrémité d'un long panier quadrangulaire placé dans l'eau près de la rive. L'autre bout du panier est attaché par une corde, après un piquet fixé sur la berge, de manière que l'engin soit oblique et que sa petite base supérieure sorte sensiblement de l'onde. La nuit, le guetteur allume une torche, les poissons viennent au-dessus de l'engin, attirés par la lumière, et notre homme tire très lentement sa corde, de manière à mettre le panier totalement hors de l'eau. Sur un appel, un camarade caché dans les herbes s'élance sur le butin à coups de harpon et le jette prestement à terre.

Le 10 août, de grand matin, nous apercevons les avant-monts du plateau africain et la table de Lokodja. Le lit du Niger est parsemé de roches sur une soixantaine de kilomètres de parcours; depuis quatre ans que nous voyons ces parages, aucun balisage n'a été entrepris pour protéger les bateaux, mais nous passons sans encombre, grâce à la force de la crue.

Dès que nous touchons à Lokodja, nous nous mettons en quête de ce qui manque à notre outillage ainsi qu'à nos provisions. Nous achetons deux cents bambous de 6 mètres pour la propulsion du *Benoît-Garnier*, une pirogue de 14 mètres qui servira de cuisine à la mission et que la Niger Company nous cède à très bon compte. Le marché de Lokodja est un des plus animés de l'Afrique; des populations extrêmement variées s'y coudoient, échangeant les produits européens contre ceux du

nord-est. On y trouve, en particulier, de superbes dindons qui se sont propagés de Kano et de Zaria, des fruits, des victuailles et des condiments qui font la joie de nos indigènes. J'apprends que le sultan de Kano est prisonnier à Lokodja, mais les Anglais ne l'ont point enfermé; il habite chez le chef du village, il est placé sous la survelllance de cette population cosmopolite qui répond de lui.

Je retrouve beaucoup de personnes rencontrées lors de mon dernier séjour dans les Nigerias, entre autres M. Gollon, chef de la justice, et M. Campbell, agent de la Niger Company. Nous croisons également deux Allemands rentrant du Centre Africain avec des physionomies altérées par la fièvre.

Lokodja prend chaque jour une importance plus grande, le commerce s'y développe sans répit, les habitations s'y multiplient sans relâche. Les Anglais ont installé des maisons civiles d'éducation, qui, dirigées par des dames, entreprennent la culture intellectuelle des jeunes indigènes. Il y a également des pasteurs protestants blancs et noirs qui psalmodient sous paillotte, aux sons de l'harmonium, entourés d'une confrérie prodigieuse de noirs bon teint et de mulâtres aux costumes les plus modernes et les plus élégants. Ce procédé de civilisation est très commercial et permet l'écoulement des flanelles légères et des draps les plus variés. L'intendance maritime possède plusieurs chaloupes et deux beaux stern-wheelers, éclairés à l'électricité, et destinés au transport des voyageurs et des fonctionnaires du Gouvernement britannique.

Sur ces entrefaites, je reçus de M. Wallace un télégramme affectueux, avec l'assurance que tout serait mis en œuvre pour nous rendre agréable et facile la traversée du territoire anglais. M. Wallace était, à cette époque, gouverneur intérimaire, car Sir Frederik Lugard, titulaire de cet emploi, venait de partir pour l'Europe; il m'avait toujours fait bon accueil, et toute son aimable obligeance est explicitement exposée dans son télégramme que je ne saurais laisser inconnu du lecteur, tant il a d'importance et de signification à nos yeux. « Je vous souhaite

un succès complet là où j'ai échoué; je suis bien certain que vous atteindrez le Tchad, par Bifara, qui se trouve sur un petit lac sur le Mayo Kabi. De celui-ci, une étroite rivière rejoint un grand lac qui se trouve sur un faîte de la ligne de partage des eaux, et de là, une rivière coule vers l'est. La rivière était trop étroite pour mon vapeur appelé la *Bénoué*, et j'ai dû retourner en arrière, bien qu'il y eût assez de profondeur. Les indigènes sont tous nus, sauvages et perfides. Je vous signale de grands rochers dans le plus grand lac. Avec tous mes meilleurs souhaits pour votre bon voyage, Wallace[1]. »

En somme, ces quelques lignes montrent nettement quel était l'état de la question et l'opinion que bien des personnes pouvaient s'en faire, à l'étranger surtout, avant notre tentative. M. Wallace fut, en 1891, membre de l'expédition Macdonald, qui tenta de pénétrer au Tchad par le Mayo Kabi. Son vapeur n'a pu sortir en amont du lac de Bifara; la raison en est simple, puisque les herbes encombrent le chenal; d'autre part, la mission fut très gênée par son chargement et par les Moundangs du Mayo Kabi. Elle rapporta cette impression qu'il existe un grand lac situé sur une ligne de partage des eaux; la même opinion se retrouve chez Mizon et chez d'autres voyageurs qui s'exprimèrent de même, quoique sous une forme un peu différente.

L'accueil cordial de M. Wallace nous fit donc le plus vif plaisir; ses indications aussi généreuses que désintéressées nous mettaient sans ambiguïté en face du problème géographique et scientifique, dont la solution, avec tous les détails qu'elle comporte, était l'objet de nos travaux et de nos préoccupations.

1. I wish you every success where I failed. I full quite sure you will get through to Tchad via Befara wich is on a small lake on the Mayo Kebbi. From his a narrow waterway leads to a large lake wich is on the top of a the watershed and a river flow from it to the east. — The waterway was too narrow for my steamer *the Benue*, so I had to return stern first water quite deep. The natives are all naked, savage and treacherous. Reported many large stones in the larger lake. With all best wishes for your wellfare-Wallace.

CHAPITRE II

Aspect du confluent du Niger et de la Bénoué. — Valeur de la Basse-Bénoué. — Le bief Ibi-Lokodja. — Le pilote Padingué. — Le défilé Mountchi. — Au pays des Dioukouns. — Ibi. — Objets de trafic et productions. — Laou. — Séjour à Yola. — L'émir Amadou. — La destinée des compagnons d'exil du sultan de Ségou. — Exode des Foulanis. — La crue de la Bénoué. — Nous atteignons Garoua.

Pour faciliter la compréhension de notre voyage et permettre au lecteur de nous suivre aisément, nous allons lui donner, sans plus tarder, le détail des itinéraires suivis par la mission :

1° En route pour Fort-Lamy. Départ de Bordeaux le 15 juillet 1903. Départ de Lokodja le 12 août, en vapeur sur la Bénoué, arrivée à Ibi le 16, à Yola le 22, à Garoua le 26 août. Montée du Mayo Kabi avec le *Benoît-Garnier* jusqu'à Léré et Lata, du 27 août au 16 septembre. Arrivée dans le Toubouri le 10 octobre, navigation sur ce lac. Recherche de la communication du 28 au 29, jour de notre passage dans le Logone. Arrivée le 4 novembre à Fort-Lamy (112 jours après notre départ de France, dont 78 de marche et de navigation, et 34 de stations et d'études.

2° Voyage au Bornou du 14 novembre au 3 janvier. — Aller par Kousseri Afadé, N'Dofou, Dikoa, Gawa, Monghono, Koukawa. — Retour : Koukawa, N'Gornou, N'Gala, Woulgo, Makari, Goulfeï, Fort-Lamy, Bérirem, Hadjer-el-Hamis, Chaoui, Fort-Lamy.

3° Itinéraires suivis pour rentrer en France — Fort-Lamy, Kousseri, Karnak Logone, Djina, Balda, Maroua, Binndéré foulbé, Tréné, Léré, Golombé, Garoua, Yola, Bénoué.

Tandis que nous traversions le Bornou du nord au sud,

M. Delevoye remontait le Logone en bateau jusqu'au 10e parallèle et nous rejoignait à Binndéré foulbé en longeant le Toubouri.

Départ de Fort-Lamy le 7 janvier, arrivée à Calais le 9 avril 1904 après 72 jours de route, arrêts compris et 21 jours de stations et d'études.

Nous avons suivi la route fluviale également, au retour durant la saison sèche, afin de nous mieux renseigner sur son cours et sur la baisse des eaux. Enfin, conformément aux désirs qui nous furent exprimés, nous avons essayé de nous rendre un compte, aussi exact que possible, de la valeur des pays traversés et de la nature de leurs populations.

Ces observations jointes à nos travaux complétaient le programme que nous nous étions tracé.

J'ajouterai, d'ailleurs, que ces itinéraires avaient été conçus très longtemps à l'avance, car nous avions prévu la crue du système fluvial, en lui appliquant, comme je l'ai dit précédemment, les étiages du Niger à Badjibo.

Cela posé, reprenons notre voyage à l'escale de Lokodja où nous avons amené le lecteur.

Le jour de notre arrivée, deux indigènes vinrent s'ajouter à notre escorte. Le premier, Oumarou, était engagé à titre d'interprète aoussa, ce fut un brave garçon qui travailla très énergiquement avec nous ; le second Baba Fofana, Sénégalais de race sarracolèse, qui vivait dans la misère, fut très heureux de nous accompagner, c'était une de ces excellentes natures, un bon chien fidèle, laborieux à toute heure et toujours prêt à rendre service.

Le soir du 10 août, un vapeur vint à Lokodja, se ranger près du nôtre et je ne fus pas peu surpris de constater la présence de Watts à son bord. Il venait spécialement de Forcados pour nous souhaiter bon voyage et pour s'assurer que rien ne nous manquait.

Nous causâmes fort avant dans la nuit, dissertant sur l'avenir, sur cette Bénoué que nous devions parcourir, envisageant les difficultés à vaincre et le retour probable. Nous nous sépa-

râmes, très profondément touchés, pour notre part, de l'accueil que nous avions reçu en territoire britannique.

Le 12 août au petit jour, M. Price était à la barre, Watts nous avait confié Padingué pour conduire le *Liberty* jusqu'à Garoua, c'est le meilleur pilote aoussa de toute la Bénoué. En quelques minutes, le courant nous ramenait en travers du Niger, et le vapeur se dirigeait vers la confluence.



UN CAÏMAN DE LA BÉNOUÉ. — LONGUEUR : 4m20.

Nous pénétrâmes d'abord dans un étroit marigot, large de 70 à 80 mètres ; le courant y était d'une violence considérable. Ce petit bras coulait vers le Niger ; la Bénoué refoulait donc, à cette époque, ses eaux vers le fleuve, et nous fûmes très étonnés, passant sept mois plus tard, en mars, au même endroit, de constater que cette fois l'inverse avait lieu : le Niger, qui subissait sa seconde crue annuelle, pénétrait dans la Bénoué. Ainsi ces deux artères se pénètrent par intermittences et constituent, à leur confluent, un système dont le mécanisme est des plus curieux. J'ajouterai même qu'en mars, ainsi que d'ailleurs pendant plusieurs mois de l'année, le Kouarra roule des eaux noires et sales, tandis qu'à la saison sèche « la Reine des rivières » — Bénoué en langage batta se dit Bi-Noué, *bi* signifie mère ou reine, *noué* veut dire eau ou rivière — possède une onde bleue, pure et diaprée qui manifeste une certaine hésitation à se mélanger à celle du fleuve. Il en résulte qu'à partir de Lokodja et jusqu'à 3 ou 4 kilomètres en aval, on

navigue sur un fleuve noir en côtoyant une belle nappe d'eau bleue.

Nous quittons le marigot pour pénétrer dans le lit même de la rivière, et là, c'est un spectacle grandiose qui s'offre à notre vue.

Chacun peut se rappeler certaines cartes assez anciennes où les premiers explorateurs africains avaient indiqué le Niger comme descendant du Tchad et coulant du nord-est vers l'ouest-sud-ouest jusqu'à Lokodja.

L'erreur est très compréhensible; il suffit de monter le Kouarra, de se tromper de route et de pénétrer dans la Bénoué pour acquérir la présomption de ce fait, car l'un et l'autre, Niger et Bénoué sont également larges, également profonds, également importants.

Au confluent des deux artères, la vallée s'ouvre d'une manière imprévue : le plateau nigérien, qui dresse ses énormes tables aux confins de cette immensité, présente une brèche de 20 à 22 kilomètres d'ouverture. Des plaines fertiles et riches, couvertes de cultures, parsemées de villages, s'étendent à perte de vue, sur les rives. Devant nous les montagnes s'enfuient dans l'horizon et semblent se répandre à l'infini; sur notre droite, les cônes des cases et des villages révèlent au voyageur la vie intense de ce pays; sur notre gauche, c'est le dédale d'îlots verts et d'îlots boisés de la confluence, paysage rude, forêt inhospitalière que nous préférons éviter. Enfin, à l'arrière, nous distinguons très nettement la ville de Lokodja, dont les cases blanches et les toits étincelants jettent leur note civilisée au milieu de cette verdure, au-dessus de l'immense nappe d'eau qu'un soleil de feu, brusquement sorti des nuages, embrase de ses rayons.

Océan de nuages gris et noirs que roule la brise du matin; océan de verdure, fils de l'ardente chaleur et despluies; océan de fleuves grossis par les fréquentes tornades; océan de montagnes et brèches du plateau nigérien; océan de feu, océan de lumière, issus de l'éternel soleil, tel est le spectacle inoubliable qui s'offrit à nos yeux éblouis. En face de cette nature grandiose,



DESCENTE DE LA BÉNOUÉ AUX BASSES EAUX.

au milieu de cette vitalité prodigieuse, source de richesse et d'activité, nous avons senti notre faiblesse de roseaux pensants, de nautoniers fragiles, qui cependant résistent aux rafales et progressent vers leur but, vers leur idéal, conduits par la force de la volonté.

Les populations sont assez denses sur la Basse-Bénoué ; cela tient à la proximité de Lokodja, à la présence de la race noupée, très laborieuse et très prolifique, à la pacification de ces territoires, qui se sont bien vite ressentis de la pénétration européenne. De plus, les Biras de la confluence ayant en réalité des origines noupées, présentent les mêmes caractères et se livrent aux mêmes transactions. Mais en amont, l'indigène est encore rebelle à toute pacification, et c'est les armes à la main qu'il faut affronter le mortel poison de ses flèches et de ses sagaies.

Nous dépassons de beaux villages : Oumahirou, par exemple, planté sur un petit éperon rocheux détaché du plateau nigérien, et qui semble présenter cet amas de cases perché comme sur

une console, au milieu d'une verdure intense, que ce bloc de granit rouge déchire d'un trait sanglant. Les toits des maisons prennent sous l'influence des pluies une teinte uniforme, semblable au plumage des perdrix, et dans les éclaircies, lorsqu'on se trouve en contre-bas, les sommets de toutes ces demeures coniques, ornées de larges feuillages et de plantes grimpantes, se profilent sur le ciel, d'une façon très originale et très pittoresque.

Le 14 août, nous entrons dans le pays des Baras, tribu récemment pacifiée, qui cultive des céréales et produit de l'huile de palme. Le bœuf et le cheval y sont à peu près inconnus; ils ne peuvent vivre dans toutes ces régions, car depuis la côte jusque non loin de Yola, la mouche tsé-tsé les fait périr. La culture du coton n'est point pratiquée, elle exige un degré de civilisation trop avancé pour ces tribus primitives, mais la plante existe à l'état sauvage. Il en est d'ailleurs de même dans toutes les régions de l'Afrique; je pourrais dire qu'il ne m'est jamais arrivé de constater l'absence du coton dans les régions irriguées que j'ai parcourues sur le continent noir. Il suffit d'y porter toute son attention, on trouve toujours un spécimen de cette plante, fût-ce à l'état sauvage, caché parmi d'inextricables buissons.

Nous dépassons un grand nombre de villages; l'un des plus importants est celui de Loko, port fluvial ou point central des routes qui mènent à Zaria, Kano et Yacouba; de belles et volumineuses pirogues y sont au mouillage dans une anse impossible à deviner du large. Les habitants sont, pour la plupart, des Garas; il y a également des Noupés, des Aoussas, tous musulmans, apportant avec eux, parmi les tribus païennes, les coutumes et les mœurs des pays situés vers le nord.

Le sel et les cotonnades sont les principaux produits d'importation ; ils sont échangés contre des filalis (cuir rouge), des pagnes et des broderies, du grain, de l'antimoine, du natron, etc.

Les fonctionnaires anglais, avec qui j'ai le plaisir de m'entretenir, ne font pas un éloge très flatteur des régions situées au

nord, sur la rive droite de la Bénoué. Le Sokoto n'est pas, disent-ils, un pays riche et fertile, on y rencontre de vastes espaces improductifs, la brousse est maigre, une petite herbe rase recouvre le sol, et celui-ci ne présente pas, jusqu'ici du moins, des richesses minières sur lesquelles on puisse compter. D'ailleurs, ce n'est point fait pour nous étonner ; toutes les fois que l'on s'éloigne des rivières ou des plaines inondées, on ne trouve plus sur le continent noir, à part quelques exceptions, que des régions difficilement cultivables.

Est-ce à dire que nos efforts doivent rester infructueux? Certainement non et pour bien des raisons. La première est que nos possessions africaines comprennent d'immenses vallées irriguées, celle du Niger et de ses affluents, celle du Sénégal, celles de toutes les rivières de moindre importance qui ne dépendent pas de ces grands fleuves. Pour les mettre en valeur, nous sommes loin d'avoir atteint le terme de nos efforts puisque nous commençons à peine à les exploiter, et ce champ de labeur est d'une colossale étendue. En outre, il faut tenir compte des régions côtières qui, plus favorisées, se trouvent à proximité des ports ou des escales et subissent un régime pluvieux autrement intense que les territoires de l'intérieur. Enfin, sur le plateau même, existent des contrées tout à fait riches par la nature même de leur sous-sol et de leur sol, sur lequel les pluies d'hivernage stationnent parfois de longs mois en larges et vastes nappes, jusqu'au cœur de la saison sèche.

Le Sokoto, le royaume de Bida, le Kalam, sont déjà très loin des rivières à grand débit. Les agitations de la politique ont nécessité l'occupation de ces grands territoires. Ils sont capables d'un beau rendement pour l'indigène, mais peu rémunérateurs pour l'industrie européenne, qui trouvera plus facilement à satisfaire ses désirs en se rapprochant des terres arrosées.

Et je rapporte la conviction profonde que la mise en exploitation des vallées est l'opération par laquelle on doit commencer avant toute autre, à moins qu'il ne soit question des zones favorisées, situées au sud du dixième parallèle, et sur lesquelles

le régime des pluies a fait croître, ailleurs même que dans les vallées, une végétation satisfaisant aux besoins de nos transactions.

A mesure que nous avançons, nous constatons que de nombreux et larges bancs de sable s'étalent dans le lit de la rivière; aussi cela nous force à décrire des courbes incessantes, de fréquents changements de route, qui comprennent parfois la traversée totale d'une rive à l'autre et allongent considérablement notre route.

Nous côtoyons souvent de vastes remous produits par de grands troncs d'arbres, qui sont encastrés dans le fond de la rivière et nous présentent la pointe. Au mois de février, nous reviendrons par la même route; nous verrons alors, par endroits, deux, trois et parfois quatre fûts colossaux alignés en bataille dans la rivière; et l'on se demande, en vérité, comment le pilote Padingué peut diriger le bateau à travers ces dangereux écueils.

Mais il est toujours attentif à son poste, depuis le matin, avant le jour, jusqu'au mouillage du soir. Ses yeux ne quittent pas la rivière. Par moment, on le voit inquiet, il ordonne un coup de barre; une fois seulement, de nuit, il nous fit échouer sur un banc; une autre fois, il changea brusquement de route, s'étant souvenu tout à coup que nous allions heurter un immense palmier au fût menaçant. Et durant quatorze jours, depuis Lokodja jusqu'à Garoua, la mémoire prodigieuse de cet Aoussa nous servit de guide au cœur de l'Afrique. Et le *Liberty*, dont le tirant d'eau était très voisin de 2 mètres, put effectuer ainsi la montée de ce beau fleuve sans qu'il y ait eu la moindre avarie dans son chargement.

Nous traversons ainsi le pays des Garas jusqu'en amont de Loko. Je fais sonder le chenal à tout instant, et nous n'avons pas encore trouvé de fond inférieur à 5 mètres. De belles cultures se déroulent sous nos yeux, et, malgré la paresse des naturels, cette contrée verdoyante ne cesse de déployer ses richesses. Au premier plan, ce sont des forêts de palmiers; en arrière de



LES BORDS DE LA BÉNOUÉ ET LES FORÊTS DE PALMIERS EN PAYS MOUNTCHI.

ce rideau, de beaux champs de mil et de maïs s'étendent à perte de vue.

Sur les îlots que le crue va bientôt recouvrir, de gros caïmans jaunes dorment au soleil, et quelques mois plus tard, lorsque nous redescendrons aux basses eaux, nous en compterons jusqu'à dix-sept sur un tout petit banc de sable. L'un de ceux que nous avons tué mesurait environ 15 pieds de longueur.

Mais voici que la rivière change d'aspect, les îles disparaissent, tous les bras de la Bénoué se confondent en un seul, des collines, que nous apercevions depuis le matin dans la buée violette qui nous environne, se sont rapprochées comme de longs reptiles et viennent projeter leur tête au bord de la Bénoué. La voie fluviale se rétrécit, l'onde est noire, comme l'épaisse brousse environnante. De grands cercles glissent à la surface, ce sont les remous produits par les roches du fond, sœurs des blocs de la berge. Nous tournons, d'une façon très sensible, et nous voici dans ce que les Anglais appellent

Muntchi-narrow, le défilé Mountchi. Toute cette partie du fleuve, revue aux basses eaux, avec ses bancs de granit en travers de la rivière, ses coudes prononcés, ses berges rocheuses à pic, esquisse à notre esprit les vestiges d'un rapide, les reliefs d'un barrage, que l'énergie des ondes a progressivement nivelé.

Rien n'est plus sauvage que cette solitude. Les pirogues ont disparu; nous apercevons, au loin, un petit tronc d'arbre flottant sur lequel un Mountchi sec et nerveux gagne le bord en toute hâte; dans les arbres, on distingue des groupes qui nous observent. Auprès d'eux, sont juchés leurs engins de pêche et même leurs pirogues. Au signal d'un danger, agiles comme des singes, ils vont sauter de branche en branche et s'enfuir dans l'épaisse forêt qui les entoure.

Ce pays n'est pas encore exploré. Les Mountchis sont rebelles à toute pénétration; les colonnes que les Anglais ont déjà envoyées dans ces régions ont eu pour conséquence le massacre de plusieurs Européens et de beaucoup de tirailleurs, sans amener le moindre contact, sans arriver même à des pourparlers. En effet, les Mountchis n'ont pas d'organisation sociale; ils n'ont ni rois, ni chefs de canton, ni chefs de village. Toute la race est disséminée sur de vastes étendues, par familles, par fermes et par cases. Tous les individus sont d'accord pour la lutte contre l'Européen, mais ils vivent indépendants les uns des autres. Dans ces conditions, quel peut être le but d'une colonne pacifique? Aussi les Anglais préfèrent-ils attendre quelque temps encore avant de procéder à l'occupation de ce riche pays. L'indigène vit dans la brousse comme un fauve, toutes ses armes sont empoisonnées; tapi à plat ventre dans les herbes, caché parmi les lianes, il attend son adversaire pour le frapper à coup sûr. A la sortie du défilé, nous trouvons un comptoir de la Niger Company installé à Abinchi et tenu par un noir de Sierra-Leone. Il nous dit que quelques Mountchis se livrent au commerce et paraissent moins farouches. Ils viennent apporter du caoutchouc en échange d'étoffes ou de barrettes de laiton, mais, après avoir déposé leur marchandise sur la table, ils tendent la main



LE « LIBERTY » A L'ESCALE D'IBI, DEVANT LA STATION DE LA NIGER COMPANY.

gauche, tandis que de la droite, ils tiennent un couteau menaçant. C'est de la civilisation très relative.

Nous entrons ensuite en pays dioukoun. Ses naturels sont moins sauvages; perchés sur des pilotis de bambous, ils passent toute la journée à chasser les innombrables vols de petits oiseaux dévastateurs de récoltes.

Nous avons dépassé l'embouchure de la Katsina, belle rivière très navigable sur une bonne partie de son cours, et c'est, d'ailleurs, une chose très remarquable de noter, au passage, les nombreux cours d'eau que la Benoué reçoit sur sa rive gauche et qui lui donnent une aussi belle masse, un cours aussi large, aussi imposant.

Le 16 août, le *Liberty* mouillait à Ibi, ville de six à sept mille habitants, aux types les plus bizarres, appartenant, d'ailleurs, au mélange de toutes les races aoussas, foulbés, noupés,

baras et dioukouns qui se sont croisées là. Un résident civil dirige cette province appelée « district dioukoun », que la Katsina sépare du pays mountchi. La garnison se compose d'une compagnie de tirailleurs et d'une section de mitrailleuses Maxim.

Les officiers sont logés dans l'ancien établissement ou fortin de la Niger Company, que celle-ci avait acheté de la Compagnie française du Niger. Ce poste est encore très confortable, il tranche d'une façon singulière avec ceux que nous occupons au Chari. Rien n'y manque pour assurer aux Européens le confortable nécessaire et les apports de matériel sont d'ailleurs facilités par la voie fluviale.

Quant à la Niger Company, elle a créé à Ibi de vastes établissements du type le plus invariable et qui se composent : pour les magasins, de hangars en tôle ondulée, pour les habitations de maisons très élevées avec vérandas larges et spacieuses.

Le commerce de la Bénoué progresse tous les jours, mais il n'est pas encore assez développé pour être très rémunérateur. Néanmoins, j'admire toujours la patience et la confiance des Anglais en l'avenir, lorsqu'ils ont reconnu la possibilité de tirer quelque avantage de leurs possessions. Ainsi la Niger Company s'est installée à Ibi depuis 1889 : elle n'a pas cessé de s'y étendre et d'accroître ses installations, car elle progressait dans ses affaires, grâce au zèle de ses agents. Ceux-ci ne restent pas constamment dans les postes; les plus intelligents d'entre eux sont chargés de voyages d'étude et de prospections ; chacun se rend compte des productions possibles et, durant ses déplacements, procède par échanges avec les indigènes.

Le district dioukoun produit du caoutchouc de très belle qualité, de la gomme copra, du sésame, du coton, des arachides, du karité. Tout cela se troque contre des cotonnades aux couleurs les plus bizarres, aux dessins les plus bariolés, et les teintes qui conviennent à une région n'ont pas la même valeur dans les biefs supérieurs que nous allons traverser. Le Bas-Niger a la spécialité des couleurs voyantes : vert, marron, jaune clair, rouge orange, violet, teinte favorite des Aoussas.



LES INDIGÈNES ATTIRÉS PAR NOTRE PASSAGE A IBI.

En outre, ces tons sont imprimés sur des fonds criards, en dessins volumineux, en immenses rayures, en gros carreaux que les indigènes de l'endroit apprécient sans aucun doute; c'est extrêmement laid, mais l'acheteur est enchanté, il se drape dans ces étoffes avec un geste de noble envergure, aussi large que sa paresse et que son arrogance.

Parmi les objets de premier choix favorables à l'importation, se placent les lampes à pétrole en fer blanc découpé, les marmites en fer forgé, les plats en étain. Mais la perle des comptoirs est cet ustensile à fond plat, en fer émaillé, muni d'une anse et pour lequel, en Europe, nous construisons de petits meubles spéciaux. Ne riez point, le noir en raffole; mais loin de le couvrir comme nous de son mépris, il intervertit les rôles, il y place ses aliments, et l'on voit la ménagère l'apporter tout fumant d'un délicieux couscous autour duquel on s'accroupit, et dont on retire la main pleine d'une odorante pâtée qui fait les délices du repas[1].

Parmi les objets de luxe, nous pouvons citer : des foulards en soie de Lyon, tissu tramé coton, la parfumerie, des couteaux de poche, des souliers vernis, des chapeaux de paille, des montres et surtout des réveille-matin à musique. Ce dernier objet est même un cadeau des plus brillants, mais, à mon avis, il est inutile de l'offrir aux indigènes, si l'on doit vivre en colonne et près d'eux, comme cela se produisait souvent sur le *Benoît-Garnier*. J'en avais offert un très perfectionné à l'un de mes hommes pour le récompenser de son travail; mais le soir, il remontait son réveil et le faisait sonner très avant dans la nuit; en sorte qu'il fallut le gourmander pour mettre fin au concert. Un noir dort comme une souche avec l'insouciance de sa race ; on peut causer, danser et crier même auprès de lui, sans craindre de le réveiller, il ne comprend donc pas combien peut être fragile le sommeil d'un homme préoccupé.

1. Les noirs ne mangent jamais avec la main gauche qu'ils réservent pour les plus vils usages.

Le commerce d'Ibi prend de l'extension et s'adresse aux objets les plus variés; il est probable qu'une fois le pays pacifié, les transactions deviendront bien plus considérables; c'est, d'ailleurs, ce que Watts a prévu, c'est pourquoi ses installations s'agrandissent et se multiplient.

J'ai retrouvé dans ce poste le lieutenant Morel, qui tenait autrefois garnison dans un fort anglais voisin de nous sur le Niger, et le lieutenant Cork avec lequel il partait le lendemain même en colonne contre les sauvages de la rivière Gongola (en aval de Yola). Grâce à cette coïncidence heureuse des circonstances qui nous dirigeaient tous vers des régions inconnues autant que différentes, nous passâmes une excellente soirée dont la gaieté témoignait de nos états d'esprit.

Ici, nous sommes à moitié route de Yola; Ibi se trouve pour ainsi dire au sommet de la Basse-Bénoué, c'est le bief le plus irrigué, le plus volumineux. Nous étudierons plus loin la crue de la rivière, mais je signale le fait pour rappeler, en passant, que ce bief conserve une navigabilité beaucoup plus intéressante que les autres, grâce à l'appoint des nombreux cours d'eau qui s'y déversent et le grossissent.

La Benoué, jusqu'ici, est presque toujours très vaste; sa largeur varie entre 1 200 et 1 800 mètres d'une rive à l'autre; mais il arrive parfois, au maximum de la crue, que les inondations se propagent fréquemment à plusieurs kilomètres sur les rives et gagnent le pied des hauteurs avoisinantes.

A partir d'Ibi, nous ne traversons plus que des régions tout à fait sauvages, dont l'aspect est des moins séduisants. Les villages sont loin de la rivière, une épaisse forêt s'étend de tous côtés, le bruit du *Liberty* se répercute dans ces solitudes dont l'écho retentit de toutes parts. Nous sommes environnés de gros taons et de mouches fort désagréables, qui s'abattent sur nous et nous piquent sans merci.

Le 18, à 6 heures du soir, au moment où nous dînons, des cris de détresse nous font tressaillir, je m'aperçois de suite qu'un de mes hommes, Mangkion N'Gueye, a glissé sous le

vapeur. C'est une minute d'indicible émotion qui s'atténue lorsque nous le voyons, nageant dans le sillage, en arrière des roues. Nous arrêtons tout de suite, mais le courant est rapide : c'est en vain qu'il essaie de nous rejoindre, le fleuve l'entraîne en dépit de ses efforts et l'emporte à la dérive. Une baleinière part immédiatement à son secours. La brousse est tellement inhospitalière qu'il lui serait impossible d'y trouver un refuge; les arbres sont couverts de magnons, grosses fourmis noires dont la morsure est fort douloureuse; des singes courent le long des arbres, tandis qu'une faune encore plus farouche circule dans ces forêts; tel est l'asile qu'un naufragé peut trouver sous ses pas, si toutefois il parvient à s'y frayer un refuge. Mais, par bonheur, notre homme a pu donner assez de force pour nager jusqu'à l'embarcation, très heureux qu'un caïman ne se soit point trouvé sur sa route, car il y en a des quantités incroyables dans ces parages.

Le 19 août, en aval du village d'Amar, nous trouvons un haut-fond sur lequel il n'y a que $2^{m}30$ d'eau; c'est un seuil long de 500 à 600 mètres, il occupe tout le lit de la Benoué. Nous avons hâte de quitter ces régions inhospitalières où le regard se noie dans l'obscurité des forêts. Combien je préfère la plaine ensoleillée, scintillante de verdure fraîchement arrosée par les tornades, avec ses villages que des sentiers filiformes relient entre eux, tandis que des caravanes d'indigènes, émergeant à peine de l'intense végétation, s'en vont, portant leurs provisions ou leurs bagages sur la tête, en théories insouciantes, vers le plus voisin marché!

Lorsque nous débouchons de ces défilés, nous entrons dans une vallée très riante, bordée de hautes montagnes. Sur la rive gauche, à grande distance, ce sont les monts Hutchinson, de 600 à 800 mètres d'altitude, gros pains de sucre qui se détachent dans le ciel au-dessus de l'immense table que forme l'éternel plateau africain. Sur la rive droite, ce sont les monts et le pays des Habés. De gros nuages roux et noirs s'élèvent dans le lointain, le soleil se glisse dans leurs replis et vient parfois



LA POPULATION COSMOPOLITE D'IBI, VIVEMENT INTÉRESSÉE PAR NOTRE PASSAGE, SE MASSE SUR LA BERGE.



LORSQU'IL APPRIT PAR NOUS-MÊMES COMBIEN IL ÉTAIT BEAU GARÇON, UN TIRAILLEUR ANGLAIS BOURRA SA PIPE ET POSA VOLONTIERS DEVANT L'OBJECTIF.

à se masquer totalement. La chaleur devient torride, nous ruisselons, nous haletons; que va-t-il se passer? Tout à coup, un vent frais s'élève, une barre noire se dessine à l'horizon et semble former un gros trait d'union qui s'étend sur les cimes vertes, comme un grand pont d'encre. La Bénoué, qui mesure un kilomètre et demi de largeur, s'assombrit sous le reflet du ciel, ses eaux noires et terreuses s'agitent, se troublent, et dans l'espace de quelques minutes une lame courte, écumante, se forme de toutes parts. Les palmiers entrechoquent leurs feuilles épaisses, d'un vert gris, qui les fait ressembler à ces arbres de zinc mal bronzé dont s'ornent des décors, et toute la nature qui nous environne semble, ainsi que nous-mêmes, s'incliner avec respect devant cette rafale imposante et terrible.

Nous côtoyons de jolis centres peuplés, dont les habitants,



VUE DE OUMAHIROU, VILLAGE RIVERAIN DE LA BÉNOUÉ.

armés jusqu'aux dents, sont venus s'accroupir au bord de la rivière; ils écartent les hautes herbes pour nous mieux distinguer. Plus loin, nous apercevons une longue théorie de sauvages, au chef chargé de paniers et de calebasses, qui se dirigent promptement vers la montagne : c'est le village de Koua, qui n'a probablement pas l'âme très tranquille et pense que le *Liberty* va mettre à terre des troupes pour le châtier.

Nous sommes en route, depuis bientôt un mois, et mes piroguiers ne se sont pas encore départis de leur flegme; ils dorment ou mangent, nettoient le matériel, lavent très consciencieusement le *Benoît-Garnier* sur sa remorque; tout cela les préoccupe beaucoup plus que de savoir où nous allons.

Cependant lorsque nous leur donnâmes des explications, ils se trouvèrent très heureux de se lancer vers l'inconnu, et la plupart d'entre eux, à l'annonce de notre arrivée future à Fort-Lamy, se découvrirent des relations dans ces parages. L'un



LA BÉNOUÉ A LAOU, STATION DE LA NIGER COMPANY (1 200 MÈTRES DE LARGEUR).

avait un ami en service sur le *Hublot* (lisez *Léon-Blot*), le petit vapeur qui conduisit M. Gentil jusqu'au Tchad; l'autre avait son grand frère (même père, même mère, ce qui est beaucoup plus sérieux comme parenté), qui était *falfournier* (lisez palefrenier) à Fort-Archambault; un troisième se réjouissait de retrouver au Chari son petit frère (ni même père, ni même mère), qu'il n'avait pas vu depuis leur campagne chez *madame Gaspard* (Madagascar) et que le colonel *Dixneuf* (lisez Destenave) avait eu sous ses ordres.

En quelques minutes de conversation, j'appris ainsi que deux d'entre eux parlaient le mauvais arabe du Tchad et que Samba Camara avait été laptot sur le *Léon Blot.* Cela nous rassurait beaucoup, car notre interprète ne paraissait pas très capable, et nous avions ainsi de quoi le suppléer.

Tous se mirent ensuite à deviser, parlant avec animation, riant parfois aux éclats, heureux de la bonne nouvelle qu'ils venaient



MAGASIN DE LA NIGER COMPANY A LAOU.

d'apprendre, et que le confort de leur existence, l'intérêt que nous portions à leurs estomacs rendaient plus agréable encore.

A mesure que nous progressons en amont, le paysage est plus dégagé ; de superbes montagnes s'élèvent sur la rive gauche, des îles verdoyantes égaient le fleuve, des milliers d'oiseaux, grands et petits, picorent sur un banc et s'élèvent en vols innombrables à notre approche.

Le 20 août, nous arrivons à Laou, station de la Niger Company qui, sur la rive gauche, fait face aux montagnes que nous côtoyons depuis le matin. Ce village est de formation récente, il est difficile de rencontrer une population plus hétéroclite : Aoussas, Foulanis et Noupés se coudoient avec des êtres presque nus, aux muscles saillants, à la taille fine, à la physionomie souvent très régulière dont l'aspect nous frappe beaucoup. On nous dit que ce sont des Habès[1] de la Bénoué.

Ces gens-là ne se mélangent point avec les étrangers; aussi combien ils paraissent vigoureux et exempts de toute contamination malsaine. L'homme partage son épaisse chevelure par une raie sur le milieu de la tête, puis forme de chaque côté un gros bourrelet crépu. Il natte ensuite l'extrémité de ses cheveux et se pare aussi d'une auréole de jais. Son costume se compose de lanières de cuir passées entre ses jambes et fixées à des taquets de bois maintenus par une ceinture sur les reins et sur le ventre. Aux poignets ainsi qu'aux chevilles, il porte des bracelets, de grosses perles, toutes blanches ou bleues ; sa main ne quitte pas le javelot; son arc et son carquois sont inséparables de son épaule.

La femme, au contraire, est un être hideux qui doit être là, comme parfois ailleurs en Afrique, un produit d'échange, une bête de somme, un être qui ne connaît ni repos, ni douceur, et pour qui les coups et les plus dures corvées sont l'apanage exclusif.

La femme porte son enfant d'une façon très curieuse; elle

1. Habé signifie *sauvage* en langue peule.

passe la tête dans un trou découpé au milieu d'une peau d'antilope; en nouant de chaque côté, par dessus les épaules, les pattes de l'animal, elle forme un sac à deux poches dans lequel se prélasse sa progéniture.

Le pays de Laou, qui se trouve en territoire mouri, produit principalement du karité, de la gomme ordinaire et de la gomme copal. A part quelques pointes d'ivoire, c'est là tout le commerce, mais la station reçoit une grande partie de l'étain de Baoutchi, localité située dans l'intérieur des terres, à plusieurs jours de marche sur la rive droite de la rivière. Les indigènes habitent des cases en terre, recouvertes d'une toiture en paille affectant la forme d'un casque syrien.



FEMME NOUPÉ DE LA BASSE-BÉNOUÉ.

Ici, mon personnel s'augmente d'une nouvelle recrue, qui s'engage comme cuisinier. C'est un Yoruba, dont le nom m'a tellement arraché le gosier, que nous continuerons à l'appeler Georges, ainsi que le fit son précédent maître. M. Lenthall, agent important de la Niger Company. Cela nous permet de verser notre maître-cock à l'effectif, car sa cuisine était odieuse. George est un bon garçon; sa prudence, au moindre danger, faisait nos délices.

La Bénoué montait encore à la date du 20 août, elle était loin du maximum de sa crue et, depuis Lokodja jusqu'à Laou, nous avons observé, en effet, que la berge dépasse encore de 2m50 le niveau de l'eau dans la rivière. Le courant est très fort, il atteint la plupart du temps trois et quatre milles de vitesse, mais les fonds sont moins considérables qu'en aval

d'Ibi, car nous avons déjà trouvé 2m05 et le *Liberty* passait tout juste.

Jusqu'à Yola, nous longeons des chaînes de montagnes; sur la rive droite, les hauteurs se présentent maintenant de flanc, et nous les voyons rangées d'une façon très uniforme, sensiblement à pic vers l'ouest, tandis que le versant opposé s'étale, vers l'est, sur des pentes beaucoup plus douces; on pourrait s'imaginer aisément qu'elles figurent les dents d'une scie gigantesque.

Au village tassama de Matiakala, nous remarquons une agglomération composée de trois groupes de cases distincts: le premier habité par les notables, le second réservé aux humbles, le troisième, absolument isolé des deux autres et relégué près du fleuve. destiné aux fétiches. Personne ne doit pénétrer dans celui-ci; d'ailleurs il dégage une odeur pestilentielle; sur le sommet des cases on peut voir des bouquets de plumes de coq; aux arbres pendent des ossements.

Survienne une forte et longue saison sèche, le chef des féticheurs se livre à toutes sortes de simagrées, et l'on égorge deux ou trois individus pour gagner les faveurs du dieu des tornades; qu'un vol de sauterelles menace le pays, et c'est encore le sujet de nouveaux sacrifices. Ces sauvages protègent et fertilisent leur pays en y faisant pleuvoir du sang.

Le 22 août, nous arrivions au mouillage de Yola, en face des docks de la Niger Company, qu'un éperon montagneux, ainsi qu'une distance de 9 kilomètres, sépare de la grande ville, capitale de l'Adamaoua.

C'est là qu'au retour nous passerons dix jours en compagnie de M. Campbell, qui nous offrit une si charmante hospitalité!

Yola était autrefois un grand centre; on peut se rendre compte de sa splendeur défunte à l'inspection même de sa vaste étendue. La ville se divise en deux : ville foulani d'une part, ville aoussa de l'autre.

Les cases sont groupées pour constituer des fermes, habitées par des familles entières. Les indigents habitent des maisons en



COMMENT SE MORCELLE LE PLATEAU SOUDANAIS. LES FRAGMENTS DE CETTE VASTE TABLE AUX ABORDS DE LA BÉNOUÉ, VERS LAOU.

EFFETS DE L'ÉROSION.

paille, entourées de palissades faites d'herbes tressées, tandis que les nobles et les riches vivent à l'intérieur de maisons en pisé, que de hauts murs de terre entourent complètement. La population atteint peut-être encore le chiffre de 10 000 âmes, dont la moitié de foulanis.

L'émir Amadou, grand vieillard très vert et très droit, me reçoit avec bonne grâce; il est assis dans une salle de réception fort bien entretenue, dont le dôme est, pour ces pays, un véritable chef-d'œuvre d'architecture mauresque. Sur les murs sont moulés des dessins et des inscriptions arabes occupant de grands panneaux; les portes, ajourées de sculptures, sont fort belles et spacieuses. Une foule de courtisans nous entoure; ces hommes portent de superbes boubous brodés avec un goût exquis. Les êtres et les choses de céans ont un charme particulier, un cachet spécial. Ils portent l'empreinte d'une série de tendances artistiques, de coutumes indécises. Est-ce la race Arabe qui modela ces sculptures? d'où proviennent ces dessins orientaux ornés de filets grecs? Combien, également, il serait aisé de retrouver les traits de l'Égyptien chez ces naturels au profil antique. Quoi de surprenant à cela puisque nous sommes en présence de la belle race peule que la plupart des voyageurs africains font provenir de la vallée du Nil. Notre séjour à Yola nous laissa sous l'empire de sentiments très émus, car depuis que nous sommes en route, nous n'avons jamais oublié ceux qui furent nos devanciers dans ces régions.

Yola, c'est la terre que Mizon avait explorée comme il avait exploré la Bénoué. C'est également la ville que Maistre visitait, dix années avant nous. Yola est le pays des souvenirs, c'est la région fertile et pittoresque à laquelle le rude paysage environnant donne une poésie captivante, empreinte d'un charme singulier. C'est la ville qu'on aperçoit de loin, perdue dans la buée nacrée de cette atmosphère humide, et qui de près, faiblement protégée par son mur écroulé, s'entoure d'un rideau clair de papaïers et de palmiers.

L'émir Amadou, qui cause avec mon interprète, nous rappelle

à la réalité. « Salut à toi, sois le bienvenu, me dit-il, assieds-toi; qui es-tu? — Nous sommes Français, lui dis-je, nous passons et nous allons au Tchad, notre désir est la paix, notre but est de marcher sans entrave; viens à la rivière et tu verras mon bateau. — Tu es Français, mais tu n'es pas le premier de ta race qui soit venu dans ces parages. Autrefois, j'ai connu l'un des tiens qui s'appelait le Commandant, il avait également un bateau, sa pirogue soufflait du feu, qu'est-il devenu? — Mizon n'est plus, mais tu connais peut-être encore quelques-uns des hommes qu'il avait avec lui. — Certes, répondit Amadou, trois d'entre eux sont encore ici: Bandiougou Diakité, Massa Demba et Boubou Soumaré. »

J'appris par la suite que ces trois soudanais s'étaient acquis une certaine notoriété dans le pays, mais ils manifestaient le plus grand désir de revoir leur village et me firent demander, par l'émir, de vouloir bien les ramener au Soudan. Je fis observer que cela ne m'était pas possible pour le moment, mais qu'au retour ces hommes viendraient me trouver et pourraient faire partie de ma caravane. Amadou nous fit alors le récit de son existence, attirant particulièrement notre attention sur les malheurs qui s'étaient abattus parmi les siens. Au cours de ses lamentations il ne manqua pas d'omettre que ses infortunes étaient inhérentes aux vices et aux défauts de sa race en majeure partie.

Le premier sultan du pays venait du Sokoto et s'appelait Adamawal; son armée victorieuse franchit la Bénoué repoussant les Habés devant elle. Il fut frappé par la richesse des plaines qu'il découvrait, par la beauté de cette rivière qui propage ses inondations jusqu'au pied même de la ville actuelle, et c'est sur une faible proéminence qu'il fonda Yola, capitale de l'Adamaoua, pays qui reçut le nom de son conquérant. Plus de cinquante mille hommes y bâtirent leur demeure; le marché devint énorme : il était très facile d'y porter des marchandises, car, à l'époque des hautes eaux, un petit bras de la Bénoué permet aux pirogues de s'enfoncer derrière la montagne et de traverser les marais qui s'étalent jusqu'au pied de la ville.

Adamawal était un Peul de race pure, à la figure presque blanche, il avait beaucoup de richesses et sa haute intelligence le portait à l'organisation et au commandement. Vers l'orient et le sud, ses lieutenants fondèrent les provinces de Raby et de N'Gaoundéré; vers le nord, Maroua et Madagali; vers l'occident, Bobgno et Tibati.

Ses femmes furent nombreuses, mais comme il avait porté ses faveurs sur des Aoussas, ses descendants au visage marron n'étaient pas de race aussi pure que leur père. Ce furent Lawal, Oumarou et Zoubéirou (Zobeyr); ce dernier connut Mizon, livra de grandes batailles et fut dernièrement mis à mort par les Anglais. Lui seul connut toutes les vicissitudes résultant de l'apparition des blancs et de leur domination dans ce pays.

L'empire d'Adamaoua a été disloqué; les Allemands et les Anglais se le partagèrent comme on sait. Or, ce n'était que justice, car les Foulanis, qui se livraient à des guerres sanglantes avec les noirs pour enrichir leurs marchés d'esclaves, durent ainsi mettre fin à leurs exactions, en sorte qu'Amadou déplore sa situation. C'est, d'ailleurs, une chose très caractéristique chez les rois indigènes, ils se plaignent toujours de celui qui les domine. Ils se figurent que leur maître est un individu spécialement choisi pour leur demander l'impôt, pour les soumettre à sa loi, mais ils ne songent pas un seul instant qu'un autre dominateur aura les mêmes exigences, s'il n'en a pas de plus dures.

J'ai trouvé à Yola beaucoup d'indigènes du Soudan français qu'Amadou Sheïkou, sultan fugitif de Ségou, avait entraînés à sa suite. Ce sont, pour la plupart, des Toucouleurs qui traversèrent la boucle du Niger avec leur chef pour se réfugier dans le royaume de Sokoto, dans le but d'y fonder un royaume et de se livrer à leurs exactions. C'était, en effet, un pays foulani, tout prêt à les bien recevoir, et les Peuls de Sokoto recueillirent Amadou Sheïkou et son peuple avec la sympathie qu'imposent le sang et la race. Ils y portèrent uniquement leurs malheurs et les défauts de leur tribu, puis la plupart d'entre eux se joignirent aux colonnes qui dévastèrent les campagnes

et détruisirent les malheureuses populations païennes jusqu'aux abords mêmes de la Bénoué.

Je ne veux point revenir ici sur des faits qui se rattachent plutôt à l'histoire de notre conquête du Soudan, mais cependant il peut être intéressant, pour l'avenir, de rappeler les noms des compagnons d'Amadou Sheïkou, tous gens de race soudanaise, capables de revenir en scène quelque part, sous l'impulsion de leur caractère aventureux.

Amadou Sheïkou mourut à Gando, dans l'est de Sokoto.

Ses fidèles sont restés en Afrique centrale ; il en est quelques-uns dont la réputation est grande à Yola. Ce sont : Bossirou, son frère cadet, actuellement chef d'une province au Bornou ; Ali Bouri qui mourut d'une flèche empoisonnée, près du pays Mountchi ; Madani, Karamoko, Mahdi, Cheick Mamadou, Mamadou Sal, Aguibou, Monbasiré, qui vivent en Adamaoua.

Comme on le voit, Yola possède un joli contingent de Soudanais.

Après avoir pris congé de l'émir qui nous souhaita bonne fortune et nous prodigua toutes les bénédictions d'Allah, j'allai visiter le marché où l'on trouve tous les produits du pays.

Cotonnades indigènes, bandelettes tissées, cotons en vrac, ouate, gomme, miel, cire, cassonnade, berlingots, viande de boucherie, poisson sec, légumes, oignons, condiments, tiges de laiton, perles variées et bariolées, etc., tous ces objets sont d'un usage courant. Une des choses les plus curieuses est l'assortiment de plantes médicinales que de vieilles sorcières vendent dans de petites amphores en cuir de bœuf repoussé, fort gracieuses et très gentiment agrémentées de fanfreluches. Ce sont : l'écorce de madassi, qui sert à préparer une tisane antidysentérique ; le tavarnoua, sorte d'ail très odoriférant ; le sédabo, gingembre de l'Adamaoua ; le kimba, qui bout avec la soupe et lui donne bon goût ; l'adigui que l'on fait brûler pour parfumer le linge ; le massowo, poivre sauvage ; l'agougou, racine purgative dont l'écorce est vénéneuse ; le yésahou, écorce que l'on pile pour obtenir une poudre contre le mal d'yeux très

fréquent et dû aux poussières locales ainsi qu'à la malpropreté des doigts de l'indigène; le shougni, indigo du pays. On trouve encore, parmi les éventaires, de l'antimoine et des spatules en os pour se peindre les paupières, des baguettes en bois pour se gratter le dos, de longues tiges en os pour écraser la faune des chevelures, des aiguilles pour piquer les gencives et les tatouer en noir, des parfums, du savon, etc., etc. Mais ce n'est pas à Yola même que se tient le véritable centre d'affaires, le courant commercial a changé de route, il est maintenant au bord du fleuve, près du mouillage du *Liberty*, dans les vastes magasins de la Niger Company.

Nous traversons à nouveau la grande ville dont les rues, parfois bien tracées, sont bordées de bougounbagas, arbustes à larges branches, dont les frondaisons vertes surplombent les murs des fermes; puis nous entrons dans la plaine, éternel marécage, qui s'étend jusqu'à la falaise. Au sommet de celle-ci, le coup d'œil est grandiose : à gauche, la Bénoué déroule son ruban large, qui serpente au pied des montagnes de la rive droite, tandis que cette rivière longe la plaine de Yola, sur laquelle ses eaux déposent le limon fertilisant, richesse et prospérité de toute la région. A droite, c'est un inextricable chaos de montagnes rouges, aux roches granitiques, dont le chef semble grillé par les rayons du soleil, tandis qu'à leur pied, dans l'ombre du massif. une épaisse végétation, des forêts aux cimes altières concentrent la vigueur de ces terres tropicales. Et l'éternelle buée, tantôt bleue, tantôt violette, s'appesantit sur ce décor, l'un des plus beaux que la nature ait offerts à ces contrées brûlantes. à ces régions qui fuient le désert, mais que celui-ci gagne, tous les jours, avec une invincible ténacité.

Chemin faisant, nous rendons visite à l'aimable résident de Yola, M. Barclay, ainsi qu'à ses collaborateurs ; puis gravissant les pentes, galopant sur les paliers. nous voici de retour à bord du *Liberty*.

Nous venons de nous en rendre compte, le commerce de



LOKO, VILLAGE DES BORDS DE LA BÉNOUÉ.

Yola s'est porté presque tout entier aux docks de la Niger Company. Ce sont surtout les cotonnades qui font l'objet du trafic; le magasin de détail, qui les expose aux regards, en comporte des stocks considérables. C'est à Yola que viennent débarquer toutes les caravanes de Maroua, du Mandara et du Bornou inférieur, c'est également là que convergent les produits de l'Adamaoua et du Boubandjidda septentrional. La gomme arrive en abondance de Maroua qui fournit, d'ailleurs, la plus belle qualité; l'étain de la région située à l'est de Baoutchi s'y rend de même; en outre, les Anglais font des provisions considérables d'une gutta-percha de très bel aspect, extraite des karités, qui n'a pas encore une valeur marchande considérable, mais dont l'industrie saura profiter avant qu'il soit longtemps.

J'insisterai, durant ce beau voyage, sur les ressources commerciales du pays, car il semble intéressant de renseigner nos

contemporains sur cet objet, et nous verrons plus loin, en parlant du coton, combien l'industrie européenne peut tirer profit des régions que leur proximité des navires place dans des conditions particulièrement avantageuses, par rapport à celles de l'intérieur et du plateau africain.

Pour terminer, j'ajouterai qu'une tonne montante de marchandises rendue à Yola coûte, depuis Forcados, deux cents francs de transport fluvial, il est à supposer que les marchandises descendantes supporteront un fret moins élevé.

Pendant que le *Liberty* chargeait du bois pour continuer sa route et débarquait le matériel contenu dans ses cales, nous fîmes connaissance d'un officier allemand, M. le lieutenant Nietschmann, qui regagnait la côte après avoir échappé à la fièvre bilieuse hémoglobinurique de Garoua. Je l'invitai à partager notre déjeuner auquel devait prendre part M. Baker, capitaine de l'armée anglaise, que j'avais connu sur le Niger, deux ans auparavant. C'était la première fois qu'il m'était permis, depuis longtemps, de causer avec un officier de l'armée allemande. M. Nietschmann était un tout jeune homme, envoyé au Kameroun grâce à ses aptitudes ainsi qu'à ses belles notes; il examina longuement le *Benoît-Garnier* et sembla regretter qu'il ne fût pas muni d'un blindage capable de nous soustraire aux coups des riverains, car ses camarade et lui, disait-il, en avaient beaucoup souffert. J'avais jugé cette précaution superflue, comptant sur une longue pratique de l'indigène et sur beaucoup de patience et de longanimité pour arriver au but sans entrave. Il en fut réellement ainsi.

Au moment où nous levions l'ancre pour continuer vers l'amont, je reçois une amiable carte de M. le colonel Jackson, chef de la mission anglaise d'abornement, qui nous envoyait ses souhaits et que nous devions retrouver plus tard.

La Bénoué mesure près d'un kilomètre de largeur totale jusqu'à la confluence du Faro, qui débouche dans cette rivière en face du village de Tépé, à 80 kilomètres environ en amont de Yola. Sur la rive droite, les montagnes se rapprochent; sur

la rive gauche, au contraire, ce sont les plaines de l'Adamawa, au milieu desquelles on distingue les superbes villages de Schéfi Diaoulé (ce qui signifie les petites pintades) et de Ribago (la demeure du roi[1]). Mais en amont de Tépé, la rivière se rétrécit beaucoup, cependant elle demeure très vive et très profonde. Elle circule devant de pauvres villages où s'agitent des populations païennes, misérables, où bien des familles peules fugitives, qui vivent de chasse et de pêche. Pour atteindre Garoua, nous dûmes naviguer, durant deux jours, à l'encontre d'un fort courant, la crue montait toujours grossie par les tornades.



YOLA. LE PONTON SUR LEQUEL LES ANGLAIS ENTREPRIRENT LEURS PREMIÈRES TRANSACTIONS AVANT D'ENTRER EN POSSESSION DE L'ADAMAOUA.

A Garoua, la Niger Company, désirant éviter tout malentendu, toute manœuvre qui pût donner lieu à des récriminations de la part de ses voisins allemands, avait résolu de mouiller en plein milieu de la rivière. C'est ainsi que nous dûmes effectuer la navette entre le vapeur et la rive pour entrer en relations avec M. le lieutenant Sandrock, chef du district de la capitale de l'Adamawa.

Nous avions quitté Yola le 24, et, le 26 août, à quatre heures de l'après-midi, le *Liberty* jetait l'ancre au milieu d'un cirque de montagnes rouges et roses, à proximité du poste allemand de Garoua où se terminait notre voyage fluvial en vapeur.

Ici quelques mots sur la crue de la Bénoué.

La Reine des rivières est orientée d'une façon générale vers l'est-nord-est; il en résulte que sa vallée se trouve constam-

1. Nous verrons, au cours de ce voyage, que les Foulbé donnent presque toujours à leurs villages des noms très significatifs.

ment enfilée par les vents de l'ouest-sud-ouest en hivernage et du nord-est en saison sèche. Ce sont d'excellentes conditions climatiques et dont les Européens se réjouiront plus tard.

Les pluies du bief Ibi-Lokodja commencent à la fin d'avril; par conséquent la basse rivière monte dès la fin de mai; en outre le bief Garoua-Yola-Ibi se gonfle sous les apports d'eau de la vallée supérieure dès les premiers jours de juin, les pluies du mois de mai dessinent donc la crue précisément à cette époque. Il en résulte qu'au mois de juillet, du 1er au 10 de chaque année, les vapeurs calant 2 pieds et même 0m75 peuvent commencer leurs ascensions vers Yola. Le niveau de l'eau s'élève ensuite progressivement; vers le 15 août, le tirant d'eau permis aux bateaux est voisin de 2 mètres; enfin la crue manifeste son maximum dès le 15 septembre; la rivière baisse ensuite, durant plusieurs jours, elle quitte ses berges et laisse l'inondation s'évaporer au soleil. Mais cependant, vers la fin de septembre, le niveau se relève sous l'influence des eaux du Logone charriées par le Mayo Kabi, la Bénoué reprend sa marche ascensionnelle, durant huit à dix jours; puis enfin, à partir du 5 au 10 octobre, elle va sans cesse en diminuant. Les vapeurs tirant 2 pieds d'eau peuvent monter à Yola, jusqu'au milieu de novembre; ils peuvent gagner Ibi jusqu'à la fin de janvier.

En somme, de fin juin à fin janvier, c'est la période des petits vapeurs, tandis que les forts bateaux de 200 tonnes et au-dessus, calant 6 à 7 pieds, peuvent atteindre Garoua et Yola, durant deux mois environ, de fin juillet à fin septembre. Mais pour les opérations commerciales, on emploie de fort jolis bateaux, plats, peu profonds, très pratiques et très chargés; avec 120 tonnes environ, ils peuvent effectuer des transports et des ravitaillements, depuis le milieu de juillet jusqu'à la seconde quinzaine d'octobre. C'est plus que suffisant, pour favoriser les transactions telles qu'elles sont et telles qu'elles peuvent devenir, durant de longues années encore. En résumé,



LA FORÊT AU BORD DE LA BÉNOUÉ.

la crue de la Bénoué est une onde énergique, mais rapide[1]. Elle dépasse 5 mètres d'étiage et parfois atteint 7 mètres dans les biefs les plus encaissés. Sa durée totale est d'environ neuf mois, sur lesquels il en faut compter trois, comme étant tout à fait propices à la navigation....

Nous voici donc à Garoua; la plaine est submergée, les crevasses, les torrents et les marigots sont pleins d'eau; les marécages s'étendent à perte de vue jusqu'au pied des montagnes, qui renvoient avec énergie la lumière et la chaleur solaires, tandis qu'elles empêchent le moindre souffle d'air de venir jusqu'à nous. Pays malsain, plaine lugubre, marécages meurtriers, soleil ardent, brise interceptée, miasmes morbides à profusion, population méfiante qui s'exile, Européens en détresse et menacés par la maladie, voilà cette station de

1. Cette crue est en tous points semblable à celles du Niger et du Sénégal.

Garoua que nous reverrons, six mois plus tard, sous un ciel torride, en pleine saison sèche, et qui nous laissera la même impression pénible et douloureuse.

Ce ne sera plus l'énergique et rapide Bénoué, ce ne seront pas ses eaux profondes que nous côtoierons; un mince filet d'eau coulera parmi les bancs de sable, la rivière aura presque disparu.

Nous traverserons alors une vallée brûlante et brûlée, des espaces rocheux, sans herbe et sans eau; l'inondation, qui fertilise la terre et tue l'Européen, aura fait place à la séche-resse, qui tue la terre et revivifie l'homme blanc.



CHAPITRE III

Séjour à Garoua. — L'arnado Goro de Bipâré. — Le confluent du Mayo Kabi et de la Bénoué. — Les Peuls de Dinghi. — Arrêt à Bipâré. — La vallée du Kabi. — Lacs et rivière sinueuse. — Les habitants de Trênè nous montrent de l'hostilité. — Lata et la cataracte du Mayo Kabi. — Ascension des pics rocheux et granitiques de la lisière du plateau soudanais. — Difficulté de transporter le *Benoît-Garnier* dans le Toubouri. — Retour à Léré. — Lahure part pour Laï à travers le pays laka.

Le poste allemand de Garoua se trouve sur la rive droite de la Bénoué, il occupe une proéminence, un dos d'âne pierreux sur lequel se croisent les routes qui conduisent à l'ouest vers Yola, au nord vers Dikoa, au nord-ouest vers le royaume de Maroua. En traversant la rivière, on se dirige à l'est vers Lamé, au sud, vers Boubandjidda et de N'Gaourdéré.

L'émir Zoubéirou, de Yola, considérait cette ville comme un centre religieux très important : il en avait donné le commandement à l'un de ses plus fidèles lieutenants. Celui-ci s'était efforcé d'étendre la domination foulani sur tous les pays habés (sauvages) du Kabi, sur cette belle race moundang de Léré et de Lamé, dont les chefs commençaient à lui obéir. Mais les *ernani*, ou païens, de ces régions, sont de redoutables guerriers : l'*arnado* (singulier de *ernani*) de Lamé resta toujours indépendant et ne consentit qu'aux transactions commerciales ; l'arnado de Léré soutint de longues luttes et, las enfin, négocia avec les Foulbés au mieux de ses intérêts. Garoua comptait autrefois sept à huit mille habitants, la population se composait principalement de Foulanis et de Aoussas; ces derniers étaient à la tête du commerce et maîtres de toutes les transactions.

Aujourd'hui, la présence des Européens a fait disparaître l'activité commerciale des indigènes, dont l'exode incessant réduit à l'état de village la belle agglomération d'antan.

D'ailleurs, lorsque nous la visitâmes, nous rencontrâmes un grand nombre de cases en ruines sur lesquelles de hautes herbes et d'épaisses broussailles avaient jeté le voile de l'oubli.

Garoua est le seul poste allemand du Kameroun situé sur la Bénoué. Le territoire germanique commence, du côté anglais, près du village de Tépé, pour finir à Bifara ou Bipâré, qui se trouve sur le Kabi, à l'entrée du lac Nabara, aux confins des possessions françaises du Haut-Congo.

Le commandement du poste était, lors de notre passage, exercé par M. le lieutenant Sandrock, de l'infanterie allemande. Nous fûmes effrayés par la physionomie de cet homme que la maladie tenait dans ses griffes.

Son visage couleur de cire, son nez pincé, ses prunelles jaunes, son teint bilieux, ses tempes et ses joues creuses, ses oreilles décollées lui donnaient l'aspect d'un cadavre. La fièvre avait produit chez lui un délabrement général contre lequel il luttait; d'une énergie admirable, il allait combattant son mal et dirigeant les affaires de son territoire avec une clarté de vues surprenante.

Dès que le *Liberty* fut à l'ancre, cet officier vint à bord dans un canot en toile que le courant rejetait au large. Le surf-boat lui fut offert, mais il le refusa très énergiquement comme s'il eût honte d'accepter l'aide d'un étranger. M. Sandrock se mit de suite à notre disposition avec une courtoisie dont il ne s'est jamais departi, et dont je suis heureux de lui rendre hommage tout en proclamant son énergie. Notre stupéfaction ne fut pas moins grande lorsque nous vîmes au rivage un sous-officier porté en civière, et les autres étaient morts ou rapatriés; à partir de ce jour, M. Sandrock restait seul dans son poste et nous affirma qu'il attendrait sa destinée avec résignation plutôt que de le quitter. Pour montrer au lecteur les traits bien caractéristiques des relations entre Anglais, Allemands et Français

dans ces régions, je lui citerai, comme exemple, le retour en Europe de ce sous-officier embarqué moribond sur notre remorqueur. A mesure que le bateau descendit vers la côte, sa santé, réconfortée par la brise du sud-ouest, devint moins inquiétante; mais il était encore tellement faible à Lokodja que les officiers anglais vinrent généreusement le prier de se reposer à l'hôpital. Le malade refusa d'une façon très énergique. Les docteurs lui firent entrevoir le danger de sa résolution, mais ce fut en vain. Il préférait mourir en cours de route ou bien atteindre le prochain navire allemand pour y trouver les soins de ses compatriotes. On m'apprit plus tard la mort de cet homme. Un fait analogue s'est produit au Chari. Le sous-officier allemand du poste de Koussri, avec lequel nous avions eu d'excellentes relations, lors de notre voyage à travers le Bornou, resta des semaines entières terrassé par une grave dysenterie, à quatre kilomètres du docteur Allain qui, de Fort Lamy, pouvait lui prodiguer des soins assidus, il ne demanda jamais à le consulter. Tout cela n'empêche pas le voisinage d'être cordial; mais il semble que chacun mette un invincible amour-propre à ne devoir son existence qu'à soi-même ou bien à ses compatriotes. Pour notre part, Lahure et moi, nous avons été très malades au cours de la mission, nous nous sommes également trouvés en triste posture auprès de médecins étrangers, et la seule pensée que nous eussions pu leur montrer la moindre défaillance relevait notre énergie, et nous donnait la force de dissimuler notre état. C'est un sentiment irréfléchi que je n'ai jamais pu bien comprendre ni m'expliquer. Est-ce une pudeur particulière de notre machine humaine? est-ce un mouvement d'amour-propre national? je ne saurais le dire. Toutée s'est trouvé dans une situation semblable au Niger, il a fait de même, et cela n'a rien de surprenant. Quoi qu'il en soit j'ai toujours eu la plus sincère approbation pour ceux qui agissent ainsi. Je pense que jusqu'à la perte absolue de la connaissance de soi-même et des moyens dont on dispose pour se soigner, il y a quelque fierté voisine du patriotisme à cacher son

mal. Il semble même qu'il soit doux de supporter avec résignation ces souffrances que l'on a presque voulues, et que l'on doit offrir le sacrifice de soi-même à ce qui fait vibrer, de près comme de loin, le cœur de tout homme : à la patrie.

Les Allemands font à Garoua de grandes installations. Quelque temps après notre passage, M. le lieutenant Sandrock fut remplacé par un résident civil, M. le capitaine Gaston Thierry, qui se destinait à la carrière coloniale et figurait hors cadres sur la liste d'ancienneté. M. Thierry descend en droite ligne de famille alsacienne, il est le premier des siens qui se soit contenté de la nationalité allemande. C'est un homme très courtois. Son existence est des plus confortables. M. de Puttkammer, gouverneur du Kameroun, qui nous suivait à quelques jours de distance et montait en inspection au Bornou, convoyait avec M. Thierry tout le personnel nécessaire et tout le matériel voulu, pour créer à Garoua l'organisation d'un centre important.

Le nouveau poste, avec ses constructions ingénieuses, est bâti sur une éminence voisine du village ; de larges routes ont été tracées, M. Thierry a recruté, même dans le territoire de Binndéré foulbé, de superbes chevaux qu'il a rassemblés à Garoua pour constituer un haras. Tout cela nécessite un personnel nombreux : des palefreniers, des gardes, des approvisionnements. Il en résulte des consommations considérables de mil, de maïs et de fourrage ; ce sont autant de corvées imposées aux naturels. Cette organisation et l'administration qui la provoque sont-elles de bonne politique dans ce pays où la population ne tient pas en place et tend à s'exiler ? L'avenir seul peut fixer les idées à ce sujet.

Dans la Nigéria septentrionale, les Anglais ont suivi, depuis l'occupation, une politique très souple. Le principe directeur est la protection de la race aoussa. Tout ce qui touche à ces indigènes est considéré comme un élément nécessaire de prospérité commerciale. Les Aoussas, en effet, sont des voyageurs et des traitants de premier ordre, indépendamment de leurs qualités militaires et de leur résistance physique. On trouve ces

pionniers dans toutes les région inexplorées ou à peine connues. Leur langue est, d'ailleurs, universellement usitée dans ces régions, depuis Say jusqu'au Bornou. Elle est donc devenue la matière d'un examen qui s'impose à tout fonctionnaire anglais, désireux de servir dans la Nigeria septentrionale. Partout où le Aoussa commande et domine, partout où son influence était prépondérante, le gouverneur britannique a maintenu commandements et prestige. En échange, vis-à-vis des Foulanis, la politique de Sir Frederik Lugard est toute de prudence et de conciliation. Ses officiers et ses subordonnés montrent une certaine méfiance envers les Foulbés; mais, de sa part, ceux-ci trouvent de la considération. Sir Lugard a très fortement apprécié les caractères de domination, les traditions et l'intelligence des Peuls, il s'est montré fort sage et très perspicace, en essayant de tirer parti de l'élément qui forme la majeure partie de ses administrés. Ceux-ci plient devant l'occupant, mais les prérogatives de la race ont été conservées, en grande partie du moins; aussi, je ne doute pas qu'avec de la patience et de la fermeté, les Foulbés ne deviennent pour lui des auxiliaires précieux.

Chez les Allemands, coloniaux d'hier, aux procédés exclusisivement militaires, la politique coloniale est tout à fait différente; on n'y trouve pas un principe directeur aussi ferme, aussi habile. Les Habés du Kabi semblent trouver des faveurs auprès d'eux, et ceci peut expliquer l'exode incessant des Foulanis de Garoua, directement menacés par les troupes des Ernani confiants en l'appui qu'ils se sentent chez le blanc. Dans le nord, vers Maroua, au contraire, les Foulanis sont presque indépendants; ils jouissent de libertés exceptionnelles et parfois exagérées, je comprends fort bien qu'on use de ménagements avec eux, mais il est des pratiques appelées à disparaître pour devenir uniquement des coutumes tolérées. Les chefs doivent même assurer leur tranquillité par d'incessantes colonnes dans les sauvages contrées d'alentour.

Les Habés sont, en effet, des pillards de haute marque; ils ont

des apittudes surprenantes pour razzier un pays riche et se réfugier ensuite dans d'inextricables rochers, où la poursuite peut se transformer en guérilla sanglante. Il est bon que le rôle de chacun soit nettement défini, que l'administration se manifeste d'une façon précise, et que la liberté des castes soit limitée au droit de chacune d'elles. Chez les Allemands, qui sont, en vérité, des coloniaux d'hier, on sent encore trop vivement dans leurs procédés la façon militaire.

En somme, le territoire germanique est tranquille, les colonnes françaises ont assagi le Bornou. Le pays Kotoko, le Mousgou, le royaume de Maroua, se laissent traverser sans trop de danger, mais il existe, de l'un à l'autre de ces territoires, des solutions de continuité résultant de leur indépendance respective. La civilisation n'a pas encore établi ses lois pacifiques au sein de ces régions, leurs marchés sont d'un demi-siècle en arrière. Nous pourrons juger les possessions germaniques, le jour seulement où les règlements et les droits de l'humanité les auront faites ce qu'elles doivent être. Ce n'est pas en un jour qu'un peuple devient colonisateur; il faut donner à l'Allemagne tout le temps nécessaire pour occuper largement ce pays, pour permettre à ses administrateurs de s'assimiler les races noires, de leur appliquer des procédés conformes à leurs besoins.

M. Sandrock nous avait particulièrement frappé par son intuition des choses coloniales, il a effectué de longs voyages; son séjour au Brésil et dans l'Amérique du Sud en ont fait un homme très pratique, animé d'un bon sens remarquable, comprenant bien l'indigène, et dont les relations étaient fort civiles.

Avant de prendre congé de M. Sandrock, cet hôte aimable et courtois me remit en mains propres l'arnado Goro, chef du village moundang de Bipâré, personnage turbulent, qui venait de subir, à Garoua, quelques mois de captivité. En outre, il me confia deux indigènes de la rivière qui devaient pagayer sur notre pirogue jusqu'à la frontière française. D'autre part, je reçus de M. le lieutenant Faure, commandant le cercle de Laï, une lettre fort aimable et très intéressante dont voici le contenu :



GORO, CHEF DE BIPARÉ. PRISONNIER A GAROUA, RECOUVRE SA LIBERTÉ PRÈS DE NOUS.

« J'ai l'honneur de vous adresser quelques renseignements sur la route Bifara-Logone que je viens de parcourir. De Garoua à Bifara, la rivière est bonne, pas de rapides. — Bifara-Léré, une petite journée. — De Léré à M'bourao, deux jours, pas de villages. — Un jour avant M'bourao, une chute, seule difficulté de la rivière. — De M'bourao à Tikem, deux jours, nombreux villages, assez abondantes ressources. — Tikem à Fianga, un jour. — Fianga-Demno, une petite journée. — Demno-Logone, un jour. — La communication est partout franchissable par eau à cette époque (15 juillet), je crois qu'elle sera impossible après le 15 octobre. De ce côté, aucune difficulté. — Du débouché du Toubouri dans le Logone à Fort-Lamy, environ 185 kilomètres. Je suis à Laï, du 30 juillet à la fin de la saison des pluies, prêt à vous aider aussi complètement que le permettront les modiques ressources du cercle. »

Cette lettre était bien explicite. Notre camarade venait probablement de parcourir en bateau la rivière, dont il annonce la libre navigabilité, depuis Garoua jusqu'à Bipâré. Le reste va de soi. Il y a une chute, qu'est-ce que cela? nous en avions franchi dans le Niger, ce devait être pour nous l'affaire d'une journée. Quant à la communication, la lettre de M. Faure était très rassurante, il semblait l'avoir passée le 15 juillet, et nous avions jusqu'au milieu d'octobre pour nous tirer d'affaire, pourvu que notre bateau ne fût pas plus volumineux et plus profond que celui de M. Faure. En outre, du débouché du Toubouri dans le Logone jusqu'à Fort-Lamy, la distance est de 185 kilomètres; donc, nouvelle révélation, le Toubouri débouche dans le Logone, c'est presque identiquement la rivière de M. Wallace qui, à partir des rochers signalés dans le plus grand lac, coule vers l'est. Suivre la rivière à raison de 40 kilomètres en longitude chaque jour, comme M. Faure, haler sur la cordelle pour passer une chute et déboucher dans le Logone avec le Toubouri, tel semblait être notre programme. De plus, nous devions trouver devant nous une route assez facile, puisque une petite colonne venait de la parcourir. Que pouvions-nous désirer de mieux au milieu de nos illusions? et combien celles-ci nous préparaient de cruelles déceptions! Le 27 août, quarante-deux jours après notre départ de France, nous quittions le poste allemand de Garoua. Le *Benoît-Garnier* nous portait avec tous les bagages, et c'est avec nos propres moyens, par la propulsion des avirons et des bambous que, sans remorquage, nous allons progresser jusqu'au Tchad.

J'avais installé Goro sur le chaland; il avait la même ration, le même gîte et les mêmes traitements que nos laptots. Je voulais montrer à ce sauvage les procédés que nous appliquons à nos serviteurs noirs, dans le but de l'étudier et d'apprécier plus tard la reconnaissance d'un moundang. Nos rapports avec lui se compliquaient de l'absence totale de relations entre son dialecte et ceux que parlait notre équipage, c'est donc par gestes qu'il fallut s'entendre; il n'avait jamais vu la Bénoué



VILLAGE MOUNDANG SUR LES HAUTEURS DOMINANT LE LAC NABARAT.

ni le Mayo Kabi, et, durant quelques jours, jusqu'à ce que nous eussions atteint les points dominés par les montagnes de Bipâré, ce Habé pensa que nous l'emmenions en captivité vers des régions inconnues.

La rivière est très pittoresque en amont de Garoua; des montagnes rocheuses, d'énormes blocs de gneiss la dominent de fort près sur les rives. Le courant est violent, nous l'avons sérieusement éprouvé puisque nous étions en lutte ouverte et directe avec lui. La rive est d'un accès difficile; c'est toujours, d'ailleurs, la même végétation, les mêmes arbres plongeants des fleuves tropicaux qui la rendent inabordable. Chaque fois qu'un obstacle nous force à traverser la Bénoué, large de 400 à 500 mètres, nous dérivons et perdons du terrain. C'est ainsi qu'il nous faut presque deux jours pour atteindre le confluent du Mayo Kabi. De rares cultures, de misérables cases, se trouvent

au bord de la rivière; les villages sont situés à l'intérieur du pays et perchés à flanc de montagne au milieu des vallées tortueuses de ce pays accidenté. Le pays produit toutes sortes de denrées : mil, maïs et coton, mais en très faibles quantités; de grandes plaines inondées révèlent son insalubrité, que la chaleur humide rend plus dangereuse encore. Le 29, à dix heures du matin, nous arrivons au milieu d'un vaste marécage; aucun de nos gens ne connaissant la route, nous soupçonnons, d'après le chemin parcouru, que ce doit être le confluent du Mayo Kabi. La rivière refoule très énergiquement ses eaux dans cet émissaire du Logone, où nous engageons le *Benoît-Garnier*. Le soir, vers quatre heures, nous atteignons le village foulbé de Dinghi. Les habitants viennent à notre rencontre; ce sont de grands diables, presque blancs, de race à peu près pure. Il suffit de les regarder pour juger à quel point le climat de l'Afrique centrale a ruiné ces créatures osseuses, aux pommettes saillantes, aux épaules rentrées, secouées par une toux sèche, résultat de la tuberculose et du paludisme.

Tous nous considèrent d'un œil étonné; le *Benoît Garnier* semble les effrayer. Il est vrai que leur isolement n'est jamais troublé, ces villages sont tout à fait en dehors des voies habituelles de circulation, car les Foulbés cherchent avant tout l'absolue tranquillité. Mais cependant, nous entrons en relations, les vivres que je demande nous sont apportés. En échange de ceux-ci, nous donnons quelques étoffes, des ombrelles et des perles, cela nous vaut un excellent accueil.

A Dinghi, point terminal du voyage de Mizon, sur le Kabi, celui-ci forme un S très accentué, le courant ronge la berge qui s'effondre en maints endroits, c'est un véritable tour de force de l'escalader. Des tornades quotidiennes, accompagnées de trombes d'eau, s'abattent sur le pays; elles choisissent principalement la nuit pour augmenter nos fatigues. Celle de Dinghi fut tellement violente, qu'en cinq heures, la rivière monta de trois mètres. Le lendemain matin au réveil, nous ne reconnaissions plus le paysage de la rive droite, enfoui sous les eaux.



LE MAYO KABI PRÈS DE GOLOMBÉ. LE COURANT EST VIF, LE CHENAL EST TROP PROFOND, NOUS AVANÇONS A LA CORDELLE AU-DESSUS DES BANCS DE SABLE.

Le Kabi mesure partout de 80 à 120 mètres de largeur; il est très profond, son chenal est très sinueux, mais, malgré cela, des vapeurs, calant 5 pieds, pourraient le remonter jusqu'en ce point.

Lorsque le courant devient très fort (il atteint parfois 4 milles de vitesse), nous essayons de progresser à la cordelle, mais il y faut souvent renoncer, car nos hommes se piquent les pieds et les jambes dans cette brousse épineuse de gommiers et de mimosas; les magnons[1] leur mordent les jambes. La maladie s'est appesantie sur nous. Lahure est à peine remis d'un fort accès de fièvre, l'un de nos hommes a la dysenterie, un autre est couché dans le chaland, terrassé par une pneumonie, dont nous aurons grand mal à le délivrer. Et, comme ces braves gens nous font défaut, c'est nous qui les remplaçons, pour aider

1. Fourmis noires très voraces et cruelles.

l'équipage et ne pas perdre un temps précieux. Cependant, malgré tous nos efforts, nous avançons avec une lenteur désespérante, tant est lourd le *Benoît-Garnier*, tant le courant a de force et la rivière de sinuosités.

Notre pirogue est très chargée; les deux hommes de Garoua, bien nourris et bien traités, s'emploient de leur mieux à seconder les deux laptots à qui je les ai confiés. Georges, digne et calme, somnole la tête entre ses mains, au-dessus de la fumée qui s'échappe du fourneau improvisé. Durant toute l'étape, il mijote les repas et nous sert des sauces fortement allongées par l'eau des tornades. Ce qui nous séduit moins, c'est qu'il fait sa toilette au-dessus de nos marmites; mais il faut s'habituer à tout cela. Nous n'avons pu, faute de place dans le chaland, prendre à Dakar des domestiques bien dressés; deux laptots servent de maîtres d'hôtel, et ces braves gens sont fort étonnés de nos exigences. Ils ne comprennent pas comment nous changeons de service à chaque plat; lorsqu'une assiette est mal lavée, Soma Diara l'essuie avec son coude ou la mouille avec sa langue pour enlever les taches qui s'y font remarquer. Quant au service de table, c'est tout un poème; après le repas, les serviettes sont rangées dans une caisse spécialement réservée au début et qui servira bientôt de réceptacle à tout ce qui doit être mis en place. On leur a dit : rangez tout, et comme la boîte de popote est vouée au rangement, elle en verra de toutes les couleurs.

Nous étudions, plusieurs fois chaque jour, les altitudes que fournissent le thermomètre hypsométrique et les baromètres. Dinghi se trouve à près de 200 mètres au-dessus de la mer, et comme les anciennes cartes donnaient la cote 260 pour le Tchad, nous espérons, en redoublant d'efforts, en franchissant la chute, que nous atteindrons sans trop de difficultés le bassin du Chari. Combien grandes étaient nos illusions, que l'hypothèse de M. Wallace, une rivière coulant vers l'est en amont de Bipâré, vient augmenter encore![1]

1. Le lecteur verra plus loin que le Tchad est sur un plan totalement différent de celui que nous occupons.



LE MAYO KABI, EN AMONT DE LÉRÉ, GEORGES ET SA PIROGUE-CUISINE.

J'ai reçu en France, avant de partir et à titre d'essai, tout un lot de courroies et de seaux en cuir chromé, c'est-à-dire préparé aux sels de chrome et que m'avait confié M. Ottenheim, tanneur à Versailles.

Les courroies nous ont servi de cordelles ; les efforts qu'elles supportèrent furent parfois considérables, et cependant ces remorques ne cassèrent jamais. Le cuir chromé conserve sa souplesse, ce tannage spécial fait suinter la peau qui reste indéfiniment grasse. Les pluies, le séjour dans l'eau, la sécheresse consécutive de l'humidité, n'ont pas d'action sur ce cuir que j'ai rapporté dans un état parfait de conservation et qui peut rendre, dans la confection des harnais, les véritables services qu'on est en droit d'attendre d'un bon harnachement colonial.

Chemin faisant, nous abordons de fort jolis villages, perchés sur de faibles éminences, au milieu des plaines que laissent entre elles ces belles roches granitiques du Mayo Kabi. Les montagnes s'écartent, la forêt devient moins épaisse, moins opprimante, mais les herbes sont hautes et serrées, nos hommes s'y coupent les mains et les pieds en tirant sur la remorque. La rivière monte, chaque jour, de $0^{m}20$ à $0^{m}30$; le 2 septembre, elle n'a pas encore atteint son niveau le plus élevé. A Famou, nous sommes enchantés de l'accueil des Foulbés, nous visitons le village, et comme les habitants nous voient descendre chez eux, sans armes, sans escorte avec la plus sincère confiance, ils nous comblent de petites attentions. Nous obtenons ainsi tout ce que nous désirons. Le chef de village nous fait visiter sa case, dont nous admirons la propreté parfaite; on nous apporte des taras (lits du pays) sur lesquels nous reposons à l'ombre des maisons, tandis que des esclaves déposent à nos pieds de grandes jarres en terre, que remplit un lait délicieux. Nous rencontrons en ce point un individu, d'une cinquantaine d'années, qui nous fait un récit captivant de sa vie d'aventures et de son long voyage au Wadaï; il a connu le sultan Doudmourah tout jeune, et le dépeint comme étant le plus bel homme et l'être le plus intelligent, qu'il ait jamais vu.

Les villages foulbés, du Mayo Kabi sont entourés d'arbres fruitiers, comme on en voit à Yola et Garoua : papaïers, dattiers, palmiers doums, citronniers, élancent leurs fûts maigres au-dessus des cases. Le chef dirige les cultures et les productions; il habite, en général, un petit village spécial, dans lequel il se retire avec ses femmes et ses captifs, pour éviter toute promiscuité avec son monde et conserver son autorité.

Le pays produit du coton en abondance; ce textile est tissé sur place, en bandelettes larges comme la main. Les récoltes commencent à mûrir; on cultive surtout une espèce de mil, appelée bodéri, qui mûrit en deux mois et foisonne abondamment. Cette plante produit un gros épi, blanc dès le début, qui

devient rouge à maturité; mais comme il n'atteint cet état que très progressivement, on voit des champs très verts, émaillés de tous les tons, depuis le rose blanc jusqu'à la teinte brique, c'est d'un aspect ravissant. D'ailleurs, les montagnes ont une couleur semblable; ainsi sous le ciel nuageux de l'hivernage, avec ses éclaircies bleues et ses grosses boules noires, prêtes à fondre sur nous, la campagne s'enrichit de tonalités extrêmement variées, du plus heureux effet.



L'EXTÉRIEUR D'UNE FERME MOUNDANG, GRENIERS ET TERRASSES.

3 septembre. — Nous ne pouvons jamais dormir à l'abri, car il nous est impossible de quitter le *Benoît-Garnier.* C'est une chose très regrettable, car nous sommes assaillis par les moustiques, à ne pouvoir fermer l'œil de la nuit. Le soir, vers six heures, nous dépassons les villages de Labaré, centres demi-foulbés, demi habés, en face desquels, nous voyons de nombreux indigènes groupés sur la rive. A notre approche, tous s'enfuient comme des moineaux, mais dès que nous l'avons dépassée de 300 mètres, la bande se reforme, et nous voyons les naturels disserter comme des gens qui préparent un mauvais coup. Cela ne nous empêche pas de descendre à terre pour tirer deux pintades qui feront une excellente soupe, et pour jouir du spectacle charmant d'arbres gigantesques, posés sur un épais tapis de verdure. Cependant, bien que nous soyons tous

très fatigués, les palabres des natifs ont éveillé nos défiances, et pour plus de sécurité, je place un homme en faction sur la berge. Il doit garder le campement improvisé de notre équipage, qui n'a pas assez de place pour dormir sur le chaland. Nous sommes, comme cela se passe partout en Afrique, précédés par notre réputation; l'indigène sait que nous ne fusillons personne, que nous donnons des cadeaux, que nous avons des marchandises, et que nous dormons à poings fermés. Il n'en sera plus de même cette nuit, et bien nous en prit.

En effet, à minuit, par un superbe clair de lune, nous sautons à bas de nos couchettes, réveillés en sursaut par un coup de feu; le factionnaire nous apprend qu'un groupe d'indigènes s'est glissé, en rampant, jusqu'à notre campement. Je vais à terre, et nous voyons, en vérité, des hommes armés qui se cachent, tout près de nous, dans la brousse. Des pirogues traversent la rivière en aval du chaland, c'est un incessant va-et-vient, concordant avec celui de la rive. En un clin d'œil, tout le monde est sur pied; nous pourchassons, sans les atteindre, les gens qui se sont glissés près du camp, dans le but évident de nous piller, sinon de nous égorger. Après cette alerte, mes compagnons ayant été sérieusement éprouvés par la fatigue, je passe le restant de la nuit à veiller, rêvant, au sein de cette belle nature, à l'effort qui nous reste à faire, et laissant les préoccupations de l'heure présente s'envoler avec la fumée des cigarettes. Au petit jour, le sommeil me gagne, tandis que des pirogues nous épient et que les herbes s'entr'ouvrent, écartées par les gens qui nous guettent; mais sans y prêter attention davantage, nous buvons la traditionnelle tasse de café, tandis que nos laptots, également réconfortés, lèvent le camp pour continuer la route.

4 septembre. — La rivière monte sans cesse, elle devient parfois très large, dans la partie nord-sud de son cours. Des îlots, des bancs de sable, la divisent en nombreux canaux, dans lesquels il faut engager le *Benoît-Garnier* avec prudence, en raison de son tirant d'eau. Nous ne pouvons aborder directement le

chenal, beaucoup trop profond pour nos bambous, qui cependant, ont plus de 4 mètres de longueur. En outre, le courant est toujours vif, nos piroguiers se découragent. Ces braves



GORO, CHEF DE BIPARÉ, VIVAIT HEUREUX SUR LE CHALAND.

gens, qui sont d'une valeur incomparable au feu, d'une énergie sans pareille devant un effort momentané, se montrent d'une indolence désespérante en face du travail continu, tout aussi bien qu'on leur peut reprocher d'être intenables dans une garnison. Les voici, d'ailleurs, divisés en deux camps : celui des « fait-à-rien » et celui des silencieux, Le premier groupe cause, discute, regimbe, se plaint. Le second travaille sans mot dire. Je me vois dans la nécessité d'infliger une punition, qui consiste à camper seulement lorsque nous avons parcouru un nombre raisonnable de kilomètres et à supprimer la ration de café, qui tient fort à cœur à ces indisciplinés. Cela nous redonne de l'impulsion pour deux jours, après lesquels il faudra de nouveau les sermonner vertement et me figurer à moi-même que je suis irrité, situation fausse entre toutes, car nous comprenons bien que la route est dure, le chaland lourd, le soleil

ardent, mais nous ne pouvons cependant nous résoudre à disserter sur la vitesse du courant; nous devons sortir de ce pays désert, inhospitalier et sans ressources, nous voulons en finir avec les 60 kilomètres qui nous séparent de Bipâré.

Les montagnes se rapprochent de la rivière, elles nous enserrent et nous étouffent; l'air manque absolument, car les herbes sont plus hautes, les arbres plus serrés. Goro se montre sous un jour excellent; il paraît très reconnaissant des procédés que nous employons à son égard; chaque fois qu'il faut remorquer à la cordelle, ce roi fraîchement désenchaîné se jette à terre le premier et tire de toutes ses forces. Depuis huit jours, il ne nous parle que par battements de langue ou par « hon-hon », mais nous finissons par nous comprendre. Lorsqu'il voit enfin les hautes montagnes du nord-est, il pousse un « Bipâré » profond, cri de soulagement intime; il reconnaît enfin son pays d'origine, que le mot de Bifara, porté sur la carte, ne caractérise pas du tout à son oreille. Nous lui donnons les boîtes vides, il les nettoie avec soin et passe tout son temps à contempler son image dans ce miroir improvisé.

Devant nous, se trouvent trois chaînes ou groupes de montagnes, séparées par de larges échancrures. Cela ressemble à de grandes portes laissant passer de l'air et de l'eau. La porte du nord est celle du Mayo Boulo, que nous allons bientôt atteindre, et qui se jette, à Golombé[1], dans le Kabi; l'échancrure du nord-est livre passage au Mayo Kabi qui vient à notre rencontre. C'est par cette porte, que s'échappent les eaux du Logone, c'est la baie qui donne accès au Tchad, en partant du golfe du Bénin.

Nous commençons à trouver un peu moins de résistance, la rivière s'élargit au confluent de ses collatéraux, le courant est moins fort. Des pêcheries sont installées sur la berge, ce sont des filets ronds tenus par deux fourches de bois, qu'un indigène relève en les faisant basculer par le poids de son corps, et

1. Golombé en foulbé signifie : il y a un zèbre.

lorsque l'engin sort de la rivière, une pochette placée sous le filet lui-même reçoit le poisson captif, que son propre poids entraîne à sa perte.

Les Foulbés de Golombé nous apportent des vivres ; on ne voit pas de villages, nous n'avons rencontré que des sauvages depuis quatre jours, mais nous sommes signalés. Il est même probable que notre réputation n'est pas mauvaise car ces braves gens viennent à nous sans défiance ; leurs présents sont abondants et variés. C'est donc un véritable plaisir pour nous de leur rendre la monnaie de leurs pièces... de bétail et de leurs plats de mil, en offrant au chef des cadeaux appropriés.



LE KABI, EN AVAL DE BIPARÉ, PRÈS DE GOLOMBÉ.

6 septembre. — Nous montons toujours avec lenteur ; les piroguiers sont exténués, seul Goro se montre de plus en plus joyeux,

Il nous explique du geste qu'en partant le lendemain, au lever du soleil, nous atteindrons Bipâré vers quatre heures du soir. Notre campement est des plus pittoresques, un beau champ de mil s'étale devant nous, un petit village, dissimulé dans la brousse, attire nos regards, mais il est absolument désert ; le foyer fume encore, les habitants viennent de l'aban-

donner. Goro nous dit en riant : « Moundang, Moundang[1] », cela veut dire, que nous avons atteint sa terre natale et que ses compatriotes se sont enfuis. Mais il me fait un signe et se dirige vers la montagne. Confiant en lui, je le laisse complètement libre.

Tandis que notre personnel dispose le couvert et dresse nos lits, nous assistons au plus beau coucher de soleil qui se puisse imaginer. L'astre, au déclin, disparaît vers la rive droite, couverte de cultures; le feuillage prend des tons exquis, tandis qu'un ciel embrasé, bordé de nuages roux, répand son intense lumière sur les montagnes de gneiss rose. Et dans l'infini du lointain, les avant-monts de Garoua disparaissent enfin, cachés par un voile de buée violette, qui diapre les arbres d'un ton bleu. Le *Benoît-Garnier* se balance sur son ancre, le courant se brise sur l'étrave et produit un bruissement harmonieux, tandis que la nuit tombe, annoncée par les gloussements des pintades et le rugissement des hyènes.

7 septembre. — A dix heures, nous arrivons à l'accostage du village de Kakou; c'est une grosse agglomération moundang, formée de plusieurs centres extrêmement populeux, perchés sur des montagnes cultivées jusqu'aux étages supérieurs. Goro se tient debout à l'avant du chaland, il ne nous connaît plus, tout son être se reporte vers ses congénères. Les naturels sont à 2 kilomètres, leurs silhouettes se profilent sur les crêtes, en arrière desquelles se tiennent femmes, enfants et bétail, car les hommes seuls, les guerriers, se sont risqués à regarder cette grosse masse glissant sur la rivière. Goro fait des signes, tout le monde reste néanmoins, prudemment, en expectative. Ces gens veulent bien venir à nous; Goro, dans sa promenade de la veille a dû nous faire connaître, cela se voit très bien, mais personne n'ose approcher.

Cependant nous ne pouvons dépasser une aussi forte agglomération sans entrer en contact avec elle, et voyant que ces

1. Les tribus moundangs du Kabi se nomment des Wodaï.



LES MOUNDANGS DE DIALOUMÉ HALENT SUR LES CORDELLES POUR ACCÉLÉRER LA MARCHE.

sauvages ne viennent pas à nous, Lahure et moi nous descendons et nous nous dirigeons vers eux.

Nos tenues ne sont vraiment pas dignes pour des représentants de la civilisation européenne; nous gravissons ces pentes, en bras de chemise, sans paletot, sans armes, sans même tenir à la main le bâton porte-respect. Nous arrivons ainsi dans le premier village qui vient d'être brûlé; mais, sur les gestes désespérés et réconfortants de Goro, plusieurs indigènes, armés de flèches, d'arcs et de sagaies, nous rejoignent, nous entourent et nous conduisent, à travers un dédale de petites rues tortueuses à la case du chef. Les Moundangs sont absolument nus; quelques-uns portent un petit ornement que je ne puis décrire, d'autres ont une peau de chèvre attachée sur les reins. Elle sert de chaise pour s'asseoir, de selle pour chevaucher, de mouchoir pour s'essuyer les doigts et plus tard, peut-être, d'aliment pour la soupe. L'homme est superbe, c'est un gaillard sain et robuste, bien musclé, bien délié. Son crâne proéminent, ses tempes étroites, son nez écrasé et recourbé, ses pommettes saillantes, lui donnent un aspect farouche. La femme a le chef rasé, son unique vêtement se compose d'une bandelette ou d'une poignée de feuilles, qui passe entre les jambes et s'attache devant et derrière, sur une ceinture en cuir, ornée parfois de multiples petites perles blanches et rouges. Après avoir pris contact, aidés de Goro, nous décidons tout ce peuple à se rapprocher de la rivière. Par prudence, les Moundangs se déterminent, non pas à nous suivre en marchant; mais ils descendent, depuis le faîte de la montagne, en s'avançant assis comme des singes, et le spectacle était fort original de ces hommes tellement nombreux qu'on eût dit une vague humaine arrivant avec nous. Je répondis à l'offre de quelque nourriture par des présents. Goro avait, sans doute, expliqué son histoire; car quelques instants après, lorsque nous poursuivîmes vers l'amont, plus de deux cents sauvages halaient sur la cordelle et tiraient le *Benoît-Garnier* avec un entrain rassurant.



LES MOUNDANGS DE KAKOU, APRÈS MAINTES HÉSITATIONS, VIENNENT NOUS SALUER AU BORD DU KABI.

Quelques milles plus loin, nous atteignions le lac Nabarat, dans lequel se perd le courant du Kabi. Goro nous arrêta quelques instants devant une abominable négresse, nue comme une limace, qui venait nous saluer et nous adressait force remerciements pour avoir ramené son fils, brebis égarée, au bercail de ses pères.

Le lac Nabarat est une plaine marécageuse, en forme d'estomac, dont le milieu présente, aux hautes eaux, des profondeurs de 8 à 9 mètres. Il y a peu d'eau libre, les herbes s'y propagent sur la majeure partie de son étendue, et c'est principalement au débouché du Kabi dans ce lac qu'elles ont le plus de densité. Ce fait est, d'ailleurs, facile à comprendre. La rivière entraîne avec elle un volume très notable de graines; tant qu'il y a du courant, ces graines sont emportées. Une faible partie s'accroche à la rive, soit dans les anfractuosités, soit dans les remous où l'eau ne bouge pas; mais dans un lac, la rivière perd sa vitesse, les graines font de même, elles se

déposent et germent. D'où l'encombrement que nous trouvâmes pour progresser en amont, à la sortie de chaque nappe d'eau.

Bipâré, qui détermine le méridien extrême ouest de la frontière française, dans le Haut Congo, se trouve au fond nord du lac Nabarat; l'accostage en est difficile, car de véritables arbustes obstruent le chenal. C'est un maigre village de Moundangs pillards. Lorsque nous rétablîmes Goro sur son trône ou plutôt sur la botte de paille qui lui en tenait lieu, je rassemblai tout son monde et leur dis que le calme absolu devait régner dans le pays. Je leur prescrivis, en outre, de reconstruire immédiatement le village, que nous trouvâmes en ruines et que, d'après les dires des naturels, une colonne, venait de détruire.

Nous trouvâmes par bonheur un Foulbé qui parlait le moundang; cet homme nous fit savoir que le lamido de Garoua réclamait, depuis quelque temps, au nom des Européens, des impôts en grain et en bétail, que nos gens du Kabi s'étaient refusé à payer. L'un d'eux cependant, l'arnado de Dialoumé, oncle maternel de Goro, s'était exécuté de suite, par obéissance aux blancs. Le chef de Bipâré, voulant s'opposer à cet acte de soumission, arrêta et dévalisa la caravane sur la route de Garoua. Ce fut, dit la chronique, la cause de l'internement *in carcere muro* de notre compagnon de voyage et de la destruction de son fief.

C'est probablement une histoire contée à la mode indigène. mais elle ne manque pas d'un certain pittoresque. Je crois plutôt que le bon Goro s'assurait ainsi l'héritage de cet oncle qui, pour n'être pas d'Amérique, n'en était pas moins involontairement généreux. Nous installâmes d'abord le campement, puis je licenciai, après les avoir payés, les deux piroguiers que m'avait confiés le lieutenant Sandrock. Ces hommes nous donnèrent toute satisfaction, mais Lahure s'aperçut qu'ils avaient profité d'un moment de loisir pour avaler deux litres d'alcool à brûler, destiné à notre lampe thermométrique. Après un jour de station, durant lequel nous procé-



VILLAGE DE BIPARÉ.

dâmes à la réfection de notre chargement ainsi qu'à la prise de contact plus complète avec nos hôtes, après avoir entendu des chants fort curieux, pendant un tam-tam nocturne, la mission sortait sans difficulté du lac Nabarat et venait jeter l'ancre devant Dialoumé.

Là, ce furent des fêtes ininterrompues. L'arnado Gonzi, très soumis et fort obéissant, vint nous saluer et nous amena deux bœufs dont nos hommes laissèrent les reliefs aux Moundangs, qui se les arrachèrent comme une bande de chacals affamés. Néanmoins, tous ces gens sont dans un excellent état d'esprit; c'est à Dialoumé que nous avons reçu le meilleur accueil, et lors de notre retour, nous eûmes grand plaisir à nous y reposer.

Je pense qu'il est difficile de voir un pays mieux irrigué et, partant, plus riche que cette belle et large vallée du Kabi français. Les montagnes se sont éloignées, les villages perchent

à flanc de coteau; ils sont tous entourés d'un mur en pierres avec fossé, tandis que l'un des angles, généralement très boisé, sert de réduit à la défense. La plaine qui borde la rivière est large et recouverte d'une couche d'humus que celle-ci renouvelle tous les ans. Des rigoles naturelles, ou creusées à main d'homme, propagent la crue dans les rizières et parmi les champs de mil et de coton; aux époques où nous avons vu cette région, hivernage et saison sèche, elle était toujours cultivée. Mais par malheur un parasite a détruit les récoltes; c'est un insecte long comme une petite fourmi noire et plus volumineux. Il dépose ses œufs sur la feuille, et celle-ci se recouvre bientôt d'une infinité de petites puces blanches, qui la dévorent. D'après les essais que nous avons fait, une solution d'eau iodée, paraît détruire ce fléau.

Malgré cela, si les Moundangs mettaient en valeur le pays qu'ils occupent, il n'existerait pas de villages plus riches et de greniers mieux garnis que les leurs. Mais il faut tenir compte de l'invincible paresse, qui les réduit à l'inaction et les pousse vers la région peule de Binndéré foulbé, sans cesse menacée de leurs pillages et de leurs exactions.

Jusqu'à Léré, que l'on atteint en traversant un beau lac, le Kabi forme des sinuosités incroyables; sa largeur varie de 15 à 60 mètres, sa profondeur, aux hautes eaux, n'est jamais inférieure à 6 pieds. Il reçoit sur la rive droite le Mayo Loué qui débouche en aval de Kakou et le Mayo Binndéré, en face de Guégou, village très puissant dont l'arnado se nomme Zigui.

Entre Dialoumé et Guégou, se trouve, de même sur la rive gauche, un éperon couronné d'énormes roches détachées, sur lesquelles sont perchées les cases du village de Guiersalé, dont les habitants sont de redoutables guerriers. Tout indigène qui circule entre Guégou et Dialoumé devient une proie, qui va bientôt grossir les convois de captifs expédiés, de ce village, sur les marchés de la région peule.

Il n'existe pas de navigation sur le Kabi, les seules coquilles



GONZI, ROI DE DIALOUMÉ, TRAVERSE LES SUPERBES INONDATIONS DU KABI POUR VISITER LE « BENOÎT GARNIER ».

de noix que nous ayons vues servent à le traverser, si l'on a toutefois la chance qu'elles ne chavirent point en route.

Nous n'avons pas été attaqués à Guiersalé, mais les hommes de Dialoumé, que Gonzi nous avait prêtés pour tirer le chaland, durent s'en retourner sous notre protection, de manière à n'être point massacrés.

Après deux jours de voyage, environ 65 kilomètres de route fluviale, nous arrivions à Léré. Le courant nous retardait beaucoup, ainsi que les sinuosités de la rivière. Nous nous reposâmes quelques heures, et cela nous suffit amplement pour pressentir la perfidie des gens de cette ville et de ce pays. Le soir nous reprîmes la marche vers l'amont. J'avais demandé

des vivres et des auxiliaires à l'arnado de Léré, il reçut mes cadeaux, promit tout ce qu'on voulut; mais, sollicité par ses proches, il nous joua totalement et se montra tout à fait indocile. Cependant, la profondeur du Kabi diminuait, nous trouvâmes un sondage de 4 pieds, puis nous traversâmes un lac magnifique au fond duquel se trouve le village de Trêné.



LÉRÉ. LA PLACE PUBLIQUE.

11 septembre. — Les tornades deviennent moins fréquentes, mais les coups de vent sont très durs et rendent les lacs très houleux. Le *Benoît-Garnier* supporte ces mauvais temps, sans courir le moindre danger, grâce à son pontage. A mesure que nous progressons, nous apercevons devant nous, tout à fait vers l'est, une ligne bleu de Prusse, très basse aujourd'hui et plus élevée demain, qui barre notre horizon. Avec les chaînes de collines longeant la rivière, cet obstacle transversal forme un cul-de-sac dans lequel nous allons nous enfouir. C'est alors que nos suppositions et nos esprits errent de tous côtés. Le Kabi se dirige-t-il vers le nord ou vers le sud, pour longer cette chaîne? En sort-il par une échancrure? La fameuse chute serait-elle devant nous? Où se trouve la ligne de partage des eaux? N'est-ce pas derrière cette ligne de hauteurs que coule la

petite rivière qui, selon M. Wallace, rejoint le Logone en s'écoulant vers l'est? Cependant il appert déjà que Barth a fait erreur; non seulement la montée du Kabi nous a déjà élevés de 50 à 60 mètres au-dessus de Tépé, confluence du Faro et de la Bénoué, station qu'il place à la même hauteur que le Toubouri, mais nous allons être bientôt en présence d'une grande dénivellation, qui porte ce lac à plus de 150 mètres au-dessus de ce village, jalon de la frontière anglo-allemande.

L'agglomération de Trêné nous a déjà fait un accueil des plus froids; l'arnado est un lieutenant du roi Gonthiomé, de Léré, sa figure bestiale respire la cruauté. Ce gros homme, qui mesure plus de 6 pieds, est tout à fait rebelle aux bons traitements qu'il semble considérer comme un symptôme de faiblesse, et j'en arrivai presque à regretter les soins que nous lui donnâmes pour un ulcère phagédénique!... Trêné se trouve en un point de croisement très important; c'est là que passent les routes allant de Lamé sur Binndéré-Foulbé au nord et de Léré sur Tikem à l'est. La traite des esclaves est une tradition du village; les raids et le pillage dans la région peule sont ses moyens d'existence. Il était donc inévitable que notre présence gênât ces sauvages, car nous nous sommes opposés, de toutes nos forces, aux



LE CÔTÉ EST DU VILLAGE DE TRÊNÉ.

convois de captifs, qui passent enchaînés sur les routes, et cela nous créa souvent des difficultés avec les indigènes. Je cherchai donc à m'opposer à ces exactions; d'ailleurs les hommes de Trêné n'osèrent pas nous attaquer lors de notre passage avec le chaland : nous avions su leur inspirer une crainte salutaire; mais tant que nous monterons le Kabi, pour gagner le sommet de cette route fermée, c'est dans un véritable coupe-gorge que nous circulerons. A tout instant, des hommes armés vont nous guetter, les herbes s'entr'ouvriront, à travers lesquelles des guerriers tâcheront de nous envoyer des flèches ou des sagaies; notre existence sera celle du gibier poursuivi.

La rivière ne forme plus que des sinuosités décourageantes, le courant est fort, mais il y a beaucoup de fond; je ne doute pas qu'un vapeur de 25 mètres de long et calant 1 mètre puisse y circuler sans difficulté jusqu'au point terminal, jusqu'au pied de la chute. A hauteur du village de Lata, nous atteignons le confluent de la rivière Dalla, qui provient des environs de Lamé. Il serait inexact de confondre cette ligne d'eau avec le bief supérieur du Kabi, celui-ci ne provient pas des hauteurs de Lamé, il sort du Toubouri[1].

A Bourémi, nous rencontrons quelques habitants; l'un d'eux consent à nous montrer la route ; les nombreux villages de cette haute vallée sont très peuplés, mais à notre approche, tout le monde s'est enfui sur les collines. Dans l'est nord-est, nous apercevons, à 8 ou 9 kilomètres en face de Lata, sur la rive droite opposée, au pied des inondations de la rivière Dalla, le gros centre de Binndéré Moundang, duquel part une excellente route qui monte sur la colline et rejoint, en palier, Sulkano et les premiers villages du Toubouri, après une étape de 30 kilomètres environ.

Autrefois, les Moudangs occupaient la région nord de Léré, dont ils furent chassés par les Foulanis. Binndéré, leur capitale,

1. Il est plus précis et plus exact de dire que le Mayo Kabi commence effectivement au pied même de la cataracte.

fut prise, mais ils vinrent aussitôt en reconstruire une autre, sur le bord même de la rivière Dalla, et la nommèrent Binndéré Moundang, pour la distinguer de celle qu'ils avaient dû laisser aux mains de l'envahisseur.

16 septembre. — Depuis huit jours nous couchons dans les marécages au milieu d'une plaine de hautes herbes épaisses et impénétrables à l'air dont nous avons tant besoin; nos hommes ne savent où disposer leurs nattes pour dormir. Je ne saurais décrire tout ce que nous avons supporté dans ce fond du Kabi, au sein de ce bourbier. La tsé-tsé, les mouches communes, les taons, durant le jour, les moustiques et les tornades, pendant la nuit; l'odeur écœurante de la vase, la menace incessante des indigènes, tout cela nous fatigue beaucoup. Nous croisons sur la rivière de gros hippopotames qui, vu l'étroitesse de la rivière, se rencontrent nez à nez avec le chaland; nous les voyons rebrousser chemin et s'enfuir précipitamment.



LE MAYO KABI, EN AMONT DE TRÈNÉ. DANS LE FOND, A 30 KILOMÈTRES, SE DRESSE LE PLATEAU SOUDANAIS QUI CAUSE LES CATARACTES DE LATA.

Enfin, le 16 au soir, nous débouchons dans un cirque et grimpons sur la colline avoisinante pour jouir du coup d'œil et chercher notre route. Nous distinguions nettement, devant nous, le Kabi, qui serpente et sort de la falaise par une brèche qu'une épaisse végétation décèle à nos regards.

La chaîne que nous apercevions depuis Bipâré s'étend du

nord au sud et vient se souder à celles que nous longeâmes de l'ouest à l'est, sur la rive droite. C'est donc par la crevasse qu'il faut engager le *Benoît-Garnier*. C'est là que se trouve la chute dont le bruit parvient très nettement jusqu'à nous.

Le 17, au matin, je donne l'ordre à Birama de continuer avec le *Benoît-Garnier* et de s'arrêter en aval des premiers rochers.

M. Delevoye, souffrant d'un accès de fièvre, reste à bord, tandis que Lahure et moi nous allons à la découverte. L'indigène de Bourémi nous sert de guide ; nous montons aisément sur le plateau en suivant un fort joli chemin frayé par les girafes. Le sauvage, qui nous accompagne, nous fait arrêter de temps en temps pour écouter le bruit de la chute, son visage est empreint de frayeur; puis parfois il croise ses doigts en nous montrant les arbres, mais nous ne comprenons pas ce qu'il veut dire. Après deux heures de marche, nous obliquons vers la gauche pour atteindre le bord d'un ravin. A 120 mètres au-dessous de nous, le Kabi circule avec calme au pied d'une série de mamelons formés de blocs énormes, gigantesques tas de pavés qu'un tombereau titanesque aurait déposés là. C'est un chaos inimaginable de pierres et de végétation robuste qui croît dans leurs interstices. En face de nous, dans le lointain, nous distinguons, bordant la rivière, deux murs à pic d'une centaine de mètres de hauteur. Ce sont des assises granitiques, formant un couloir curviligne, au bout duquel rugit la cataracte. Je fais signe au guide que nous voulons pousser plus avant; il fait un geste désespéré, comme pour nous annoncer que la malédiction du ciel va tomber sur nos têtes. Qu'importe! nous revenons vers la droite et descendons dans un premier ravin. Les rochers sont absolument à pic, il faut s'accrocher aux racines pour se laisser glisser ou tomber, puis nous arrivons dans une gorge, semée de trous profonds, remplis par l'eau des tornades. Cette crevasse, torrent pérenne, conduit les pluies au Kabi; sa partie inférieure, au débouché de la rivière, est complètement inaccessible; notre sauvage se croise encore les doigts pour nous faire comprendre enfin

combien la végétation est impénétrable et touffue. Ce sont des lianes de 3 à 4 mètres de hauteur, des arbustes enchevêtrés, des fonds vaseux couverts de grandes herbes; il fait là-dedans un froid humide, singulièrement en contraste avec la chaleur étouffante du plateau. De gros arbres, géants déracinés, sont couchés en travers du ravin; nous devons en escalader les fûts et les grosses branches pour progresser vers le but. Il s'agit ensuite de grimper sur un nouvel éperon. Nous trouvons fort heureusement, à travers les lianes, un sentier de rhinocéros qui nous conduit au pied de l'obstacle, puis nous montons, suants et ruisselants sous un soleil de feu, jusqu'au rocher le plus élevé.



A TRAVERS UNE BROUSSE IMPÉNÉTRABLE, NOUS CIRCULONS AU SOMMET DES MURAILLES AU PIED DESQUELLES COULE LE MAYO-KABI, DANS LE VOISINAGE DE LA CATARACTE.

Là, c'est un nouveau spectacle qui se déroule à nos pieds; de toutes parts nous voyons et dominons des massifs granitiques couverts de gros arbres; le fracas de la chute se répercute avec sonorité dans cette solitude impressionnante.

Je me rends compte enfin du pays où nous sommes; c'est un barrage rocheux qui sépare le bassin du Tchad de celui de la Bénoué, c'est la lisière granitique ou plutôt le versant

du plateau africain dominant le Kabi, c'est le revers de la vaste table soudanaise sur laquelle nous sommes à présent perchés. Et ces pics isolés, ces aiguilles mises à nu, tous ces blocs dont la terre a totalement disparu par un grattage formidable, sont le résultat d'un travail énorme, de l'arrachement de toute la masse rocheuse par une trombe d'eau qui, pour se frayer un chemin, a tout enlevé sur son passage.

L'érosion d'aujourd'hui ne peut donner qu'une faible idée de ce qu'elle devait être jadis, lorsque le Tchad arrivait à la lisière même de cette barrière granitique et recevait des apports d'eau beaucoup plus considérables, proportionnés à sa vaste étendue.

Ce devait être alors toute une mer qui débordait vers l'ouest pour grossir la Bénoué; je comprends donc enfin la grandeur des gouffres, la hauteur des blocs, la profondeur des ravins que cette avalanche aquatique a dénudés et creusés sur sa route.

Mais pour atteindre la chute, nous ne sommes pas au bout de nos peines; il faut descendre dans cette troisième gorge, escalader un nouveau bloc, et cela plusieurs fois de suite encore, sans reprendre haleine, car le temps passe, et nous voulons revenir avant la nuit. L'atmosphère est lourde, je perds la respiration et ne puis plus avancer; Lahure va photographier l'obstacle qui se dresse devant nos yeux. Ce n'est pas une chute, mais une cataracte, elle mesure environ 50 mètres de hauteur. En amont de cette marche effrayante, la rivière franchit un grand rapide; elle coule ensuite, quelques secondes, pour tomber en une chute de 6 à 7 mètres, au pied de laquelle ses eaux s'engouffrent dans une grande cuve. C'est enfin de cet immense bénitier qu'elle se précipite dans le vide. Le Moundang, notre guide, détache une branche d'un arbuste et nous la tend; il en jette une dans la rivière pour conjurer le mauvais sort. Nos regards sont masqués par les frondaisons des grands arbres, par les feuillages déjà jaunissants, à travers lesquels cependant nous apercevons la nappe d'eau tombante. Sous nos pieds, des roches branlantes semblent suspendues au-dessus



LE PLATEAU AFRICAIN SE TROUVE AU SOMMET DE CE MUR, D'OU TOMBE LA CATARACTE DE LATA ; DES ARBRES TOUFFUS ET SERRÉS PLONGENT DANS LE VIDE AU-DESSUS DE LA RIVIÈRE.

du gouffre et reposent sur de petites pierres. Au seuil de la cataracte, de gros caïmans bâillent, en dormant dans le nuage de poussière d'eau, parmi les vagues; des hippopotames, qui nous semblent gros comme des moutons, s'ébattent auprès d'eux; des aigles pêcheurs planent au-dessus du gouffre, tandis que des chauves-souris volètent sous les cavernes obscurcies à leur base par une végétation inconcevable.

En avant de nous, à perte de vue, sur le plan horizontal indéfini que nous occupons, ce sont des cimes d'arbres qui s'étagent depuis le vert sombre jusqu'au bleu d'azur du lointain horizon. C'est en nous dirigeant vers l'est que nous pouvons concevoir la régularité du plateau sur lequel nous avons eu tant de mal à monter, c'est vers l'est, à l'altitude où nous sommes, que nous trouverons bientôt le Toubouri. C'est bien là le vaste plateau soudanais; nous avons dû nous élever à pic d'environ 110 mètres au-dessus de Lata et de près de 160 mètres au-dessus de Tépé pour l'atteindre. Et lorsque nous aurons transporté le *Benoît-Garnier* à son niveau, nous trouverons ce plateau étendu de tous côtés, pour constater que le Tchad lui-même en fait partie, pour nous affermir dans cette idée qu'il s'étend de toutes parts, depuis le Tchad jusqu'au Niger, depuis Timbouctou jusqu'à Lokodja et surplombe la région côtière ainsi que les vallées des fleuves et des rivières. Nous jugeâmes de suite qu'il était impossible de franchir, avec notre bateau, cette chute, *seule difficulté de la rivière*. Après la constatation de cet obstacle invincible de la nature, il nous fallut revenir sur nos pas pour rejoindre le chaland, car le soleil baissait à l'horizon. Il nous fallut recommencer l'ascension des blocs rocheux et la dégringolade au fond des ravins. Nos forces nous trahissaient; d'ailleurs nous n'avions pris aucun aliment depuis le départ, tant avait été grand notre émoi à l'idée de cette magnifique excursion. Mais fort heureusement, le matin, au moment de nous mettre en route, tandis que les deux laptots d'escorte prenaient les bidons et les appareils photographiques, j'avais, à tout hasard, vidé dans les poches de

mon pantalon un plat de lentilles cuites à l'eau, et que Georges devait assaisonner pour l'un de nos repas. Je puis certifier que la résolution d'Ésaü ne nous étonna point au cours de ce frugal déjeuner. C'est ainsi que nous réparâmes nos forces dans le fond d'un ravin, au pied d'un grand rocher, au bord d'une flaque d'eau claire dont nous bûmes avidement, tant nos gorges se trouvaient desséchées par les efforts de la marche et par nos respirations haletantes.



L'UNE DES GORGES QU'IL NOUS FALLUT TRAVERSER POUR REMONTER, PLUSIEURS FOIS DE SUITE, SUR LES MAMELONS ROCHEUX QUI NOUS SÉPARENT DE LA CHUTE.

Un excellent moyen d'atténuer nos labeurs consistait à démonter le *Benoît-Garnier* sous les murs de Binndéré-Moundang, et à le transporter directement dans le Toubouri. Mais la population nous était tellement hostile qu'il ne fallut point songer à nous remettre entre les mains des hommes de Gonthiomé. C'était cependant bien dommage, car la route conduisant de ce village à Sulkano, premier centre habité du Toubouri, ne présente aucune difficulté. Elle circule même dans une région assez riche qui, pacifiée, serait d'un accès facile, et dont le parcours est une étape réduite à 30 kilomètres.

Mais il n'y fallait pas songer, la main d'œuvre manquait, et nos vivres se raréfiaient. Nos piroguiers avaient beaucoup souffert pour atteindre la cataracte de Lata ; ce pays, dans lequel nous ne trouvions que des villages désertés, ne pouvait nous

procurer que des difficultés, une solution plus sage s'imposait.

Le village de Léré m'avait paru très riche et très peuplé; le roi Gonthiomé semblait moins hostile que les autres chefs de tribu, bien que son attitude au passage nous eût semblé suspecte. Je résolus de revenir à Léré, rétrogradant ainsi de 50 kilomètres en longitude; là, du moins, nous devions trouver tout ce qui nous était nécessaire, vivres et porteurs.

Nous regagnâmes donc le chaland, et ce nous fut une vive satisfaction de constater que l'accès de fièvre de M. Delevoye s'était promptement évanoui.

Le courant nous emportait vite, mais pas assez cependant, car les Moundangs couraient en avant de nous sur les routes pour annoncer notre marche en sens inverse. Ces sauvages ne soupçonnaient pas le but de notre voyage et le sens de nos efforts. En outre, ils ne devaient pas avoir la conscience très tranquille, car nous trouvâmes les guerriers de Léré tout en armes, perchés sur leurs terrasses. L'arnado Gonthiomé brillait par son absence; ses fidèles me dirent qu'il était allé dans un village voisin, à Kabi même (celui dont la rivière porte le nom), pour régler un mariage et qu'il reviendrait avant peu.

Le 18 septembre, à 7 heures du soir, par une nuit noire, nous jetions l'ancre au mouillage de Léré. Je voulais absolument prendre une détermination pour atteindre le but. M. Faure nous avait très aimablement offert les ressources de son poste et le ton de sa lettre semblait nous ôter toute inquiétude au sujet des régions placées sous son commandement, puisque lui-même venait de traverser le territoire.

Je pensais très naturellement qu'en suivant, à partir de Lamé, l'itinéraire de la mission Maistre, il fallait, à un bon cavalier, quelques jours à peine pour atteindre Laï. Je désirais simplement une escorte de quelques hommes, pour surveiller nos abords durant le démontage et le transport du chaland au milieu de ce pays rétif. Il suffisait d'aller à Laï demander cet appui, et cela nous semblait tellement simple, que nous avions estimé à huit jours au plus le trajet aller et retour.



L'UN DES RAPIDES FORMÉS PAR LE KABI AVANT DE S'ENGOUFFRER DANS LA CATARACTE DE LATA.

Le lendemain, Gonthiomé revenait au logis; il nous prêta deux de ses chevaux pour Lahure, que Samba Camara devait suivre; un Moundang, parlant quelques mots de peul, les accompagnait.

En deux heures, la petite expédition était prête à partir : quelques vivres, une dizaine de cartouches avec une carabine, des papiers de route, une couverture, tel était son bagage.

M. Delevoye, de son côté, partait pour Bipâré, dont il ne put relever cette fois les coordonnées à cause du mauvais temps.

Nous voici donc au mouillage de Léré. Nous avons acquis, dans cette partie de notre voyage, la certitude de ce fait que, depuis Forcados jusqu'à la cataracte de Lata, sur 2200 kilomètres de route fluviale, il n'y a pas un récif, pas une difficulté. J'ajouterai même qu'un vapeur de 25 mètres et calant 1 mètre, peut, à l'époque de la crue, s'avancer jusqu'au pied de l'obstacle devant lequel se sont heurtés nos efforts. Le lecteur peut donc voir, dès maintenant, combien il est facile d'at-

teindre le village de Lata, et je pense qu'il s'imaginera sans retard la différence énorme et les avantages que cette première fraction de notre itinéraire présente avec la partie correspondante de la route Congo-Oubangui. Mais, cette étape une fois accomplie, nous étions loin, certes, d'entrevoir toutes les difficultés que nous réservait l'avenir; et si nous les avons vaincues, nous en sommes redevables à notre ardent désir, à notre volonté de les vaincre.



CHAPITRE IV

Séjour à Léré. — Je vais reconnaître la route du Toubouri. — Nous recevons des nouvelles de Lahure. — Les Moundangs, leurs origines. — Mœurs et coutumes. — Baisse et recrudescence du Mayo-Kabi. — Retour de Lahure et notes sur le pays laka. — Nous démontons le *Benoît-Garnier* pour le porter à M'Bourao. — Le lamido Bokary et son royaume. — Une collectivité laborieuse chez les Foulanis. — Iba et Chérif; les vols de notre interprète. — Nous pénétrons dans le Toubouri.

Les gens de Léré furent assez convenables avec nous, durant les premiers jours de notre stationnement. Je partis pour Binndéré-Foulbé, pour juger de l'état de la route, et Gonthiomé m'offrit l'escorte de sa société, ainsi que celle de ses proches, pour me montrer le chemin. Le matin du 20 septembre, au lever du soleil, nos chevaux étant sellés, tout le monde se mit en route. Une sorte de hautbois faisait entendre une musique fantastique, dont les sons très graves se répercutaient au sein des rochers. Le kaïgama (chef de la guerre) était spécialement adjoint à ma personne. Son métier consistait principalement dans l'emploi de toutes les ruses qu'il enseignait à son propre maître.

Mais, grand fut mon étonnement de constater, à mesure que nous avancions, l'accroissement continuel de notre escorte, qui compta bientôt près de cinq cents hommes armés, parmi lesquels je me trouvais seul complètement noyé avec mon interprète. Néanmoins tout se passa pour le mieux à l'aller. Nous montâmes tout simplement, à partir du Kabi jusqu'au niveau du plateau africain, pour atteindre au-dessus de Léré une altitude de 110 mètres, égale à celle de la cataracte et des chutes qui la précèdent.

Ainsi, pour gagner le centre de l'Afrique, il faut s'élever au niveau de cet inévitable plateau, sur le bord et sur le faîte duquel se trouve, précisément, l'agglomération de Binndéré-Foulbé avec ses dépendances.

Nous arrivâmes le soir au coucher du soleil; les Foulbés ne se firent pas prier pour m'apporter du laitage et des œufs. Ils m'annoncèrent que leur chef Bokary était en voyage à Garoua. Les cartes portent ce domaine en territoire allemand; mais durant la longue marche que je venais de faire, le soleil n'avait cessé de me chauffer le dos, j'avais donc marché longtemps vers l'est, et Binndéré ne me semblait pas du tout situé en pays germanique. M. Delevoye, dont j'avais attiré l'attention sur ce fait, fit à cet objet plusieurs observations de latitude et trouva en effet que la grande ville peule est par 9°57′59″ de latitude nord, c'est-à-dire au-dessous du 10e parallèle et par conséquent en territoire français.

Au milieu de la nuit, les Foulbés vinrent me réveiller pour me dire que les Moundangs ravageaient les champs de mil et d'arachides. Je fis prévenir Gonthiomé, qui tâcha de les contenir, mais au petit jour, pressentant qu'une certaine tension se manifestait entre les deux races, je décidai le retour sur Léré, en donnant l'ordre aux Moundangs de se rassembler et de me suivre.

Je revenais enchanté de la voie parcourue : notre mouvement de matériel était assuré de ce côté, car nous devions démonter le chaland à Léré pour le porter dans le Toubouri, via Binndéré foulbé. Mais cette satisfaction fut vite interrompue : mes compagnons de route recommencèrent, en effet, le pillage des cultures, et je dus les en empêcher par la force, car les Foulbés s'étaient rassemblés en armes pour protéger les moissons.

Au-dessous du village de Berlé[1], nous trouvâmes les gens de Dialoumé, Gonzi en tête, qui, venus pour me saluer, se joignirent à nous. Mais tout à coup, au passage d'un fourré marécageux, les Moundangs de Léré se précipitèrent de mon côté, les armes à

1. Se dit également Berlin et Berla.

la main, vociférant et menaçant. Ils m'accusaient de les avoir empêchés de recueillir des vivres en cours de route et me reprochaient d'accueillir favorablement les hommes de Dialoumé qu'ils jalousaient odieusement.

Le kaïgama, très gêné par cette manifestation intempestive, fit en vain tous ses efforts pour la disperser. Considérant ma situation comme très critique, je me dirigeai au galop vers Gonthiomé, qui se tenait en arrière au milieu de ses guerriers, et lui fis dire que s'il tenait à son existence, il devait immédiatement mettre un terme à cette provocation. Cet homme, lâche et perfide, donna des ordres immédiats, le calme se rétablit, le hautbois reprit ses mélodies et nous rentrâmes tranquillement à Léré où rien n'avait bougé.

Plusieurs fois de suite, je sondai les Moundangs et surtout le kaïgama pour savoir approximativement s'il nous serait possible de trouver quelque bonne volonté parmi les gens de Léré. La question du transport du chaland ne fut jamais agitée; bien m'en prit, car tout le monde eût filé dans la brousse à cette perspective. En présence de telles dispositions, je résolus de m'armer de patience, d'user de bons procédés et d'attendre le retour de Lahure.

Le 20 septembre, précisément, il envoyait de ses nouvelles.

« La route est mauvaise, écrivait-il, à cause des tornades : chemins glissants, rivières à traverser avec de l'eau jusqu'au cou. Les indigènes sont hostiles, les chefs de village sont mieux que leurs hommes. Samba a manqué de recevoir une lance dans le ventre. Si les chevaux ne sont pas meilleurs, je mettrai, je crois, cinq jours pour arriver à Laï. » Ces lignes étaient peu rassurantes, je gardai pour moi mon angoisse et ne cessai de penser à l'absent.

Pendant ce temps, nous attendions à l'ancre, tout en étudiant les mœurs des Moundangs, sans perdre de vue que notre but était de les calmer, de ne point nous laisser piller et de les convaincre que je pouvais, pour leur plus grand intérêt, avoir besoin d'eux.

Gonthiomé commande à tous les villages du Kabi qui se trouvent à l'est du méridien de Dialoumé. Les bandits de Guiersalé, les pillards de Trêné, les hommes de Kognak, de Bourémi et de Lata sont ses lieutenants ou ses sujets. Son fief comprend plus de quarante mille âmes au milieu desquelles nous étions noyés, avec la perspective et le devoir d'imposer à tout ce monde.

Il est difficile d'imaginer de plus jolies cases que celles des villages moundangs. Ce sont des fermes circulaires entourées d'un véritable château fort en briques sèches. Une chambre, un magasin ; une autre chambre, un grenier à mil, et ainsi de suite, telle est la disposition des logements. Les cases sont recouvertes d'une terrasse, les greniers sont surmontés d'une demi-sphère en banko, dans laquelle est pratiqué un trou d'homme permettant de prendre les provisions du magasin. Des troncs d'arbres, creusés en gradins, servent d'escalier d'accès aux terrasses. En cas d'attaque ou de danger, tous les hommes s'y rendent armés jusqu'aux dents. Au milieu de la cour, des locaux spéciaux abritent le bétail. Une pièce est réservée pour le broyage du mil qui se fait entre deux pierres. La cuisine est solidement bétonnée, les fourneaux sont très bien construits. Les murs sont enduits de terre battue, bien lissée, dans laquelle on remarque des dessins ou des stries servant d'ornementation.

La ville de Léré peut compter trois à quatre mille habitants, mais nombreux sont les villages qui l'entourent, perchés sur les coteaux dominant le Kabi.

Le Moundang pour toute religion adore la lune. A chaque apparition de l'astre nocturne, on égorge du bétail pour attirer ses faveurs, et, lors des éclipses, les sorciers de l'endroit vont battre le tam-tam pour chasser la bête qui mange un morceau de la déesse, tandis que le peuple s'agenouille en poussant des cris de détresse.

Gonthiomé (ce qui veut dire « le roi soleil ») est un monarque très riche et très influent. Il possède une centaine de femmes, chair humaine apportée par les rapts d'esclaves de son ami l'arnado de Trêné. Ces femmes constituent en partie sa maison,



GONTHIOMÉ, ROI DE LÉRÉ, VIENT NOUS RENDRE SA VISITE QUOTIDIENNE.

trois ou quatre favorites sont choisies pour augmenter la famille royale, mais la plupart d'entre elles, laides, vieilles ou contrefaites, servent à des échanges, grâce auxquels Gonthiomé se procure de luxueux vêtements.

Sur le Kabi, la femme vaut un peu plus qu'une vache, un peu moins qu'un cheval. On la vend n'importe où, sur un marché, dans une caravane, selon les besoins et les circonstances. Lorsqu'un commerçant aoussa se risque dans le pays moundang avec des boubous brodés et des étoffes bigarrées, il reçoit en échange des femmes, des enfants, des captifs, des bœufs ou des chevaux. Mais, en général, il n'emporte pas très loin le fruit de ses transactions, car une fois le marché conclu, Gonthiomé le fait dévaliser par ses guerriers.

Le roi de Léré a deux charmants fils, Diamilado et Madaré, que nous avions pris en affection et qui nous égayaient par leurs espiègleries. Ces jeunes enfants de sept à huit ans sont déjà d'excellents cavaliers.

Il est bien dommage que les Moundangs laissent incultes les terres du Mayo-Kabi. Leur bétail est detoute beauté, les chevaux sont nombreux et de belle taille. J'ai vu couper et sécher des gerbes de fourrage, en tous points semblable à du foin, que l'on mettait en grenier pour la saison sèche. Quelques individus se livrent à la pêche dans de petites pirogues. Celles-ci portent, sur la droite du pêcheur, un ratelier de sagaies et de harpons qui leur donne l'aspect de poissons ailés.

Le coton pousse à merveille; j'en ai rencontré plusieurs espèces à l'état sauvage au milieu des taillis. L'indigo, le karité, la gomme, le riz, le maïs sont des produits courants du pays.

Le mil pousse également à profusion; il en existe cinq sortes que l'on récolte de la façon suivante :

1° Le guigari que l'on sème aux premières pluies et que l'on récolte trois mois après; 2° le m'bahéri semé de même et qui retarde de deux mois sur le précédent; 3° le niédiri semé en juin et récolté en novembre. Ces trois espèces constituent le

gros mil ; 4° le douri, 5° le mouri, semés aux dernières pluies et récoltés deux mois après. Ces deux espèces sont du petit mil.

Pour mieux connaître mes hôtes, j'avais donné à Gonthiomé l'ordre de me rendre visite, tous les jours; il s'en acquittait avec bonne humeur et portait une attention très soutenue sur notre chaland et surtout sur notre armement. Le kaïgama l'accompagnait régulièrement ; nos gestes étaient observés, rien n'échappait à notre entourage. Nous causions beaucoup de l'organisation du pays, et voici quelles origines l'arnado de Léré me donna sur sa propre race.

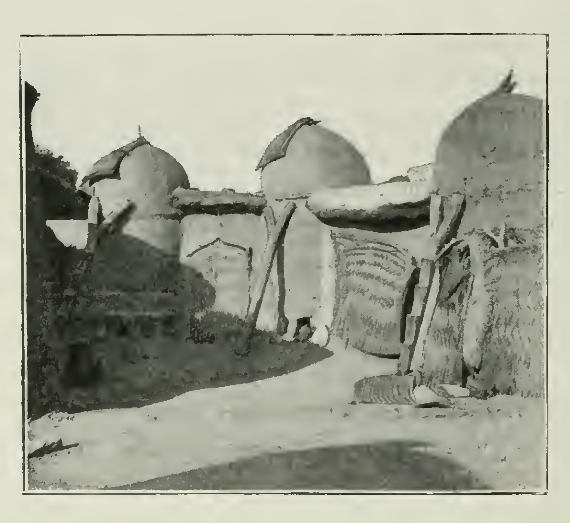
Les Moundangs sont, dit-il, venus de l'est, d'un pays qui s'appelle le Fouga et devait se trouver aux confins du Baguirmi. A la suite de guerres, ils furent chassés vers le Mayo-Kabi. Ce pays riche et peuplé leur parut, dès le premier abord, digne de leurs convoitises. Les sauvages autochtones s'appelaient les Poungous. Après de longues luttes, la plupart de ceux-ci furent conservés comme captifs et se sont progressivement fondus, depuis deux ou trois siècles, avec les conquérants.

Gonthiomé nous invita plusieurs fois à venir en son palais et nous donna des fêtes. Ce sont les dames de la cour qui font les frais de la cérémonie. Elles exécutent des danses très rythmées au son de longs tambours creusés dans des troncs d'arbres. Leurs mouvements sont loin d'être désordonnés : elles se contentent d'avancer les pieds et de rouler sur les talons, de manière à progresser très doucement sur un rang.

Les chants d'accompagnement sont à la fois curieux et jolis : c'est un ensemble de voix en sourdine, de sons à bouche close, qui produisent l'effet d'un carillon harmonieux et lointain.

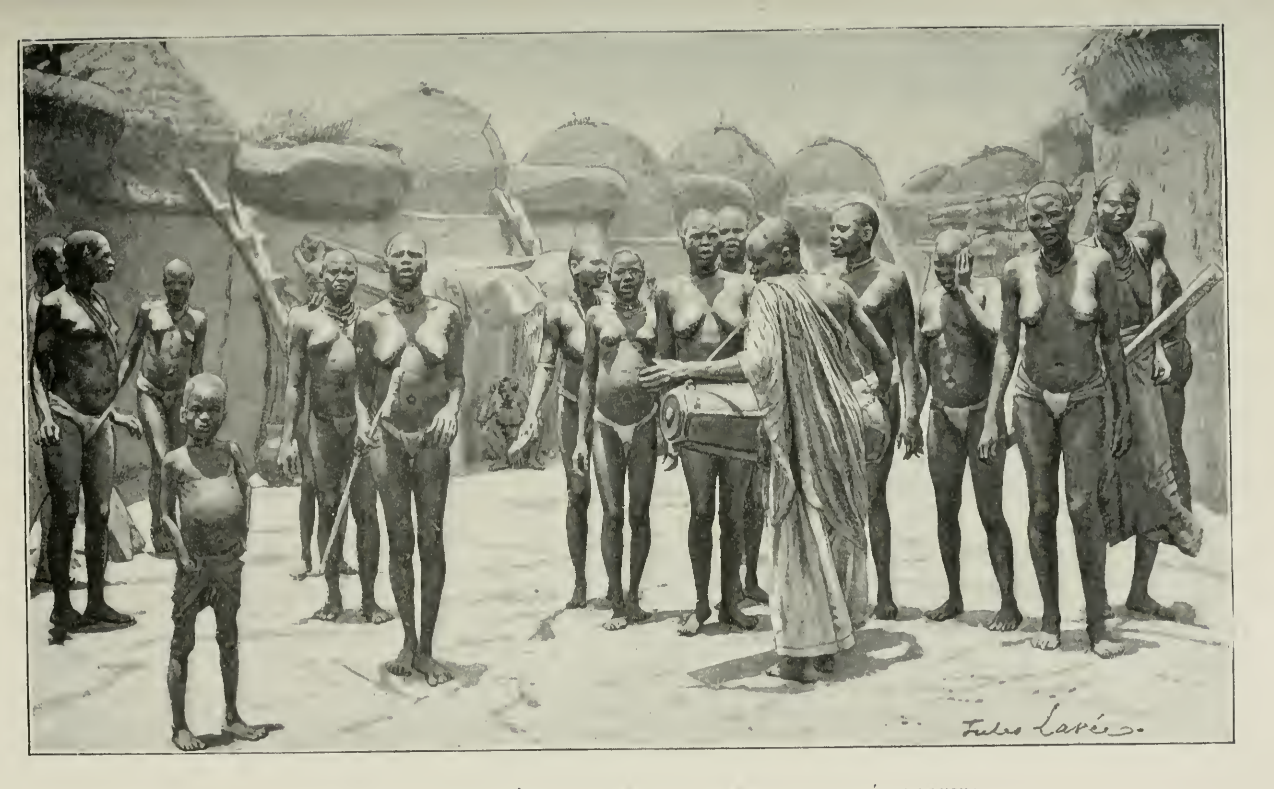
Une vieille femme dirige le tam-tam, elle seule chante un refrain, et les voix à bouche close planent au-dessus de cette mélodie. Mais progressivement les têtes s'échauffent au bruit infernal des tambours, les hommes se mêlent à la danse, des cris stridents accompagnent les chants. Tous les gens du village se massent autour de nous, et la foule enchantée se livre aux contorsions les plus obscènes.

Pendant ce temps, l'arnado s'est allongé sur des nattes, ses captives lui présentent une longue pipe, de laquelle il tire précipitamment deux ou trois bouffées, puis il se lave la bouche avec l'eau d'une petite calebasse préparée dans ce but.



LA PARTIE INTÉRIEURE DU PALAIS DE GONTHIOMÉ.

La palais de Gonthiomé présente énormément d'ampleur et de confortable. Toute l'enceinte extérieure est occupée par des greniers d'abondance. Une porte en planches grossières, surmontée de clochettes, cache l'intérieur aux yeux indiscrets. Le roi nous reçoit dans une grande salle, au milieu de laquelle il me fait asseoir sur un lit recouvert de peaux de panthères. Ses armes et sa cuirasse sont suspendues au mur. Le harnachement de son cheval de guerre est posé sur une console. Une esclave nous apporte du lait délicieux. Gonthiomé commence à connaître nos goûts et nos coutumes; tous les matins, d'ailleurs, il nous envoie des jarres énormes de ce réconfortant breuvage, qui font la joie de nos piroguiers. De notre côté, nous connaissons également ses préférences et ses gourmandises, et chaque fois qu'il vient nous rendre visite à bord du *Benoît-Garnier*, nous lui donnons tout ce qui peut lui faire plaisir. Nos relations deviennent ainsi fort agréables; les gens du village s'accoutument progressivement à nous, et cela nous permet de circuler sans être sournoisement épiés par des



LES FEMMES DE GONTHIOMÉ NOUS DONNENT UN CONCERT ACCOMPAGNÉ DE DANSES

hommes armés J'avouerai, d'ailleurs, que malgré le danger constant de nos sorties, nous avons toujours affecté de le mépriser. Nous n'avions jamais d'armes avec nous; le plus simple costume, révélant l'absence complète de toute appréhension, était de règle à la mission.

Le 22 septembre, je reçus une lettre de Lahure; en voici quelques lignes : « A mon arrivée à Lamé, tous les indigènes viennent en armes, ils n'ont pas vu de blancs depuis longtemps, ils paraissent très excités, car plusieurs villages environnants ont été brûlés. Avec des paroles de paix je les calme; le lamido, qui est très riche, devient moins inquiet.... Je pars demain pour Palla, mais la route est épouvantable à cause des tornades. Le village de Doué est en révolte. »

Ainsi, ce serviteur courageux qui, pour toute escorte, a seulement un Sénégalais, très brave, il est vrai, et deux Moundangs affolés, sait imposer le respect à ces gens qui ne le connaissent pas.

D'ailleurs, le pays tout entier est en ébullition, et l'orage gronde aussi bien vers Lamé que sur le Kabi.

Vers le 20 septembre, la rivière se mit à baisser de 3 à 4 centimètres par jour, découvrant de la vase molle qui séchait au soleil et répandait une odeur écœurante et nauséabonde. Nous campions sur notre bateau à proximité de la rive et ces émanations étaient fort désagréables. Les tornades avaient perdu de leur fréquence, mais la chaleur augmentait d'intensité; elle nous faisait beaucoup souffrir, car la tente du chaland arrêtait complètement le peu de brise qui s'élevait l'après-midi. En outre, le soleil entrait dans le roof et nous brûlait de ses rayons. L'humidité de l'atmosphère était considérable : l'hygromètre atteignait, chaque jour, la division 80 et au delà, tandis que le thermomètre placé à l'ombre sous la toile marquait 39° couramment; il s'avança même jusqu'à 41° centigrades. C'était une chaleur accablante. Le matin, aux premières lueurs du jour, nous avions l'appréhension des millions de mouches qui nous affolaient, nous en avalions en parlant. De gros taons,

aux yeux bleu de Prusse, nous piquaient jusqu'au sang, et le soir toute cette gent ailée faisait place à l'invasion des moustiques.

Je m'étais aperçu que notre interprète, Iba, désertait le campement, durant la nuit, pour se rendre au village. Le roi lui avait fait cadeau d'une case qu'il habitait avec deux femmes et qu'il avait réclamées en mon nom. Rien ne lui manquait; il avait ses captifs, ses domestiques, ses chevaux, une vache pour son lait. C'est par crainte de ses menaces que les Moundangs durent lui fournir jusqu'au mobilier le plus complet, jusqu'à la sellerie la plus luxeuse, car notre voleur prétendait agir conformément à des ordres qu'il aurait reçus de ma part.

Iba avait noué des relations avec un Foulbé nommé Chérif, lequel portait une chéchia de tirailleur pour exercer avec plus de facilité son métier de brigand; en outre les incursions incessantes de cet individu vers Garoua me furent signalées. Chaque jour apportait un nouveau luxe au costume de notre interprète; boubous neufs, turbans, sandales brodées, etc..., rien ne manquait.

Ces déprédations étaient dangereuses pour nous et du plus mauvais effet, mais malheureusement je n'en sus le fin mot que plus tard. Cependant les Moundangs ne furent pas les dupes de notre homme, ils se turent avec l'intention de prendre leur revanche. A Léré, nos soupçons furent seulement éveillés, à Binndéré les événements vinrent les confirmer.

D'ailleurs, il était indispensable de ne pas montrer à nos hôtes la moindre discorde parmi nous : la faiblesse de notre effectif donnait déjà bien assez de prise à leur perfidie. Iba était aussi beau parleur que Birama; c'était merveille de l'entendre énumérer ses droits d'électeur et ses devoirs de citoyen.

« Nous, Sénégalais, disait-il, nous voulons être Français et pour cela *nous en subirons toutes les conséquences*, nous voulons faire notre service militaire comme les blancs. »

Les choses en restèrent donc là, mais par mesure de précaution, je confiai désormais les commissions délicates à Malal

Dialo, qui se montrait également bon interprète, intelligent et dévoué.

Vers la fin de septembre, la baisse du Kabi s'arrêta, cette rivière reprit sa marche ascensionnelle et regagna presque le niveau des hautes eaux. Cette crue tardive était le résultat de la montée du Logone et des grosses tornades qui s'étaient abattues sur le Toubouri.

Le 30 septembre, à la nuit tombante, des coups de feu retentirent au milieu des marécages de la rive gauche du Kabi. C'était Lahure qui nous annonçait son retour et qui demandait un guide pour le tirer de ce bourbier. Je ne saurais dire la joie que j'éprouvai en le revoyant parmi nous, bien qu'il n'eût pu rejoindre Laï comme il se l'était proposé, car les indigènes s'étaient joints à l'inondation pour lui barrer la route. De suite il fallut changer ses vêtements qu'il portait mouillés depuis son départ. Les vivres lui ayant fait défaut, il se nourrissait d'arachides et de grappes de mil cueillies dans les cultures. Il se mit donc à table avec une faim dévorante, puis jusqu'au milieu de la nuit, j'écoutai le récit de son beau voyage en pays laka, et tout ce qu'il me raconta complète ou confirme les renseignements déjà précis, que M. Maistre recueillit au cours de sa belle exploration. Voici le résumé des intéressantes observations qu'il put enregistrer.

Les Lakas sont des hommes très sains et de haute stature, beaucoup dépassent $1^{m}80$. Ils ont la tête rasée, à l'exception du sommet du crâne sur lequel ils conservent une couronne de cheveux. Ils portent au cou des colliers de petites perles, avec des ossements humains, des tibias de poulets ou de pintades; aux bras et aux jambes, de nombreux bracelets en fer ou en ivoire. Les chefs de village et les riches guerriers ont les mollets protégés par de véritables guêtres en métal. L'unique vêtement est une traditionnelle peau de bouc fixée sur les reins, attachée à la ceinture, et qui sert à s'asseoir et non pas à se couvrir.

Les femmes ont la tête rasée, elles sont entièrement nues.

A Kor et dans la région de Damko, le beau sexe a les lèvres traversées par de larges rondelles de bois.

Les enfants sont très nombreux, la race paraît très prolifique.

L'habitation laka est une case ronde en paille ; toutes les maisons sont reliées entre elles par d'étroits couloirs, couverts en tiges de mil. Sur les toits, poussent des courges et des plantes grimpantes. Dans les grands villages, la maison du chef est au milieu d'une large esplanade entourée par les cases des sujets. C'est là que se tiennent les palabres. La magistrature, que l'on pourrait appeler justement assise, prend place sur de gros troncs d'arbres.

Les cultures sont belles et soignées, les champs de mil sont très nombreux, ainsi que les plantations d'arachides et de haricots. Le coton pousse à l'état sauvage. Le karité, le caoutchouc, le tabac et la canne à sucre sont également des produits du pays.

Les troupeaux passent l'hivernage au sommet des plateaux, il y en a beaucoup; les chevaux sont petits. Les animaux retournent dans les vallées, lorsque la saison sèche est revenue.

Les Lakas sont chasseurs, ils tirent la pintade, avec de grandes baguettes pointues; la sagaie sert pour la grosse bête. En outre, ils creusent des trappes et dressent des pièges. Les forgerons, très nombreux, fabriquent les couteaux de jet, les instruments de culture et les sagaies, que le guerrier trempe dans l'huile du strophantus et dans les chairs putréfiées de panthères ou de hyènes tuées pour cet objet.

Les Lakas aiment la musique; tous les soirs, ils jouent sur des flûtes en bois ou en métal, et tirent des sons monotones, mais fort agréables, de hautbois graves et de trompes creusées dans les cornes des bœufs ou des cabris.

Depuis Léré jusqu'à Lamé et Palla, le pays subit l'influence du lamido de Garoua.

Les Aoussas viennent au pays laka pour échanger du tabac, des perles et des étoffes contre des captifs et des chevaux. Il en résulte que toutes les productions, importations et

exportations du pays Laka sont entre les mains des dioulas allemands.

Les cultures de cette contrée sont magnifiques, c'est un pays vraiment riche. Mais les rapts d'esclaves et les pillages de gens qui se donnent comme Baguirmiens ou comme Fellatas, rendent les Lakas de plus en plus sauvages, farouches et paresseux, parce qu'ils se voient constamment dépossédés du fruit de leur travail.

Les Peuls de Binndéré-Foulbé et de Maroua viennent échanger à Lamé du sel et des étoffes, contre des captifs qu'ils vendent ou conservent. Il y a donc deux choses à combattre : les pillages qui portent les Lakas à la paresse et à la sauvagerie, et la traite des esclaves qui dépeuple la région. Cette riche contrée ne prendra toute sa valeur que le jour où la civilisation française aura mis un terme aux déprédations et aux cupidités des tribus voisines.

Comme on peut le voir en lisant cet exposé succinct, la France possède en pays laka, tout aussi bien qu'en pays moundang, des territoires peuplés, riches et fertiles. Il est probable que nos progrès et notre attention ne tarderont point à se porter vers Léré. Je demandais précédemment l'installation, en ce point, d'un poste commandé par un officier. Cette mesure provoquerait la pacification rapide et complète du pays et ramènerait vers nous les richesses qui s'en vont ailleurs, puisque nous ne sommes point là pour les prendre. Il serait dès lors facile d'organiser ce que nous pourrions appeler la « colonie du Kabi » et de la constituer avec le Moundang, le Laka, le Toubouri, le Haut-Logone et Binndéré-Foulbé. Ce territoire serait d'une occupation facile, puisqu'une voie fluviale, praticable trois mois par an, y pénètre sans présenter aucune difficulté, sur 2 200 kilomètres de trajet, à partir de Forcados jusqu'au pied des chutes de Lata.

Quoi qu'il en soit, le voyage de Lahure, accompagné d'un seul Sénégalais et suivi de deux Moundangs transis de peur, est un acte de courage et de belle énergie. Les menaces, les



TRANSPORT DE L'AVANT DE NOTRE CHALAND PAR LES MOUNDANGS DE LÉRÉ.

privations, la fièvre, les souffrances ne l'ont pas arrêté. Les inondations, les marécages, les torrents, le sol boueux et glissant n'ont pas entravé sa marche.

Dans ce pays que l'hivernage rend méconnaissable et transforme en bourbier, la route qu'avait suivie Maistre, notre illustre devancier, était enfouie sous les herbes et sous l'inondation. Lahure, en lutte constante avec la Nature, l'a vaincue pour nous la dépeindre et nous la révéler.

Bien que Lahure fût de retour sans l'escorte que je désirais, il fallait prendre à bref délai une détermination, car le Kabi décroissait tous les jours. Je demandai des porteurs pour atteindre Binndéré-Foulbé, ce n'était qu'un jour de marche, et la paye devait être large, mais Gonthiomé se fit tirer l'oreille. Depuis vingt jours, nous étions en excellents termes avec lui, nous nous étions imposé un esprit patient et pacifique à l'égard de tout son peuple, mais nos bons procédés furent impuissants pour provoquer la bonne volonté que j'attendais des Moundangs. Ce fut donc avec regret que je le gardai prisonnier à mon campement en lui donnant l'assurance qu'il recouvrerait la liberté, le jour où tout mon matériel arriverait à Binndéré. La solution ne se fit pas attendre.

Dès que le chaland fut démonté, le kaïgama vint à la tête d'une armée de cinq cents hommes dirigés par les notables de Léré, qui se ruèrent sur nos colis et les emportèrent dans la brousse. Nous marchions avec la colonne, Lahure en tête, M. Delevoye au centre, et moi tout à fait en arrière. Gonthiomé chevauchait à mes côtés, et malgré la fièvre et la fatigue, je ne le quittai pas de l'œil une seconde. Cet homme est fort lâche, le bien-être et la richesse l'ont totalement amolli, le souci de sa fortune et de sa grandeur en ont fait une sorte de thésauriseur affolé. Dans la crainte de perdre un atome de sa splendeur, il évita que le moindre accident se produisit. C'est ainsi que nous arrivâmes à peu près sans encombre chez le lamido Bokary.

Cependant plusieurs caisses manquaient à l'appel; Gonthiomé fut obligé de disperser ses gens dans la brousse, où la plupart

des colis manquants avaient été jetés parmi les hautes herbes.

Mais je dus une seconde fois empêcher les Moundangs de piller les cultures; ils en éprouvèrent un nouveau ressentiment à mon égard, je le remarquai fort bien et parus l'ignorer; toutefois, je me demande encore comment ces indigènes n'ont pas eu le courage de nous massacrer et de nous piller. Cela leur était bien facile en vérité, la route traverse plusieurs fois, en effet, le Mayo-Binndéré ; d'épais taillis, des fourrés obscurs et marécageux facilitaient l'exécution de leur dessein, mais Gonthiomé, l'homme prudent, craignait les conséquences d'un tel acte.

Nous étions tellement fatigués que nous dûmes nous reposer quelque temps pour rassembler notre matériel et réparer nos forces. Binndéré-Foulbé est une ville de six à huit mille habitants, longue de 2 kilomètres et large d'un. Les villages suburbains s'étendent à 20 kilomètres vers le sud, à quatre lieues au nord; il y en a beaucoup dans l'est et dans l'ouest, en sorte que la population totale doit être d'environ quarante mille âmes. Ce pays se trouve par 365 mètres d'altitude environ, et à 100 ou 110 mètres au-dessus de Léré.

Le lamido Bokary remplit les fonctions de maloum-djingui ou chef religieux, et ces attributions se conçoivent d'ailleurs, puisque le premier sultan de Yola nomma ce lieu Binndéré l'endroit où l'on écrit « l'arabe », c'est-à-dire la mosquée où sont rédigées les prières et les correspondances diverses. La maison du roi n'est pas très luxueuse, c'est un caravansérail recouvert de terrasses, mais elle est propre et bien tenue. Une grande place, ornée d'arbres séculaires, sépare le palais de la mosquée. Celle-ci se compose d'une grande construction rectangulaire percée de portes basses. Il faut s'agenouiller pour entrer dans une première salle, qu'une rangée de piliers sépare de l'endroit bénit.

Les marabouts se relèvent, à tour de rôle, afin qu'il y ait toujours quelqu'un en prières, et le matin, campés sous les grands arbres à latex, nous étions éveillés, par cette voix

calme et sonore qui récite en chantant l'appel aux croyants : « Allah il Allah! Mamadou rassoul Allah! » Nous respections cette ferveur et ce recueillement, comme nos hôtes respectaient d'ailleurs les lois de l'hospitalite qui nous était offerte.

Il est difficile de trouver en Afrique des territoires plus riches que celui où nous sommes. Il s'étend jusqu'à la lisière granitique du plateau soudanais, le sous-sol est imperméable, le terrain supérieur est un amas de sables micacés mélangés à de l'argile en proportions notables et recouverts d'humus. Il en résulte que les pluies s'évaporent doucement et laissent, durant de longs mois, pendant la saison sèche, des points d'eau, des dépressions humides, où les cultures de riz et de tabac se prolongent au delà de l'hivernage, en pleine saison sèche. De beaux champs de mil, des rizières, du maïs, du tabac, des légumes, des lougans d'arachides à perte de vue, voilà ce qu'il faut traverser pour arriver à Binndéré-Foulbé. Le bétail abonde et pullule, des troupeaux magnifiques paissent en septembre l'herbe des déclivités, tandis qu'en janvier le pâturage n'existe que près des mares seulement.

La campagne est ornée de superbes gommiers et de karités, autour desquels on a soigneusement coupé les arbustes et la brousse pour donner plus de vigueur à leurs frondaisons. La ville, au contraire, laisse émerger de ses toitures les cimes des papaiers, des citronniers et des dattiers, tandis qu'autour des cases, on voit de beaux jardins où le coton, le chanvre, les girofles et les oignons poussent à l'envi.

Les chevaux sont superbes, il y en a beaucoup atteignant 1m60 au garrot, les autres sont moins grands, mais également solides et robustes. La race est caractérisée par un chanfrein busqué, tandis que le corps est assez mince et la croupe allongée. M. le capitaine Thierry a recruté pour son haras de Garoua les plus belles juments de Binndéré-Foulbé. Je pense bien que si la tsé-tsé ne décime point ses écuries, il en tirera de forts beaux spécimens, mais cette installation semble aléatoire.

Bokary exerce un commandement effectif dans toute la ré-



INSTALLÉS SUR UN BANC D'HERBES ET DE VASE, AU MILIEU DU LAC TOUBOURI, NOUS PROCÉDONS AU REMONTAGE DU « BENOÎT-GARNIER ».

gion ; c'est un chef énergique, doué d'une intelligence remarquable, chose peu surprenante chez les Peuls. Tous les soirs au salam de cinq heures, il rassemble ses chefs et ses notables, et chacun rend compte des événements de la journée. Les récoltes sont réparties par cantons; les communes éprouvées par un fléau quelconque doivent recevoir l'assistance des plus favorisées. Les corvées sont partagées en commun. Lorsque les récoltes sont à maturité, les efforts se concentrent pour moissonner et remiser le grain.

Bokary règle la filature et le tissage du coton, il a perfectionné les dents de ses métiers; grâce à lui, de superbes étoffes sont exportées, au loin, sur les marchés du Kabi et du pays laka. Des brodeurs travaillent dans toute une partie de la ville et tracent, sur les bandelettes assemblées, de gracieux dessins que le fil écru va bientôt mettre en relief. De nombreux puits d'indigo fonctionnent en permanence pour teindre les vêtements communs; par contre la classe aisée s'habille tout de blanc et plonge les boubous dans une solution d'eau gommée pour leur donner de l'apprêt.

Malheureusement les Peuls ne sont pas de braves guerriers. Les Moundangs de Trêné viennent, jusque sous leurs murs, piller les récoltes, ravager les troupeaux, enlever les captifs, et brûler les cases, mais Bokary ne s'est jamais senti le courage d'aller les châtier. Cependant sa cavalerie se compose de deux mille chevaux. Ses guerriers portent un grand chapeau de paille conique garni d'armatures et surmonté d'un plumet. Une cuirasse en fer, admirablement ajustée, parfaitement articulée et rivée, les protège contre les flèches et les sagaies. Mais en dépit de tout cet armement et malgré sa nombreuse infanterie, le lamido reste impuissant, ses troupes ne sont pas entraînées, il méconnaît l'axiome dont les peuples avisés doivent se bien pénétrer : « Si vis pacem, para bellum. »

Je devins de suite l'ami de Bokary. D'abord j'éprouve beaucoup de sympathie pour la race peule, dont les défauts cependant ne m'ont point échappé. Ensuite le lamido souffrait d'une ma-

ladie très avancée que nous avons pu diagnostiquer, et dont il s'est guéri grâce à nos médicaments.

Enfin, nous nous intéressions vivement à ses deux fils, blancs comme leur père, dont l'un, Guibril, âgé de onze ans, tombait fréquemment en syncope sous les coups de l'épilepsie.

Des douches, des massages, des soins assidus avaient amélioré le sort de ce pauvre déshérité pour lequel nous avions d'autant plus d'amitié qu'il était fort bon et complaisant. Reconnaissance d'une part et sympathie de l'autre, ces deux sentiments furent également propices à la bonne marche de notre entreprise.



HADIDJA, DE SECTE DJELLABA, FEMME ARABE VENUE DE KHARTOUM AVEC LES BANDES DE RABAH.

Lorsqu'il fallut quitter Binndéré-Foulbé, M. Delevoye s'aperçut que notre caisse de boulons manquait à l'appel. C'était un petit colis très lourd, peu volumineux, mais très important. Sans lui, nous ne pouvions remonter le bateau. Comment le retrouver dans les herbes! nos perquisitions furent infructueuses. J'en fis part à

Bokary qui mit aussitôt tout son peuple à la recherche ; la population de Binndéré presque tout entière, c'est-à-dire plusieurs milliers d'hommes, fouillèrent les taillis, et ce nous fut un soulagement inexprimable lorsqu'on nous rapporta le précieux colis.

Ceci n'est en somme qu'un exemple, il s'ajoute à ce qui précède pour montrer ce qu'on peut attendre d'une collectivité laborieuse et disciplinée. Binndéré donne à peu près la perspective d'une petite province, douée d'organismes assez primitifs, mais animée de zèle et de quelque charité. C'est une sorte de corporation, dont le Conseil administratif se compose d'un chef de village et d'un président, dont l'autorité s'impose, et dont les connaissances sont plus élevées que celles de ses administrés. Cet homme s'appelle Bokary.

M. Delevoye, qui venait à peine de se rétablir d'un accès de fièvre, partit pour le Toubouri avec une escorte. Il avait mission de choisir un emplacement favorable à la reconstruction du *Benoît-Garnier* et de disposer les pièces de la quille du chaland. Lahure et moi nous continuâmes à humer l'odeur fade et repoussante qui s'exhalait des puits d'indigo, en attendant le complément des porteurs.

Cependant notre interprète se livrait à des allées et venues suspectes dans la ville de Binndéré, où Chérif était venu nous rejoindre.

D'autre part, les Moundangs, désireux de rentrer en possession des biens dont Iba les avait dépossédés, tout au moins résolus à se venger de lui, vinrent me trouver et me renseignèrent sur les agissements de cet homme. Voici donc ce que j'appris.

Chérif est un Foulbé de Ségou, qui dut se séparer d'Amadou Sheïkou, après l'avoir trahi, et vint s'installer à Garoua. Il s'était lié d'amitié avec Iba, dont il était devenu le recéleur. Notre interprète, agissant en mon nom, s'était fait donner par le lamido de Binndéré et par les arnados de Dialoumé, Guègou et Léré, bœufs, vaches, chevaux, cabris, captifs et femmes. Mais comme il ne pouvait fourrer tout cela dans sa malle

pour le porter au Sénégal, il avait chargé Chérif de vendre son butin à Garoua; celui-ci venait précisément lui remettre des habits brodés ainsi qu'une somme d'argent inférieure à celle dont ils avaient convenu pour la vente des femmes et du bétail. Il y eut entre eux de violentes discussions à ce sujet.

Pour compléter mes renseignements, je fis appeler séparément Bokary et tous les arnados. Chacun déposa de la même manière, et le kaïgama me fit connaître entre autres choses que, selon mon interprète, nous n'étions point à craindre, que nous avions seulement huit fusils, une poignée d'hommes et que les Moundangs avaient tort de nous obéir. Le kaïgama, pour sa part, s'avouait bien convaincu que les blancs n'avaient jamais exigé des femmes et des captifs et que le traître usurpait mon nom et profitait de sa situation pour se livrer plus aisément à ses déprédations. En outre, l'arnado de Dialoumé nous présenta l'un de ses sujets qui s'était refusé aux injonctions d'Iba et portait encore les cicatrices des coups de lanière infligés par celui-ci. C'est alors seulement que nos piroguiers confirmèrent tout cela. Je fis arrêter Iba, et trouvai dans ses papiers une lettre du Sénégal, témoignage de vols à lui reprochés; sa révocation à Saint-Louis ne nous étonnait donc plus. Se voyant découvert, notre homme m'accabla d'injures et poussa des cris de bête fauve; il saisit la sagaie qu'un indigène, paisible spectateur, portait à la main et me la lança. Je fis, par bonheur, le mouvement nécessaire pour éviter le fer meurtrier. On a parfois de ces à-propos décisifs pour l'existence.

J'avais le droit, en état de légitime défense, de me débarrasser pour toujours de ce triste individu, mais le sang versé appelle toujours le sang, et c'est avec le plus grand calme que j'avais entrevu, vis-à-vis des Moundangs et pour la suite de la mission, les conséquences d'un tel acte. Je fis tout simplement attacher le délinquant après un morceau de chaland, tout en lui laissant la liberté de ses gestes, et malgré ses menaces

persistantes, il fut obligé de suivre la colonne en rugissant comme une panthère blessée.

Chérif s'était enfui ; lui seul bénéficia des exactions de son complice.

Le 9 octobre, au matin, Lahure fut pris d'un accès bilieux et de forts vomissements, la fatigue le clouait sur son lit ; d'autre part, les porteurs arrivaient à onze heures, conduits par Bokary lui-même. Il fallait cependant se mettre en route pour le Toubouri, réunir son volumineux bagages, payer à bref délai les services rendus à la mission et ne rien oublier. Mon jeune compagnon rassembla toute son énergie, se mit en selle, et nous partîmes vers l'est, à destination de M'Bourao.

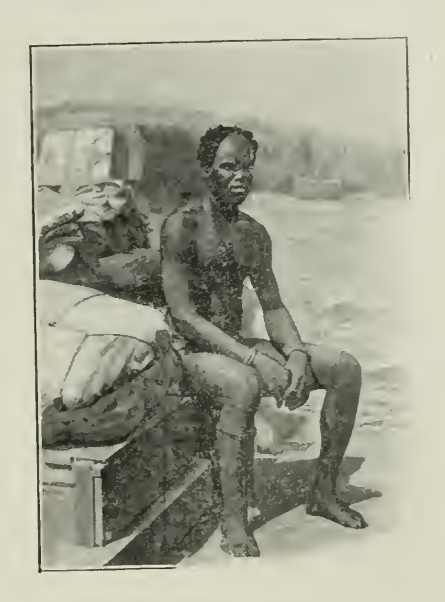
A tout instant je faisais arrêter le cheval de Lahure et l'abritais sous un arbre, pour le soustraire aux ardeurs du soleil. La route était magnifique, plane et sans encombre, à part quelques bas-fonds légèrement détrempés. M'Bourao se trouve à 46 kilomètres de Binndéré ; une route en ligne droite, dirigée de l'ouest à l'est, réunit ces deux points tout en conservant, comme nous l'avons dit, une altitude à peu près constante de 365 mètres sur le versant supérieur et méridional du plateau soudanais. C'est ainsi que nous ne rencontrâmes ni montées, ni descentes, à part de longues ondulations dont les déclivités se compensaient.

A six heures du soir, il fallut camper, car nous ne pouvions arriver avant la nuit. Le temps était superbe, le soleil disparaissait à l'horizon. Nous dînâmes d'une boîte de fruits conservés, seul aliment acceptable pour nos estomacs délabrés par la fièvre, nous nous allongeâmes ensuite à la belle étoile sur nos couvertures, au milieu de ces hommes que nous n'avions jamais vus, et qui, sans se préoccuper de notre présence, causaient gaiement autour des feux.

Le 10 octobre, à neuf heures du matin, la colonne rejoignait M. Delevoye. Cet officier s'était installé fort judicieusement sur un banc de vase durcie, au milieu du Toubouri, près du

village de M'Bourao, à proximité d'un petit canal, dans lequel le *Benoît-Garnier* reconstruit devait être lancé.

J'avais offert de larges présents à Bokary pour le récompenser de sa générosité; d'autre part, chacun de nos porteurs fut payé sur place avant de nous quitter, et tous s'en retournèrent contents, possesseurs de cadeaux que cette occasion leur avait procurés.



INDIGÈNE DU HAUT-LOGONE.

Le portage est une pratique désastreuse lorsqu'il provoque l'exode des populations, lorsqu'il entraîne l'indigène à de longues distances de ses foyers. En outre, corvée souvent pénible et peu ou pas rétribuée, il cause de fréquentes révoltes.

Au Soudan, mes efforts et mes entreprises ont toujours eu pour but la suppression du portage, mais parfois, en raison même de la diversité de nos itinéraires, nous avons dû l'employer. Je suis donc en mesure d'affirmer que l'indigène, pas plus que l'Européen, n'est rebelle à ce travail, chaque fois qu'il y trouve rétribution et profit. Beaucoup de gens font métier des corvées lorsque celles-ci peuvent assurer leurs moyens d'existence. Et, de même que les débardeurs ou les dockers d'Europe vivent du portage, le noir s'y prêtera largement et de plein gré s'il y trouve des traitements pacifiques, s'il n'est pas entraîné loin de son village et si l'autorité dirigeante le paie avec équité.



CHAPITRE V

Rencontre du sergent Dumont. — Sur la vase du Toubouri. — Le Toubouri. — Salut des hippopotames. — Recherche de la communication. — Galdiam des Woulias. — Au but. — Les primitifs du Toubouri. — Amazowo! — Dumont nous quitte. — Descente du Logone. — Moussgous et Kotokos. — La crue du système fluvial. — Arrivée à Fort-Lamy. — Avantages de la voie fluviale.

Lorsque nous arrivâmes à Binndéré-Foulbé, Bokary m'annonça la présence d'un blanc dans le Toubouri. Je fis immédiatement porter une lettre à ce compatriote, et grande fut notre satisfaction de trouver en arrivant à M'Bourao, le sergent Dumont de l'infanterie coloniale. Ce sous-officier disposait de huit tirailleurs auxiliaires et de vingt Kabas, sauvages du Logone, hommes superbes et bien taillés, sous l'escorte desquels il était chargé de recouvrer l'impôt dans le Mayo-Kabi.

Suivant les termes de la lettre de M. le lieutenant Faure, qui nous offrait l'appui des modiques ressources du cercle, Dumont se mit immédiatement à ma disposition pour nous seconder dans nos travaux. Nous le trouvâmes donc à l'ouvrage, collaborant aux occupations de M. Delevoye qu'il avait rejoint le matin même.

J'essayai d'obtenir quelques renseignements sur la route que nous avions à suivre, mais elle était à peu près inconnue; sur la carte ou plutôt sur le croquis que possédait Dumont, et qu'il avait copié sur les renseignements de son poste, je vis bien le tracé d'une majeure partie du Toubouri, mais la communication, qui relie ce lac au Logone, n'y figurait aucunement. Durant sept jours, nous procédâmes à la reconstruction du *Benoît-Garnier*.



LES KABAS DE LAÏ, INDIGÈNES DU LOGONE, ESCORTE
DU SERGENT DUMONT.

Le Toubouri montait encore et gagnait progressivement le sol sur lequel nous campions. Il est facile de comprendre combien cette constatation nous remplissait d'aise. Nous pensions, en effet, avec juste raison, que cette crue résultait de celle du Logone, et dès lors, nos doutes s'effaçaient, sinon à l'égard de la praticabilité de la communication, du moins au sujet de son existence.

La fièvre nous frappait à tour de rôle. De toutes parts, nous étions environnés de marécages; de hautes herbes nous enfermaient et masquaient nos regards. La vase dégageait des odeurs écœurantes, nous vivions nuit et jour au milieu d'un nuage de moustiques voraces qui ne nous laissaient pas un moment de répit; mais, comme pour nous réconforter, le Toubouri se rapprochait de plus en plus, rétrécissant le petit îlot sur lequel nous vivions.

Le 12 octobre, le kaïgama de Léré venait nous rejoindre et me faisait connaître que l'arnado de Trêné avait formé le projet de nous attaquer lors de notre retour.

Cette nouvelle n'avait rien de surprenant, nous avions entravé la traite des esclaves, et les gens de Trêné ne pouvaient nous pardonner cette mainmise sur leur gagne-pain.

Quand le kaïgama reprit le chemin de Léré, je l'assurai que nous serions tous très heureux de revoir son pays et que si l'arnado de Trêné se disposait à nous recevoir de la sorte, nous étions, de notre côté, résolus, quand même, à lui rendre visite une fois de plus. Ce qui m'intéressa le plus dans cette démarche, ce fut d'apprendre, par la bouche même du kaïgama, l'existence d'un sentier allant de M'Bourao à Léré par la rive droite du Kabi, mais il escalade les roches et les ravins. C'est une route à peu près inutilisable, sur laquelle il est impossible de trouver une goutte d'eau pendant la saison sèche.

Le 17 octobre, tout le personnel de la mission joignait ses efforts pour mettre à l'eau le *Benoît-Garnier*. Nous partions juste à temps, la crue gagnait notre campement avec persistance, nos lits se trouvaient dans un mélange de terre et de boue liquide, nos cantines étaient dans l'humidité. Nos pieds enfonçaient jusqu'aux chevilles, et les rats grouillaient autour de nous. La satisfaction de quitter ce repaire hâta le rétablissement de nos santés, pour quelques jours du moins.

Le lac Toubouri commence ou plutôt se termine à quelques kilomètres en amont de M'Bourao; son lit se rétrécit en face de ce village, tandis que le courant s'y dessine. Une petite rivière s'écoule vers l'ouest, saute dans les rochers, tombe de la cataracte et va passer devant Lata, formant ainsi le Mayo-Kabi. Cette rivière ne serait en somme qu'un émissaire, et son cours ne devrait commencer géographiquement qu'au pied même de la cataracte, car toute la masse d'eau du Toubouri, qui stationne ou circule sur le plateau soudanais, par 375 mètres d'altitude environ, fait partie d'un système hydrographique absolument étranger à celui de la Bénoué.



INDIGÈNES DU TOUBOURI VENUS POUR NOUS SALUER.

Dès que nous arrivons dans le Toubouri proprement dit, le courant cesse, la navigation devient très facile. Nous marchons à l'aviron, nous apercevons sur les dunes limitrophes les deux villages de M'Bourao et de Sulkano, placés face à face, en sentinelle, à l'entrée du pays moundang. La route de Binndéré-moundang à Sulkano est courte, praticable et facile.

Le lac Toubouri est fort large ; il s'étend à plus de 3 kilomètres par endroits sans compter les inondations. De nombreux villages sont établis sur les dunes dominant la rive, mais tout est désert, notre approche a fait fuir les indigènes dans la brousse. De véritables troupeaux d'hippopotames viennent à notre rencontre, surpris, effrayés par la masse qui chemine sur leur élément habituel, notre présence produit une véritable stupéfaction chez ces pachydermes.

Cependant pour prendre contact, deux énormes bêtes se détachent du groupe, puis à 10 mètres du chaland, plongent pour nous éviter. Mais les hippopotames ne s'étaient pas doutés de la longueur du bateau, et lorsqu'ils voulurent nous regarder par l'arrière, ils vinrent nous donner un violent coup de reins qui nous fit sérieusement osciller.

Barth ne s'était pas trompé sur l'étendue du Toubouri ; ce lac mesure en effet 100 kilomètres de développement, mais il n'est pas uniquement dirigé du nord au sud. Vers son milieu, en effet, le Toubouri forme un coude et la seconde moitié prend une direction sensiblement nord-ouest. Deux marigots de quelque importance viennent le grossir et lui portent les eaux du pays laka. Tikem était notre première étape ; en ce point le lac est très large et profond ; de vastes bancs d'herbes l'occupent en partie. La rive opposée se couvre de villages, situés à flanc de coteau ou réfugiés sur les trois pics Daoua, dont le relief est d'environ 200 mètres au-dessus du plateau. — Le rapport du capitaine Löfler est très net à ce sujet. — Ce sont des blocs de gneiss ou de granitoïde rose, brûlés par le soleil ; ils ne diffèrent pas des rochers de Minndiff et de Lara, leur structure est la même

que celle des blocs d'Hadjer-el-Hamis, car toute cette région présente le caractère d'une parfaite uniformité.

C'est en vain que nous avons cherché la station de Demno; ce village est en ruines, depuis le passage des Kanouris avec lesquels Barth fit son voyage au Logone.



NOUS ENTRONS DANS LA COMMUNICATION. LE SILLON DU « BENOIT-GARNIER » DANS LES HERBES, AU SOMMET DU LAC TOUBOURI.

La journée du 23 octobre fut particulièrement pénible pour la mission; l'eau baissait et le *Benoît-Garnier* s'égara plusieurs fois parmi les canaux séparant les îles. La route était encombrée d'herbes, et nous dûmes suivre le milieu du chenal dans lequel s'ébattaient de nombreux hippopotames. Le soir vers trois heures, nous arrivions à l'extrémité du Toubouri; une vaste plaine parsemée de grands arbres s'étendait de tous côtés. Ce spectacle me rendit très anxieux, et je me demandais où pouvait bien être la route. Nous décidâmes de ne pas poursuivre plus loin avant d'être en possession de quelques renseignements. Je me dirigeai dans la brousse en compagnie de deux piroguiers, afin de rejoindre, si toutefois la chose était possible, un centre indigène capable de nous fournir un guide. Mais tout le monde se sauvait à notre approche, et j'allais revenir au campement avec ma déception, lorsque je vis un vieillard moins craintif que ses hommes, assis paisiblement dans sa case et fumant une pipe en fer dénuée de toute élégance.

Ma présence ne lui causa pas le moindre étonnement, il semblait résigné aux pires événements, et lorsque je lui fis signe de me suivre, il s'exécuta sans hésitation. C'est alors seulement que je constatai sa haute stature. Un corps long, sec et maigre supportait une belle tête aux cheveux blancs. La figure, très accentuée, se terminait par une longue barbe, son front portait de nombreuses cicatrices, témoins des luttes auxquelles cet homme n'avait pas succombé. Malali Dialo finit par entrer en conversation avec lui, car cet indigène connaissait quelques mots de la langue foulbé. Il nous dit que les Fellatas de l'Adamaoua venaient très souvent effectuer des rapts d'esclaves dans sa tribu, et que ces guerriers redoutables accouraient en hordes sauvages. Pour effrayer leur proie, les Foulbés se couvrent le visage avec des masques hideux, des peaux de bêtes et des casques en fer. Ils arrivent ainsi sur des chevaux nus et poussent des cris effroyables en pourchassant leur gibier humain. Notre vieux guide regarda le chaland qui parut l'effrayer, et comme nous lui demandions s'il y avait encore beaucoup d'eau sur la plaine, il nous montra, en serrant le haut de sa cuisse avec les mains, que nous avions chance de passer.

Le 24, de grand matin, j'engageai le *Benoît-Garnier* dans la direction qui m'était indiquée; cela nous conduisait vers l'est, et durant quelques heures nous fîmes assez de chemin, tout en écrasant les hautes herbes, très serrées en certains endroits; mais cette route était inextricable, il fallut revenir en arrière et rejoindre à peu près la place où nous avions couché.

Le chaland calait près de 3 pieds avec son matériel et tout son personnel; il y avait beaucoup d'eau, mais les herbes se montraient rebelles à notre passage. C'étaient pour la plupart des roseaux gros comme le pouce et excessivement serrés, leur longueur dépassait souvent 3 mètres, en sorte qu'il était impossible de distinguer la route en avant de l'étrave. Nous fîmes une seconde tentative, mais le fond du bateau venait comme une ventouse s'enfoncer dans la vase, et nos efforts étaient à peine suffisants pour le dégager.



VUE DE LA COMMUNICATION ALLANT DU LOGONE AU TOUBOURI.

Le 25 octobre, je pris la résolution d'alléger le *Benoît-Garnier* de manière à diminuer son tirant d'eau d'une trentaine de centimètres. Une partie de nos bagages fut déposée à terre dans l'ouest du point où nous nous trouvions, et j'en confiai la garde à M. Delevoye, dont l'état nécessitait un repos absolu. Ce furent ensuite de nouvelles investigations, infructueuses comme les premières.

Nous avions particulièrement insisté sur la recherche d'une route au nord-est, parce que la renommée donnait à celle-ci beaucoup plus de crédit et lui attribuait plus de profondeur qu'à toute autre. Je résolus donc de revenir tout à fait dans l'ouest et de longer, en me dirigeant vers le nord, une belle forêt de tamariniers et de gommiers, au pied de laquelle une suite ininterrompue de grandes mares s'emplissaient d'une eau claire et limpide. Ce fut une heureuse inspiration. Nous avions ainsi découvert une ligne d'eau formée d'étangs, reliés entre eux par une petite rivière, dans laquelle un courant appréciable se manifestait. Durant quelques heures, nous éprouvâmes une certaine angoisse, nous demandant au sortir de chaque mare si la

ligne d'eau se continuerait avec son courant. Il fallait pour sortir des mares se jeter dans la vase et chercher dans leur périphérie la bienfaisante rivière, qui ne tardait pas à se révéler par son onde limpide. Enfin, le 27 octobre, après trois jours de lutte, le *Benoît-Garnier* pénétrait dans un large canal, profond par endroits de 5 à 6 mètres, et long de 6 kilomètres, qui nous conduisit au milieu d'une plaine submergée. Ici, les inondations n'ont plus le même aspect, le parc s'est éclairci, les arbres sont moins nombreux. En avant, nous pressentons un vide, un espace particulier, un large sillon tracé dans la plaine; serait-ce le Logone? Combien de fois nous avons consulté l'horizon, cherchant à distinguer le cours de la rivière au sein de cette immensité. Mais il semble aujourd'hui qu'un fluide particulier nous attire, le *Benoît-Garnier* refoule sans effort les grands nénuphars, les lianes aquatiques. Nous contournons des bancs de vase, des buttes de terre; nous circulons dans ce dédale de petits îlots avec une vitesse inaccoutumée. Tout à coup, derrière un village que la crue baignait récemment encore, nous trouvons de la résistance; le courant pénètre dans la communication et s'oppose à notre marche, et nous débouchons devant une rivière large de 300 mètres, dont le flot s'écoule vers le nord. Je ne saurais dépeindre la joie immense qui s'empara de nous tous; quel soupir de satisfaction s'exhala de nos poitrines! C'était bien le Logone c'était la belle rivière, but de nos efforts, que depuis deux mois j'entrevoyais dans un rêve. Que de fois nous avions envisagé toutes les difficultés de la route comme les préliminaires d'une tentative également décevante et capable de succès! Combien de fois nous avions pensé que nos efforts pouvaient être vains! Et voilà que tout à coup nous sommes à l'ancre au milieu de cette belle rivière, objet de toutes nos espérances! Il nous semble que nous sommes arrivés là subitement, sans efforts, car la joie nous fait oublier les souffrances passées. Le séjour à Léré, la perfidie des Moundangs, la cataracte de Lata, nos escalades parmi les rochers, notre séjour mortel dans le Toubouri, les marécages de M'Bourao, nos

labeurs et nos peines dans la communication, qu'est-ce que tout cela? Sommes-nous bien sûrs de l'avoir éprouvé puisque le Logone est devant nous, puisque son courant, va sans effort de notre part, nous entraîner à belle vitesse jusqu'à Fort-Lamy, jusqu'au Tchad.

Le Tchad! ce nom me rappelle à lui seul le but de la mission. N'avais-je pas proposé d'atteindre ce lac par une voie d'accès plus rapide? n'avais-je pas offert de démontrer que ses eaux sont en corrélation directe avec celles de l'océan? Car elles le sont, puisqu'elles s'y déversent. Elles devaient être autrefois sur le même plan, mais les bouleversements et les changements du globe ont produit une énorme différence de niveau aux chutes de Lata. Et voilà que soudain l'édifice se dresse devant nous tout achevé, la mission est terminée. Nous avons tout en notre faveur : le courant qui nous porte, la crue au maximum, le temps qui s'améliore. Nous avons traversé cette communication, le 27 octobre, avec un tirant d'eau de 2 pieds. Ainsi nous avons tourné nos regards et nos pensées vers un seul idéal, nous avons vécu de longs jours pour un seul but, et voici que la force inéluctable de nos volontés nous a conduits vers cet idéal, vers ce but!

Cependant, après avoir longuement contemplé le spectacle qui s'offrait à nos yeux, je décidai de revenir à terre et d'accoster au village de Diokoïdi, qui se trouve à l'embouchure même de la communication. En naviguant nous observons attentivement et mesurons plusieurs fois de suite, le long des arbres et des arbustes, la différence entre le niveau maximum de la crue et le niveau actuel. C'est d'ailleurs une opération facile, car les eaux laissent dans les branches de menues herbes, soigneusement alignées et rangées par le courant. Nous avons ainsi calculé que la crue dut atteindre, cette année 1903, une hauteur de 1^{m}40 au-dessus des plus hauts fonds de la communication.

La campagne est véritablement riche et fertile, de belles cultures s'étendent à perte de vue tout le long du galdiam (ma-

récage) des Woulias (tribus riveraines du Toubouri supérieur). De superbes récoltes s'offraient à notre vue sous l'abri des arbres gigantesques. Des troupeaux, des chevaux, des champs de coton, de tabac, d'arachides, de mil, de maïs, s'étalaient devant nous. Il est difficile de traverser des régions plus riantes que celle de la communication, dessinée comme un beau parc, avec ses arbres, ses bosquets et ses pièces d'eau.

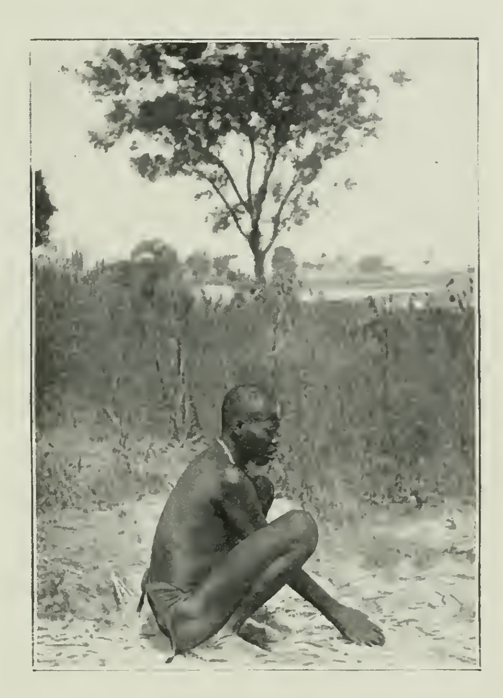
Le plus difficile, à partir de ce jour, fut d'entrer en relations avec les riverains. Les Woulias sont aussi sauvages que les Lakas et les gens du Toubouri. Nous trouvâmes des villages évacués, des paniers de mil déposés à terre dans une fuite précipitée, des chiens errants, des poulets effarés, des âtres encore fumants mais toute créature humaine avait disparu. Cependant nous manquions de nourriture, et je dus prendre ce dont nous avions besoin, attendant que ces messieurs voulussent bien se présenter pour toucher le montant de nos réquisitions.

Le 28, au lever du soleil, après une excellente nuit passée sur la berge, en plein air, sous l'unique protection des étoiles, nous vîmes arriver deux naturels, l'un vieux et l'autre assez jeune; celui-ci parlait la langue des Foulbés d'une façon très intelligible. Ces braves gens m'expliquèrent leur frayeur à notre vue, en nous rappelant que leurs pères avaient été témoins de grandes batailles entre leurs contemporains et les hommes du Bornou, dirigés par un blanc. Depuis ce jour, aucun Européen n'était revenu à Diokoïdi. Je leur donnai des perles, des étoffes et des miroirs pour payer ce que nous avions pris et leur demandai quelques hommes pour quérir les bagages laissés à la garde de M. Delevoye.

Rassurés par ces dons généreux, nos visiteurs se levèrent et se mirent à pousser un long cri : Amazowo, Amazowo! qui se répercuta dans la forêt. C'était un mot de rassemblement auquel obéirent une centaine de guerriers cachés dans la brousse.

Dès qu'ils furent en notre présence, tous déposèrent leurs

armes à l'écart et vinrent se prosterner à terre devant nous, en se couvrant les cheveux avec de la poussière. Les Woulias sont de beaux hommes, très primitifs et très courageux. La plupart ont sur le crâne des trous et de profondes cicatrices résultant des coups de matraque reçus au cours de leurs combats. Le guerrier porte sur la tête un lourd chapeau conique en paille tressée recouvert d'une crinière; le corps est garanti par une cuirasse en peau de bœuf; un bouclier de vannerie complète l'équipement. Les armes sont des sagaies, des arcs et des flèches, des couteaux de jet, des harpons et des massues. Le cheval de guerre ne porte aucune protection, le cavalier a pour toute selle la peau traditionnelle qu'il garde attachée sur les reins; mais quoique très imparfait, cet accoutrement barbare ne manque pas de pittoresque.



AU FOND, LA COMMUNICATION; AU PREMIER PLAN, UN MOUSSGOU PORTANT SUR LE CRANE, COMME BEAUCOUP DE SES CONGÉNÈRES, LA TRACE DES LUTTES ET DES COUPS DE MATRAQUE.

La femme est d'une laideur affreuse : on voit de suite que chez les Woulias, plus encore que chez les Moundangs, cette créature est un être de souffrance et de labeur forcé. Dès le jeune âge, la fillette se perce les lèvres et passe dans chaque trou de petits rondins de bois gros comme des allumettes, puis, progressivement, augmente le diamètre de ces ornements, en

sorte qu'une femme adulte peut orner sa bouche avec des rondelles de bois larges comme des assiettes a dessert. Lorsque le beau sexe est ainsi paré, sa voix prend une résonnance de mirliton, et l'ensemble est souvent agrémenté par une pipe grossière, pincée dans ces castagnettes d'un genre tout à fait inédit.



FEMME MOUSSGOU, AVEC DES RONDELLES DE BOIS ENCASTRÉES DANS LES LÈVRES.

Les cases des Woulias sont des huttes en paille; le lit se compose de rondins espacés, sous lesquels on entretient du feu toute la nuit, et l'indigène peut ainsi s'endormir sur ce gril nouveau genre, fumé comme un jambon, sans craindre le nuage épais de moustiques au milieu duquel nous vivons. Mais à côté de ces maisons, les naturels ont également des tanières pratiquées dans les herbes. Au moindre bruit, à la moindre alarme, bêtes et gens vont s'y cacher. La faune est des plus variées; lions, panthères, éléphants, girafes, gibier à poil, à plumes, rien n'y manque. La pêche est des plus fructueuses; les en-



LE « BENOIT-GARNIER » DANS LA COMMUNICATION. L'ÉQUIPAGE PRÉPARE SON REPAS.

gins se composent de nasses placées dans les ouvertures pratiquées au milieu de barrages et de levées de terre, qui retiennent les eaux de la communication dans les faibles dépressions du terrain. Enfin l'hippopotame est traqué par des flottilles de petites pirogues, montées par des guerriers armés de harpons.

En somme, le Toubouri se montra sous un jour très favorable à nos yeux. C'est un pays très peuplé, très riche, très giboyeux, et je suis certain qu'une colonisation prudente et sage ne saurait manquer d'y trouver une large rémunération de ses efforts.

Lorsque les bagages furent arrivés sous l'escorte de M. Delevoye, je fis ranger les hommes afin de les payer, et lorsqu'ils furent en possession d'étoffes, de miroirs et de perles, je fus très étonné de les voir s'allonger à terre sur le dos, la tête tournée de mon côté, puis frapper violemment le dessous de

leurs cuisses avec les mains, tandis que leurs pieds battaient l'air avec frénésie. L'interprète m'expliqua et me dit que les Woulias saluaient toujours de cette façon. Il est vrai que ce procédé ne manque pas d'être fort pittoresque, mais il aurait sans doute un succès relatif en Europe. Les Woulias me firent savoir que déjà, depuis « trois lunes », le Logone avait commencé de propager sa crue sur le galdiam; ils me montrèrent le pied de leurs cases et le niveau maximum atteint par les eaux. Ils ajoutèrent que, tous les ans à pareille époque, la crue monte et se retire et que, durant six semaines, il est impossible de circuler sans pirogue sous peine de se noyer. Ainsi la communication serait praticable durant dix à douze semaines, d'août à octobre, pour des chalands tirant 2 pieds d'eau, tandis que, pendant un mois (septembre), des bateaux calant 1 mètre pourraient la franchir. D'ailleurs le passage du *Benoît-Garnier*, le 30 octobre, sur la communication, semble confirmer cette assertion.

Quant à l'entrée du Logone dans le galdiam, elle est absolument masquée par les lotus, et je crois qu'un navigateur passant devant la communication aurait bien du mal à la deviner. Elle se trouve, en effet, au milieu d'une vaste plaine à l'aspect monotone, large de plusieurs lieues et inondée de toutes parts. Dans tous les cas, il est impossible de la rejoindre et de la trouver sans bateau.

Je parlais tout à l'heure de l'uniformité du plateau soudanais. La communication est encore un trait caractéristique de cette vaste table. Ainsi, lorsqu'on descend le Niger à partir du lac Débo, on atteint le village de Sompi, en suivant des canaux remplis par la crue de l'Issa-Ber, et longtemps on navigue à travers l'inondation.

La route est cachée par les herbes, et les indigènes seuls peuvent l'indiquer; le voyageur le plus habile ne saurait le découvrir, car la plaine est aussi large, aussi marécageuse, aussi uniforme que celle de Diokoïdi, devant le galdiam des Woulias.



VILLAGE ET FERMES DU PAYS MOUSSGOU.

Avant de nous remettre en route, nous fîmes nos adieux au sergent Dumont. Ce brave serviteur avait éprouvé de grandes fatigues auprès de nous, il n'attendait jamais un désir pour faire preuve de son dévouement. Aussi je suis heureux de rendre hommage au mérite du sergent Dumont qui, en même temps que la mission, franchit la communication par laquelle les eaux du Logone pénètrent dans le Toubouri.

Le Logone porte encore deux noms très différents : Erré ou Arré, puis Serbéouel, suivant les régions où l'on se trouve. Cette rivière est beaucoup plus large en son moyen cours que vers sa jonction avec le Chari. A l'époque des crues, les bancs de sable sont recouverts, tandis qu'en la saison sèche il devient étroit, peu profond et sinueux. La distance entre le pays woulia et le Chari dépasse 230 kilomètres, et depuis la communication jusqu'à Karnak-Logone, de vastes plaines inondées s'étendent de tous côtés. Mes observations sur la pente régulière de toute

cette partie du Centre africain, m'ont permis de conclure que le Toubouri, s'il était barré vers l'ouest, irait tout naturellement se propager en descendant vers le Tchad. Le Logone vient appuyer cette conclusion, car son trop plein submerge le pays moussgou et le pays kotoko, dont les marécages débouchent au Tchad, en descendant vers le nord. Et lorsque nous marcherons sur Dikoa, notre petite colonne sera forcée de traverser les canaux propagateurs de ces inondations au lac Tchad.

Nous voici donc définitivement en route pour Fort-Lamy.

Le pays des Moussgous, que nous rencontrons tout d'abord, est en cette saison, une série d'îles très peuplées et très riches en céréales. L'élevage est moins intense que partout ailleurs en raison des tsé-tsé qui font périr le bétail. Les indigènes sont à peu près du même type que les Woulias, leurs mœurs seraient plutôt moins brutales et moins primitives.

Ce qui m'a tout à fait charmé dans ce pays, ce sont les habitations fort originales, en terre durcie, qui s'élèvent comme de gros pains de sucre inégaux, avec des stries destinées à l'écoulement de la pluie. Chaque famille habite une ferme; celle-ci comprend une série de maisons coniques en banko, reliées entre elles par des magasins, et tout l'ensemble, disposé suivant un cercle, vient se clore sur une barrière en rondins. Le pays est tellement riche en mil que les poulets en sont engraissés; l'espèce est comparable à notre volaille du Mans.

Après avoir traversé le pays moussgou, nous arrivâmes dans une région où les indigènes appellent la rivière, Ogoun, déformation du mot Logone, et le village que nous côtoyons se nomme également Ogoun. En aval de ce point, la rivière se divise en trois bras : le bras de l'est circule dans une région sans villages, le bras central ou Arré forme de nombreux îlots, le bras de l'ouest ou Laho-Matiha passe devant la ville de Djina. Nous sommes ici dans le pays kotoko dont la race s'est propagée jusqu'au Tchad.

Ici les langages diffèrent totalement; les naturels parlent l'arabe. Ils sont vêtus, et cela nous semble bizarre, tant nous



KOTOKOS DU BAS-CHARI.

sommes habitués à la nudité complète des peuplades récemment traversées. La transition est fort brusque en effet; on croirait volontiers que les nouveaux venus ont des difformités à cacher, tant ce changement comporte d'imprévu. Le palmier doum, le rônier font leur apparition, nous en trouvons de véritables forêts. Les villes sont bâties au bord de la rivière et défendues par de grands remparts en terre avec gradins pour les combattants. Mais il est très difficile de débarquer; les naturels ont pris coutume de déposer toutes leurs ordures sur la face dominant la rivière et nous en sommes fort incommodés. Karnak donne, par ses ruines, l'impression de sa grandeur passée, les murs ont au moins 3 kilomètres

de tour; de larges avenues, de longues rues tortueuses en séparent les différents quartiers, les maisons construites en terre sont surélevées d'un étage. Les abords ne sont que marécages, répandant une odeur pestilentielle.

Les Kotokos sont les seuls indigènes exerçant la profession de piroguiers dans toute la région jusqu'au Tchad; ils montent de grandes embarcations faites de planches cousues à la ficelle et dont l'avant est plus large que l'arrière. Cette race est fort peu sympathique avec sa face anguleuse et bestiale, et ses mœurs sont extrêmement cruelles.

Karnak tire son ancienne importance de la route que suivaient autrefois les pèlerins du Bornou pour atteindre la Mecque; les caravanes s'y reposaient, dit-on.

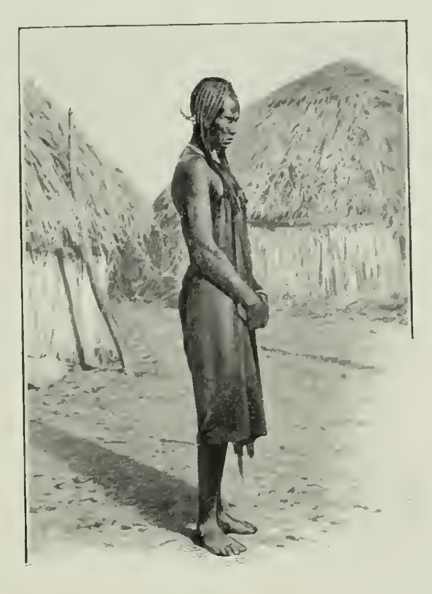
En aval de ce point, la campagne se couvre d'une épaisse forêt, le sol se relève de quelques décimètres, et cela suffit pour restreindre les zones inondées sans toutefois les faire disparaître. La brousse est en grande partie composée de faux gommiers, puis ce sont des mimosas aux troncs rouges, des acacias, des gommiers et de nombreuses espèces d'arbustes épineux. En aval, le Logone se rétrécit, sa profondeur devient plus grande; les berges, bien dégagées en amont, sont recouvertes d'une impénétrable végétation. Et depuis Karnak jusqu'au lac, depuis Fort-Lamy jusqu'au Bornou, la même forêt inhospitalière s'étend de tous côtés, et couvre sans interruption le territoire jadis occupé par l'ancien lit du Tchad.

Le 4 novembre, de bon matin, nous étions en vue de Fort-Lamy.

Le Chari mesure près d'un kilomètre de largeur au confluent du Logone, il atteignait 7 mètres de profondeur au maximum de la crue, c'est-à-dire à l'époque même de notre arrivée. La jonction présente, en outre, d'immenses marécages.

Nous allons maintenant étudier la crue du système Chari-Logone-Toubouri-Kabi, non pas sur le bas fleuve, mais plutôt aux environs du 10e parallèle, puisque la communication se trouve de ce côté.

A hauteur de Diokoïdi, le Logone atteint son maximum d'étiage vers les premiers jours d'octobre; il en est de même du Chari, de la communication et du Toubouri. La crue de tout cet ensemble commence au mois de juillet et progresse d'abord rapidement. Mais la plaine ou cuve du pays moussgou et le galdiam des Woulias ne sont inondés qu'au moment où le Logone dépasse l'étiage de 3 mètres, c'est-à-dire au mois d'août; donc à partir de cette époque et en raison même de l'épandage des eaux sur la cuve tchadienne, les rivières montent avec beaucoup moins de rapidité. C'est précisément ce qui explique pourquoi le Toubouri n'est plein que dans le courant d'octobre. En outre, le Logone et le Chari sont séparés par une région très plate.



FEMME BARGUIMIENNE.

D'après les renseignements parvenus sur la contrée dont il s'agit, la bissectrice de leur angle serait un terrain surbaissé, dans lequel les crues de ces deux cours d'eau se rejoignent pour former de vastes inondations, qui permettent aux pirogues de passer de l'un dans l'autre, durant la saison des pluies, à travers la forêt.

Toute cette région du plateau soudanais, aussi bien vers l'ouest que vers le nord et l'est du Logone, joue donc, de toutes parts, le rôle de réservoir régulateur et modérateur de l'étiage, car il accapare une bonne masse d'eau, charriée par ces deux rivières, et retarde la montée de la crue. Tous ces phénomènes : écoulement des eaux vers le nord, déclivités faibles,

pente générale du terrain, jusqu'aux similitudes géologiques[1], sont, en quelque sorte, les porte-retard de la crue générale; ils donnent du poids à l'hypothèse que nous venons d'émettre au sujet du Toubouri et font penser, comme nous l'avons déjà dit, qu'un barrage placé au sommet des cataractes de Lata, forcerait cette masse d'eau à se déverser vers le Tchad.

Mais ce lac est également grossi par les pluies locales et par les cours d'eau provenant du pays laka, dont les deux principaux débouchent à la pointe sud, et ces marigots, dès le début de l'hivernage, font monter le niveau du Toubouri.

D'autre part, le Mayo-Kabi reçoit également de nombreux affluents, mais il prend réellement naissance au pied de la cataracte de Lata, et ne doit pas être confondu avec la rivière Dalla, qui se jette en ce point.

Le jour même où le Toubouri se remet à monter, grâce aux premières tornades, le Kabi desséché, réduit à l'état de mares successives, pendant la saison sèche, renaît à l'activité, redevient rivière et manifeste sa crue sous la double influence des pluies et des premiers apports du Toubouri qui se gonfle. Cet émissaire du Tchad commence donc à progresser au début des tornades; il atteint son maximum au plus fort de l'hivernage, baisse à la fin de septembre, lorsque cessent les orages, et reprend une marche ascensionnelle, quelques jours après, ainsi que nous l'avons pu constater à Léré.

Cette crue tardive, que nous avons également observée sur la Bénoué, résulte uniquement et directement de la montée du Logone sur la communication. En résumé, depuis la fin de juillet jusqu'à la fin d'octobre, des vapeurs partis de Forcados, avec 60 tonnes et plus de chargement, auront accès dans le pays moundang jusqu'au village de Lata; depuis les premiers

1. Les roches de la barrière rocheuse du Toubouri sont analogues à celles du Niger et, comme nous le verrons plus loin, la nature rapproche encore ainsi, par cette analogie, le procédé d'écoulement des lacs nigériens et du Tchad vers la mer. Nos échantillons sont des granits porphyroïdes à cristaux roses de microline, ils renferment de l'albite, de la biotite et de l'horneblende (selon M. Hubert).

jours d'août jusqu'à la seconde quinzaine d'octobre, la communication sera franchissable pour de beaux chalands; depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin de décembre, les mêmes embarcations pourront circuler sur le Logone, depuis le poste de Laï jusqu'à Fort-Lamy.



LE DOCTEUR ALLAIN, MÉDECIN DES TROUPES A FORT-LAMY.

Donc l'ascension où plutôt la navigation du Mayo-Kabi est possible durant trois mois, chaque année. Quant à la communication, elle serait utilisable durant dix à douze semaines, au moment même où le matériel déposé à Lata pourrait être progressivement écoulé vers Sulkano et le Toubouri par voie de terre. Nous sommes donc amenés tout naturellement à penser que la route Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri est utilisable durant environ trois mois, chaque année, que si les 30 kilomètres de portage Lata-Sulkano sont sagement organisés, les ravitaillements, destinés aux postes du Tchad, pourraient être expédiés de Forcados sur Fort-Lamy, de juillet à octobre, et qu'avec une flottille composée de chalands assez forts et nombreux, de volumineux approvisionnements atteindraient sûrement le Bas Chari. Mais toutefois, de ce fait que nous avons mis la route en pratique avec un bon bateau, il ne faut pas conclure que la voie fluviale Kabi-Toubouri-Logone est dès maintenant utilisable pour des touristes. Elle demande, à partir de Bipâré

jusqu'à Lata, des soins spéciaux et peut être rapidement mise en valeur, si le poste que nous demandons à Léré peut se mettre dès maintenant à l'œuvre. Quoi qu'il en soit, cette route flu-



LE CIMETIÈRE, TOMBE DU COMMANDANT LAMY.

viale est, par rapport à la voie Congo-Oubangui, d'une praticabilité, d'une rapidité, d'une économie et d'une humanité vraiment surprenantes, grâce à sa direction constante ainsi qu'à la réduction du portage à l'étape d'une seule journée.

Nous arrivâmes à Fort-Lamy, le 4 novembre. M. le commandan Largeau, chef des territoires militaires du Tchad, était alors en inspection dans le Kanem et le Fittri, car les populations du Ouadaï se montraient assez turbulentes à cette époque même. Nos fatigues brusquement interrompues firent un retour offensif, mais grâce aux soins affectueux et dévoués du docteur Allain, nos santés furent promptement rétablies. Fort-Lamy est un grand poste composé de deux parties différentes : le camp et la résidence. Le marché n'est pas encore très achalandé. Notre première visite fut pour la terre où dorment nos devanciers. La tombe du commandant Lamy se trouve la première de l'unique rangée. C'est un massif en briques, surmonté d'une croix sur laquelle on lit encore cette inscription « Famille Lamy », qui réveille avec



LE MARCHÉ DE FORT-LAMY.

sobriété tout un monde de souvenirs glorieux, tout un passé de dévouement à la France, tout un présent de tristesse et de regrets. Ce soldat héroïque, mort au champ d'honneur, conscient de sa victoire, est un exemple toujours vivant pour ceux qui restent. Nous sommes allés le saluer et nous incliner sur la terre brûlante, au sein de laquelle tout Africain n'est jamais assuré de ne point dormir.



MONUMENT ÉLEVÉ PAR NOS CAMARADES DU CHARI A LA MÉMOIRE DE CEUX QUI SONT TOMBÉS POUR LA CAUSE AFRICAINE.

Nous avons exposé les difficultés de la mission, mais il est encore plus intéressant d'en montrer les résultats qui peuvent se résumer comme il suit :

Durée du parcours de Paris au Tchad : 75 jours.

Totalité du portage : une étape de 32 kilomètres.

Nombre des mouvements de matériel : trois (déchargements à Forcados et Lata, rechargement à Sulkano).

Enfin le prix du fret est réduit de plus de moitié.

La route présente, comme on le voit, de réels avantages. Mais tout cela suppose implicitement le curage de certains tournants du Kabi, le recrutement facile des porteurs et l'organisation rationnelle du pays. C'est ici que l'on appréciera l'utilité d'un poste à Léré. Le chef du district doit assagir les indigènes qui sont plutôt des enfants turbulents que de mauvaises gens. Dès que les Moundangs trouveront du profit à notre contact, on pourra les employer pour couper les herbes gênantes à l'entrée des trois lacs de Trêné, de Léré et de Bipâré. Dès

qu'ils trouveront rétribution à leurs labeurs, l'officier chef de poste pourra leur faire couper du bois de chauffe pour les vapeurs. Dès qu'ils verront le profit du portage, ils s'y livreront de plein gré, vu la faible durée de ce travail. Ces conditions sont nécessaires, et sincèrement je les crois suffisantes pour la circulation facile et rapide des remorqueurs, pour le fonctionnement normal des transports. Ainsi, comme on le voit, le but de nos efforts en Afrique est pleinement atteint, nous arrivons à réduire le portage à son minimum : l'étape d'une journée.

Le 14 novembre, M. Delevoye s'embarquait sur le *Benoît-Garnier* pour gagner le Tchad, longer la côte ouest, observer les atterrissages et revenir à son point de départ, après avoir fait complètement le tour des eaux libres de l'ex-grand lac africain. Nous lui donnâmes donc rendez-vous à Koukawa, que nous devions rejoindre par voie de terre. Mais en raison de formalités à remplir, notre départ fut retardé; nous quittâmes Fort-Lamy, le 19 novembre seulement, pour traverser le territoire allemand et pénétrer au Bornou.



CHAPITRE VI

Voyage au Bornou. — La forêt du Bas-Chari. — Nous entrons sur la « terre cassée ». — Les Kotokos de Méloué, la chasse à l'esclave. — Les ruines d'Afadé. — Passage du Bahr-el-Obéïd. — Les dunes concentriques et le retrait du Tchad. — Séjour à Dikoa. — Le sultan Zanga. — Fin de la « terre cassée ». — Qu'est-ce que le Bornou? — Sécheresse et médiocrité. — Le marché de Monghono. — Nous entrons à Koukawa. — L'accueil du sultan Guerbaï. — Kanouris et Bornouans.

Le 19 novembre, à deux heures du soir, nous quittions Fort-Lamy pour le poste allemand de Koussri. Nous y devions passer la nuit, et MM. les lieutenants Schipper et Strumpel nous y firent le meilleur accueil.



UNE RUE DE KOUSSRI.

Il est difficile de concevoir un village plus sale et plus délabré que Koussri. La berge est à pic, dominée par la demeure du sultan Moussa; la plupart des maisons sont en ruines ou désertes, et leur annexe à étage ne donne aucun aspect de confort à ces demeures. Les immondices et les ordures fétides sont répandues de toutes parts jusqu'au bord du Logone et exhalent une odeur nauséabonde. En arrière, du côté de la



FEMME SARA : LA MISÈRE DU BAS-CHARI.

brousse, un terrain dégagé sépare les maisons d'un rempart en hémicycle, percé de deux portes et muni de gradins. Dans l'angle est de la forteresse on voit un groupe de fort beaux arbres réduit de la défense, où nos morts furent enterrés; car c'est à 5 kilomètres de Koussri que se livra la sanglante bataille où sombra l'empire de Rabah, où celui-ci trouva la mort, tandis que le commandant Lamy victorieux rendait son dernier soupir, au milieu de ses vaillants collaborateurs. C'est auprès de l'ossuaire que nos morts ont quitté, que s'est installé le poste allemand, caravansérail des plus confortables et des mieux compris.

La ville de Koussri comptait autrefois trois ou quatre mille habitants; aujourd'hui la population est réduite à cinq cents âmes et décroît de plus en plus. M. le lieutenant Stieber, rési-



LA BROUSSE ÉPINEUSE DU BAS-CHARI : TERRE CASSÉE, MIMOSAS ET FAUX-GOMMIERS.

dent du Bornou allemand, nous fit l'accueil le plus gracieux, il nous autorisa même à chasser sur son territoire, permission dont je ne profitai guère, car le gibier n'est pas abondant. Cet officier nous avait, en outre, donné une escorte, commandée par le sergent Rippa, dans le but de nous faciliter la route et de nous procurer des vivres à travers ce pays, dont les ressources ne sont pas des plus variées.

Le 20 novembre, nous longeâmes le Chari par un sentier qui circule à travers la forêt. La brousse est extrêmement serrée, les hautes herbes ne sont jamais brûlées, elles enlacent le pied des arbres touffus, au milieu desquels on ne peut se frayer un chemin. J'ai vainement cherché à reconnaître une valeur possible à cette végétation, ce sont de tous côtés des arbres épineux : mimosas, acacias gigantesques, faux-gommiers, hadjilidjs, plantes rébarbatives et d'un contact dangereux.

L'existence sur le chaland nous avait été fort pénible, nous



PAYSAGE DE LA « TERRE-CASSÉE ».

habitions à trois un espace de 5 à 6 mètres carrés tout à fait impropre à la marche; aussi profitons-nous de la vie en plein air pour effectuer de grandes étapes. Nous arrivons ainsi à Méloué, après une vingtaine de kilomètres de route, sans avoir utilisé nos montures, mais avec un appétit féroce.

Les dernières pluies étaient tombées vers le 15 octobre; depuis un mois la saison sèche avait commencé. Tout est parfaitement réglé dans ce pays : le voyageur qui part en novembre peut être assuré de n'avoir pas la moindre ondée avant le mois de juin, la sécheresse la plus absolue fait suite à l'hivernage.

Le 20 novembre à quatre heures du matin, par un clair de lune merveilleux, nous reprenons, toujours à pied, notre route et suivons un sentier qui contourne une zone marécageuse, d'où se dégage encore une humidité froide et pénétrante. La forêt continue sans interruption, les hyènes nous escortent et

font retentir ces solitudes de leur « hou-oui » prolongé. Mais les fauves ne sont pas les animaux le plus à craindre. En effet, vers cinq heures, par une nuit noire, nous entendons des cris déchirants, des appels douloureux partis de la brousse à 200 mètres à peine. Nous nous précipitons dans les fourrés vers l'endroit où retentissent ces clameurs et y trouvons un jeune garçon d'une douzaine d'années, boy du sergent Rippa, gisant à terre, à demi mort de frayeur. Ce petit imprudent s'était écarté de la colonne, sans se douter que les Kotokos nous suivaient, prêts à se jeter sur nos hommes pour les entraîner en captivité. Soudain il se vit entouré de toutes parts, et tandis qu'il s'enfuyait en poussant des cris de détresse, un homme essayait d'étouffer sa voix. Ce sont là, chez les Kotokos, des coutumes pratiquées encore à l'heure actuelle, et, comme on le voit, les hyènes et les fauves sont moins à redouter que ces farouches naturels.

Les Kotokos sont presque tous musulmans; toutefois leur religion ne les empêche pas de se livrer à de fréquentes libations. Ils ont hérité de l'Islam la cupidité de la chair humaine, commune à presque tous les peuples du Chari. Baguirmiens, Saras et Bandas se livrent à la même pratique et portent leurs exactions chez les peuplades sauvages du Moussgou et du Toubouri. Pour ces hommes, la capture de leur semblable est le but de l'existence.

Nous cheminons sur un pays absolument plat et régulier; les seules différences de niveau qu'il présente se trouvent au passage de rigoles ou de canaux peu profonds conduisant l'eau des pluies vers le nord, au Tchad même. Le terrain est extrêmement dur et sec, c'est un bloc d'argile décomposé par le soleil en gros pavés, séparés par de profondes crevasses, où les pieds des chevaux enfoncent jusqu'aux paturons. Et ce sol brisé, divisé, cette « terre cassée », nous allons, durant deux mois, la parcourir en tous sens, avec la certitude de la trouver invariable de nature et d'aspect. Si, du regard, nous interrogeons la contrée, nous trouvons dans l'Ouest une plaine indé-

finie sans accidents de terrain; vers le Sud, c'est un vaste plan régulier qui s'élève vers une région marécageuse, boisée çà et là. Ce pays en pente douce, mais constante, va rejoindre ainsi le Toubouri, avec une différence d'altitude inférieure à 40 mètres pour un trajet de 200 kilomètres.



MON GUIDE BARKA FAIT PORTER SON PAQUETAGE PAR SON BEAU-FRÈRE TARAGUIRI.

Et cela nous donne bien idée de l'immense cuvette, de la dépression régulière que jadis une masse d'eau considérable devait recouvrir de toutes parts jusqu'à la lisière du plateau soudanais, jusqu'aux abords de Binndéré-Foulbé, du Mayo Kabi et du Toubouri.

J'ai dit que le Centre africain se trouve sur un plateau; en effet, nous avons dû nous élever de 260 mètres environ au-dessus de la mer, pour atteindre la cataracte de Lata; puis il fallut monter brusquement de 110 mètres pour pénétrer au Toubouri. Le lac, situé à la lisière supérieure du plateau soudanais, est sensiblement par 375 mètres d'altitude, tandis que le Tchad se trouve à peu près à 330 mètres; en outre, un pays à déclivité régulière sépare ces deux points l'un de l'autre. Enfin, nous avons supposé que si les eaux du Toubouri trouvaient devant elles un barrage, la crue, ne pouvant s'écouler dans le Kabi, se répandrait au contraire vers le nord. Toutes les

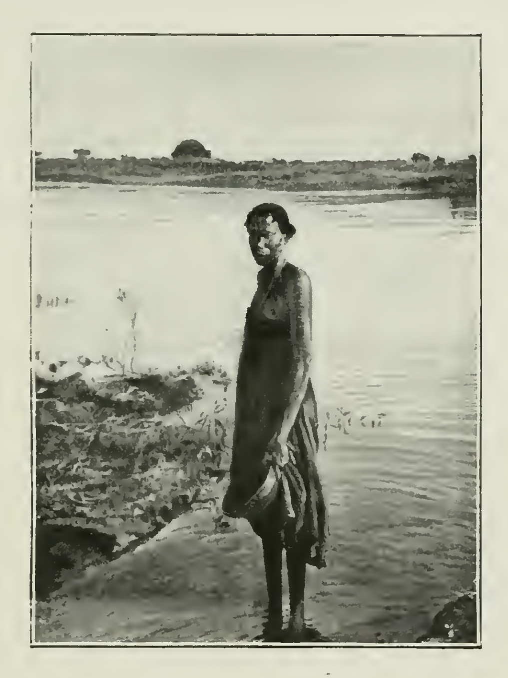
observations de notre voyage au Bornou concluent, une fois de plus, comme on va le voir, à la vraisemblance de cette hypothèse, car elle se trouvera confirmée, comme ci-dessus, par des appréciations de tous les instants.

Nous côtoyons de nombreux villages ruinés au bord de marais desséchés, puis nous arrivons sur une butte, sorte de dos d'âne, et cela nous permet de scruter l'horizon. De toutes parts, la « terre cassée » s'offre à nos yeux, recouverte d'une herbe courte et brûlée. La vie est supprimée de ces régions, la sécheresse a chassé les habitants après avoir tari les puits, nous ne voyons ni villages ni cultures; partout, une brousse maigre survit à la forêt moribonde. Nous trouvons bien quelques gommiers, mais en si faible proportion qu'il est presque inutile d'en parler, en sorte que l'escompte de cette richesse nous sembla des plus problématiques.

La butte, sur laquelle nous venons de passer, décrit un grand arc de cercle vers le sud et s'enfuit à l'horizon ; nous la retrouverons dans deux jours, pour sortir de l'aride secteur qui s'y trouve emprisonné. Plus tard nous constaterons l'existence de semblables levées de terre circulaires, parallèles entre elles et concentriques au lac Tchad.

Vers onze heures du matin, après une étape de 36 kilomètres, nous atteignons Afadé, ville importante du pays kotoko; il nous faut vingt minutes pour la traverser. Comme toutes les agglomérations de ce pays, Afadé s'entoure d'un formidable rempart, séparé d'un retranchement extérieur par un fossé large de 100 mètres. De nombreuses maisons couvrent le parapet; puis en arrière, on voit les cases disposées par groupes sur des buttes artificielles pour faciliter, sans doute, le service de veille sur l'extérieur. Afadé donne l'impression d'une ville considérable, aujourd'hui très réduite; elle comprend au plus un millier d'habitants. Ce sont, en majeure partie, des noirs provenant du mélange de la race kotoko et des Kanouris; ils attribuent la décroissance d'Afadé non pas seulement aux colonnes pillardes de Rabah, mais surtout au

dessèchement progressif de la contrée. Les naturels habitent des cases en terre, faites de briques volumineuses et surmontées d'une paillotte sphérique. Les portes sont uniformément arrondies à leur partie supérieure et tournées, sans exception, vers l'occident. Je pense que cette coutume a été imposée par l'orientation des tornades, qui viennent généralement de l'est; de la sorte, les pluies ne peuvent pénétrer dans les maisons.



FEMME KOTOKO DU BAS-LOGONE.

A quelques kilomètres d'Afadé, nous rencontrâmes la Komadougou Lebai ou Bahr-el-Obeïd, rivière très profonde, large de 200 mètres et coulant vers le nord. Il était fort intéressant de trouver sur notre route ce cours d'eau, au courant assez vif, et qui joue le rôle de propagateur des inondations du Logone vers le Tchad. Nous avons dit, en effet, que le pays moussgou et la région kotoko reçoivent la crue de cette rivière et constituent ainsi de vastes nappes d'eau. Ces marécages, à leur tour, déversent leur trop-plein vers le nord; les komadougous jouent précisément le rôle d'émissaires et conduisent les eaux du Logone dans le Tchad. Ainsi, le système hydrographique du Centre africain se compose de rivières et de canaux secondaires, ceux-ci recevant les eaux des premières, lorsque les dépressions des cuvettes méridionales ont été submergées.

Et d'après nos renseignements, le Bahr Afadé ou Komadougou Lebaï n'a plus de courant appréciable à la fin de janvier, c'est-à-dire à l'époque même où la cuve kotoko a suffisamment baissé pour laisser au vent et au soleil le soin de l'assécher. En général, les régions marécageuses du Moussgou ne sont complètement évaporées qu'au mois de juin, quelques jours avant la saison des pluies; en sorte que, durant onze mois de l'année, le voyageur doit patauger dans l'eau et dans la boue pour les traverser.



LA SPLENDEUR DE LA « TERRE CASSÉE ». VILLAGE DE RENN, RUINES ET DÉSOLATION.

Le Bahr Afadé retarda notre marche; le pays ne possédant pas de pirogues pour le transbordement des bagages, il fallut couper de grandes herbes sèches et constituer ainsi des radeaux avec des bottes de cette paille légère. Les bagages furent placés au centre de ces fragiles embarcations et des indigènes les poussaient en nageant vers la rive opposée.

Les arbres du Bornou présentent tous les caractères de la végétation aquatique, les fûts sont tordus et noueux, de vigoureuses lianes tombent des plus hautes branches.

Le 22 novembre, nous atteignions le petit village de Renn, à l'entrée du pays Sâo. Une légende apprend au voyageur que les Sâos étaient des hommes gigantesques, ils pouvaient porter



TRAVERSÉE DU BAHR AFADÉ SUR UN FLOTTEUR EN PAILLE.

sur la tête et sur chaque épaule de grands vases très lourds, d'une capacité de 100 litres environ. Un jour, la sécheresse déjà grandissante, se fit tellement redoutable que les Sâos n'eurent bientôt plus d'eau potable, car les puits se tarirent, les mares se desséchèrent. Un homme vigoureux se rendit au Logone pour y remplir trois vases de liquide, mais lorsqu'il revint au pays, les hommes de sa tribu gisaient à terre, morts de soif. Ainsi disparut la race des Sâos dont l'empire s'étendait depuis le Moussgou jusqu'au delta du Chari.



UN VASE SAO A N'DOFOU.

Cette histoire à la mode indigène, cette légende ethnographique pourrait trouver quelque vraisemblance dans la stérilité constante et dans la dépopulation progressive de la « terre-cassée ». Le village de Renn se trouve donc aux confins de l'ancien empire Sâo. Le campement fut dressé au bord d'une mare boueuse à laquelle venaient boire les bestiaux, tandis que les femmes y lavaient leurs ustensiles de cuisine. Mais la soif nous tourmentait depuis plusieurs heures, et nous avons bu sans hésitation l'eau de ce bourbier dont l'épaisseur se refusait à l'emploi du filtre. Georges en fut tout désappointé, car il nous servit un potage gris et verdâtre fort peu appétissant.

N'Dofou, capitale du pays sâo, se compose de quelques misérables cases; le chef du village porte le titre de sultan, mais cela ne l'empêche pas d'être aussi pauvre que ses sujets. Cet

homme nous raconta sa splendeur passée, il nous apprit la diminution annuelle et progressive des pluies, la difficulté des cultures et des récoltes, et la noire disette qui force son peuple à



VOYAGE A LA « TERRE CASSÉE ». VUE DE LOGOMANI.

s'éloigner. Nous avons essayé, mais en vain, de recueillir quelques documents intéressants au sujet de la race sâo, nous avons fouillé des tumuli avec l'espoir d'y découvrir quelques objets précieux, mais nous avons tout au plus recueilli des ossements pulvérisés, et je doute que ce soient là des squelettes de Sâos, car ces derniers étaient placés debout dans leurs tombes, tandis que le tertre, objet de nos recherches, indiquait la position horizontale du défunt. Le sultan nous affirma que Rabah fit enlever les restes du roi sâo pour les brûler et les disperser ensuite au vent de l'hermattan. Nous apercevons à N'Dofou les vases dont parle la légende locale, ce sont de grandes jarres cylindriques, à fond hémisphérique, et capables de contenir 200 ou 300 litres d'eau. La paroi peut atteindre 4 centimètres d'épaisseur, elle est ornée de dessins et de stries sans goût et sans originalité, mais on se rend compte de l'effort considérable qu'il a fallu produire pour cuire de semblables poteries et pour les transporter; cette opération nécessitait sinon

des colosses, tout au moins des hommes robustes et vigoureux. L'ancien empire sâo est donc extrêmement misérable; cependant les villages sont bâtis au sein d'un terrain moins lourd : c'est du sable argileux sur lequel la culture est moins difficile et moins ingrate qu'au milieu de la « terre cassée ».



« TERRE CASSÉE » DIKOA ET LE PALAIS DE RABAH.
LE DOCTEUR KRAVIETZ VIENT A MA RENCONTRE.

Nous visitons ensuite Belagana, — Malem et Logomani, villes plus grandes, mais aussi pauvres que les précédentes; tout ce pays donne l'impression de la famine et de la désolation.

Comme il est dit précédemment, nous avons reconnu, à diverses reprises, au cours de nos étapes, l'existence de larges ondulations et de dunes concentriques entourant le Tchad à de grandes distances; ces vagues de sable argileux semblent formées par la houle d'une mer disparue. On pourrait s'expliquer comme il suit le dessèchement progressif du grand lac : supposons que les eaux viennent s'arrêter au pied même de la dune extérieure, la dune immédiatement voisine étant submergée, les infiltrations, le vent, le soleil, la diminution constante des pluies et des inondations vont amoindrir la masse d'eau du Tchad, conformément à la légende précédente; en outre le terrain, ou plutôt le fond compris entre deux ondulations, est en

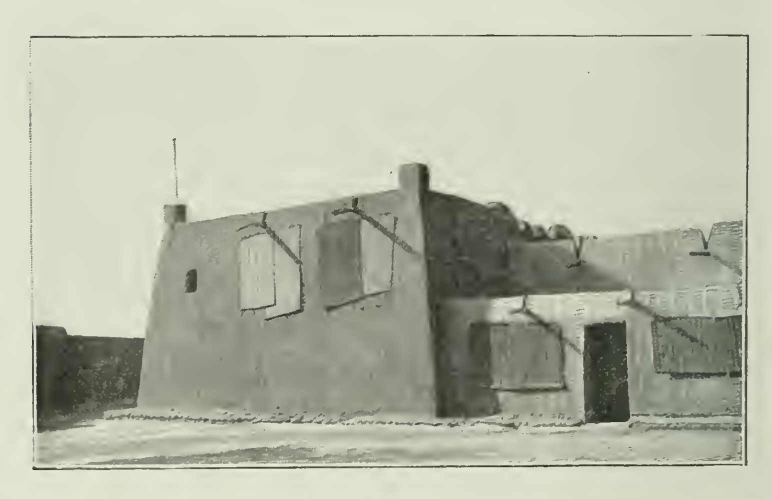


DANS LA « TERRE CASSÉE » COMMERÇANTS MAROCAINS CARAVANIERS DE TRIPOLI A DIKOA PAR ZINDER ET KANO.

pente extrêmement douce et régulière ; il offre donc, en raison de la faible profondeur de l'élément liquide, une prise énorme aux agents desséchants. Donc, si le niveau du lac baisse de manière à rester en dessous du sommet de la dune immergée, l'intervalle compris entre celle-ci et la dune extérieure va se transformer en marécage, et ce dernier sera très rapidement asséché. Tous les villages perchés sur les dunes périphériques et sur les terres émergeantes vont, du même coup, se trouver à sec ; il arrivera même un moment où les eaux seront tellement éloignées que les indigènes devront se déplacer vers le nord pour trouver de l'eau et pour reconstruire leurs habitations près

du Tchad; ainsi font d'ailleurs les habitants de la « terre cassée » depuis Afadé jusqu'à Logomani.

Après avoir traversé les villages de Mongala, Tiégasala et



DIKOA. LA MAISON DE RABAH.

Gadjibo, nous arrivâmes, à travers une vaste plaine inculte et marécageuse, en vue de la ville de Dikoa. Le sergent Rippa nous fit ses adieux, et je le remerciai très vivement de ses bons offices auprès de nous.

Je ne saurais dépeindre notre déception à la vue des vestiges de cette cité, de cette Babylone africaine, témoin des splendeurs de Rabah. Les villages extérieurs ruinés, réduits à l'état de mottes de terre, les murs croulants de l'enceinte, les maisons délabrées, les palais démolis, des rues sales et puantes, voilà ce qui reste de Dikoa. Le marché se tient à l'extérieur sur un espace désert et sablonneux; il présente encore assez d'animation, mais se trouve bien loin de la réputation dont il jouit au Bornou. Si nous le comparons à ceux du pays sâo, il est évidemment des plus vastes, mais, toutes proportions gardées, il ne présente qu'un intérêt bien médiocre. D'ailleurs, les caravanes qui, de Tripoli, se dirigent vers Kano et Dikoa, se font de plus en plus rares; des Marocains nous ont dit que le marché de Kano



DANS LA « TERRE CASSÉE ». ZANGA, SULTAN DE DIKOA.

n'a plus d'importance et que le commerce perd toutes ses transactions. Il faudrait plutôt conclure de nos documents que le commerce de Kano conserve une certaine activité, mais les marchandises y montent par Lokodja; les Aoussas débarquent à Loko, sur la Bénoué, puis rejoignent la grande ville peule au bout d'un petit mois de route. Dans ces conditions, les caravanes du désert ne peuvent soutenir la concurrence avec l'importation provenant du Niger, puisque, grâce à cette nouvelle voie de pénétration, les frais de transport sont cinq fois moins élevés. Il en résulte que le commerce anglais bénéficie de toutes les transactions locales, et que les marchandises provenant de Tripoli ne peuvent lutter avec les produits britanniques issus du Bas-Niger.

Dikoa est entourée d'immenses marécages, à plusieurs lieues à la ronde; la cuvette tchadienne présente en ces parages une légère dépression, et cela suffit pour créer de vastes inondations qu'une rivière temporaire, le Bahr Boulou, conduit au lac lui-même, en passant devant le village d'Ourgué.

Je causai avec plusieurs Marocains venus de Tripoli; ceux-ci me confirmèrent la marche de plus en plus difficile des affaires; les caravanes coûtent fort cher, elles trouvent dans l'Aïr une sécurité très variable et les Touareg les obligent à s'armer pour la lutte. En outre, les marchés de Kano et de Sokoto s'affaiblissent à leur égard. D'autre part la traite des esclaves est de plus en plus restreinte, le centre africain n'a donc plus grand intérêt pour les commerçants de la Tripolitaine.

La ville de Dikoa semble considérablement transformée au point de vue des mœurs; la disparition de Rabah, tout en modifiant l'état nerveux de ce pays, a sans doute entraîné avec elle les vices honteux dont j'entendis parler. Les Allemands ont remis en état la maison de Rabah; c'est une demeure confortable à étage, entourée de vérandas et de couloirs sombres, où la température est très supportable. La demeure du cruel sultan évoque de multiples souvenirs. Au fond de la grande cour, on voit encore les ruines de la poudrière, détruite par

une explosion qui coûta la vie à l'un de nos soldats et brûla grièvement le capitaine Bunoust. La maison des sultanes est encore debout; c'est là que Rabah venait entendre des chants glorifiant sa grandeur ou des mélodies l'exhortant à la prudence. « Rabah, ne fais pas la guerre à Zati (M. Gentil), laisse-le, il est trop petit, il n'a pas assez d'hommes pour lutter avec toi; marche vers le Ouadaï et prends-le. » Mais Rabah s'obstinait, un fil invisible l'attirait vers nos troupes. Son heure dernière avait sonné,



MARCHÉ DE DIKOA. LE CRANE D'UN CHEF REBELLE EN FACE DU MAUSOLÉE DE M. DE BÉHAGLE.

le sultan du Bornou voulait, malgré tout, courir à sa perte; alors ses femmes lui chantaient : « Rabah, puisque tu veux combattre Zati, marche sans crainte, détruis sa colonne, et tue-le, mais rapporte-nous surtout son babour (son vapeur, le *Léon-Blot*). »

Les Français ont conservé, dans toute cette contrée, une réputation universelle de courage et d'humanité; les Kanouris sont encore sous l'impression de nos récents exploits, et sur notre parcours, il n'est point de Bornouan qui ne nous ait cité les noms des Gentil, des Reibell, des Robillot, des Dangeville, avec un sentiment de respect et d'admiration. Le sultan Zanga de Dikoa vint nous rendre visite et nous apporta des présents, il n'avait pas oublié, lui non plus, ce dont il était redevable à

nos armes. Cependant cet homme ne nous produisit pas une impression favorable. Le regard torve, la bouche constamment entrebaillée, le visage épais, une physionomie bonnasse dont on cherche l'expression véritable; mélange de roublardise et d'inintelligence à la fois, tel nous parut le sultan de Dikoa. Cela n'empêcha pas toutefois nos relations d'être excellentes, et le jour de notre départ, Zanga vint nous prier de passer ses troupes en revue. Ensuite, nous quittâmes la ville; le marché était désert, une colonne en briques, modeste monument élevé à la mémoire de l'explorateur de Béhagle, assassiné par ordre de Raba, faisait face au crâne d'un chef bornouam, complice du crime et que l'on avait planté là sur une pique, pour rappeler aux indigènes que le sang français est toujours vengé.

Zanga nous donna des guides et nous conduisit jusqu'aux limites de la ville; un indigène muni d'une fourche d'argent écartait les branches et les épines gênantes pour nos chevaux, puis nous fîmes nos adieux et reprîmes notre vie libre et aventureuse au milieu de la plaine ardente.

Le soir de notre arrivée à Dikoa, le docteur Kravietz, l'aimable commandant du district, nous avait annoncé que le capitaine Glauning, chef de la Commission allemande de délimitation, se trouvait à Gaoua; il ajouta que notre visite lui ferait grand plaisir.

Bien que nous eussions déjà fait une forte étape et que la distance à parcourir fût encore de 45 kilomètres, aller et retour, nous partîmes au coucher du soleil et passâmes une partie de la nuit à chevaucher à travers la forêt. Le capitaine était installé dans un campement superbe, à l'abri de grands arbres, sous lesquels sa tente était dressée. Nous causâmes longuement de l'Afrique où M. Glauning servait depuis neuf ans, puis nous revînmes à travers la brousse où le guide nous égara. Cette aventure prolongea notre excursion et cela ne nous produisit aucun désagrément; la lune brillait dans toute sa plénitude, la température était délicieuse et la forêt, aux grandes herbes argentées par Phébé, nous semblait à la fois attrayante et mystérieuse.



DANS LA « TERRE CASSÉE », L'INFANTERIE DU SULTAN DE DIKOA.

28 novembre. — Nous campons au village d'Ala sous de beaux arbres au milieu de la plaine. La température s'est très manifestement abaissée, le vent de nord-est (hermattan) souffle avec intensité, les nuits commencent à devenir fraîches, les moustiques disparaissent et la chaleur du jour n'est pas trop accablante. Hâlés par la brise, nous devenons aussi noirs que les Foulanis; ce temps sec nous donne une vigueur nouvelle, et nos santés redeviennent florissantes. C'est bien là ce qui caractérise le climat de l'Afrique ; cinq semaines auparavant, nous étions au milieu du Toubouri, menacés par la fièvre, et tout d'un coup avec la disparition des marécages et des pluies, nous voici complètement rétablis.

29 novembre. — Au lever du jour, nous dépassons le village d'Ilengo, centre foulbé tout à fait isolé dans la région. Des femmes sont en prières et chantent langoureusement au bord des puits; tous les quarts d'heure environ, l'une d'elles peut en retirer une calebasse d'eau; la couche aquifère est tarie. Le chef du groupement vient nous saluer et nous annonce qu'il est obligé de se retirer ailleurs, car ses gens et son bétail ne trouvent plus à se désaltérer.

A partir d'ici, le pays va changer d'aspect; ce que j'appelais tout à l'heure la « terre cassée » fait place à des régions moins stériles et plus hospitalières. Nous arrivons au Bornou proprement dit. Géologiquement, d'ailleurs, le Bornou n'existe pas en territoire allemand, qui se compose uniquement de la « terre cassée ».

Le pays dans lequel nous allons avancer mérite à ce propos une description particulière, qui nous permettra, dans notre résumé géographique, de le distinguer d'une façon très nette des autres régions du Centre africain. Le terrain se compose en effet de grandes ondulations, longues vagues de sable, filles de l'hermattan; il est invariablement le même depuis le quatorzième parallèle jusqu'à la rive sud du Tchad. La vague monte en pente douce, constituée par un terrain semi-léger, fait d'argile, de sable et d'humus, sur lequel on cultive coton, mil,

arachides; puis sur la crête, la culture est plus maigre, c'est un sol très sec, très poreux, fait uniquement de sable; enfin, sur le versant sud de la vague, en arrière de la crête, la pente descendante est plus raide et l'on trouve des cuvettes, soit d'argile lourde, terre fendillée où pousse le gros mil, soit de terrain marécageux recouvert de végétaux en décomposition, où l'indigène creuse des puits pour irriguer des carrés de coton, de tabac, d'oignons, etc. En somme, au Bornou, la moitié des terrains est aride, un quart est bon pour la récolte du mil et du maïs, l'autre quart se prête à la culture du gros mil, du coton, du tabac et des légumes.

Cet océan de vagues sablonneuses prend fin vers le sud, à hauteur de la rive inférieure du Tchad, et vient mourir sur une dune de 8 à 10 mètres d'altitude, la dune bornouane, qui s'étend depuis les abords de Maïdougouri par Yédi jusqu'à Woulgo et Washam. L'on rencontre ensuite, vers le sud et vers l'est, l'inévitable terrain fendillé, comme celui du pays saô. C'est la « terre cassée » qui descend du Toubouri pour venir s'arrêter au pied même de la dune bornouane.

La France possède sur la rive est du Tchad un pays analogue au Bornou, c'est le Kanem. La population seule diffère; les productions sont à peu près les mêmes, et le delta marécageux du Chari semble ne constituer qu'une solution de continuité apparente entre les deux pays.

En résumé, le Tchad se trouve au milieu des pays suivants : au nord-est, à l'est et à l'ouest, terrains sablonneux à cuvettes cultivables, limités à la dune Yédi-Woulgo-Washam, au pied de laquelle prend naissance la « terre cassée » qui s'étend depuis Dikoa jusqu'au Ouadaï à l'est, et depuis N'gala jusqu'au parallèle 9° 30′, au sud. A Marté-Kora, grand village fortifié, perché sur une vague de terrain, nous trouvons, inoccupé, le campement du colonel Jackson, chef de la Commission anglaise d'abornement, dont les opérations se poursuivaient assez loin dans la brousse. Nous faisons halte à proximité, sous un arbre, tandis que j'envoie un courrier à cet aimable officier. Des peaux de

lions et d'antilopes, tués par les officiers anglais, sèchent au soleil, et nous renseignent suffisamment sur la faune du pays. Le soir, nous couchons à Yédi sur le faîte de la dune bornouane, après une étape de 40 kilomètres à travers un pays tout à fait en concordance avec celui que je viens de décrire. Le lendemain matin, vers deux heures, nous reprenons la marche.

Monghono, ville de 3 à 4 kilomètres de diamètre, que nous atteignons ensuite, se trouve à 36 kilomètres au nord de Yédi. C'était autrefois un groupe de cases, mais sa situation particulièrement favorable attira les vues de l'administration britannique.

Après les guerres et les pillages de Rabah, Koukawa, capitale du Bornou, fut réduite en ruines; le cruel sultan voulut détruire ainsi la puissance de cette ville pour accroître la splendeur de Dikoa. Ensuite les colonnes françaises rétablirent le sultan Guerbaï; puis après leur départ, les Anglais obligèrent le nouvel émir à s'établir à Monghono et à grouper autour de lui les Bornouans restés fidèles à la dynastie.

C'est ainsi que grandit un marché rapidement célèbre, autour duquel une cité provisoire, entièrement faite de gracieuses cases en paille, s'étendit de toutes parts. Monghono compta quarante mille habitants, mais le résident anglais se garda bien d'en interrompre le développement et se fixa dans un village, à 4 kilomètres de la ville, pour ne gêner en rien le retour des populations. Les transactions se développèrent, elles atteignirent bientôt une extension considérable. De tous côtés, du Baghirmi au Bornou, du Mandara jusqu'au Kanem et de Kano jusqu'au Tchad, les caravanes et les commerçants isolés vinrent au marché de Monghono. C'était un bel essai et même un beau succès de concentration, tout à l'honneur de la colonisation anglaise. Dikoa fut ainsi progressivement amoindrie, son trafic se réduisit à fort peu de chose, Monghono prit toute sa clientèle, et ce jour-là, Guerbaï reçut l'ordre de se transporter à Koukawa, en compagnie de tous ses sujets et de reprendre l'édification de la cité bornouane.



BORNOU. UN COIN DU MARCHÉ DE MONGHONO.

Il répugne aux Bornouans, comme à presque tous les indigènes d'ailleurs, de réédifier sur des ruines; il leur semble qu'un mauvais génie s'est abattu sur les villes détruites et que le bonheur s'est enfui des maisons démolies. Cependant, bien fol eût été celui qui eût pu renoncer au bien-être renaissant, à la richesse grandissante, aux intérêts sans cesse croissants. Rebâtir Koukawa sur des ruines et abjurer de sottes superstitions, cela valait bien la prospérité revenue. Les Anglais, en gens pratiques, ont saisi la valeur de ce raisonnement; les Bornouans, Guerbaï en tête, en ont compris l'importance, en sorte que nous trouvâmes Monghono en voie d'évacuation, sous la garde de quelques hommes du sultan.



UNE CASE BORNOUANE A MONGHONO.

30 novembre. — Après une marche de 37 kilomètres, nous arrivons aux portes de Koukawa, vers dix heures du matin. La chaleur est très forte, les caravanes doivent couper l'étape en s'arrêtant aux puits de Kahiné, grands marécages où vont boire voyageurs, montures, animaux de bât, fauves et volatiles. Le pays est à peu près désert : rares villages, maigres cultures, quelques beaux troupeaux, beaucoup de panthères et de hyènes, de grands vols d'aigles blancs au col noir, telle est cette contrée; mais la route est très suivie, surtout les jours



CAVALIERS BORNOUANS.

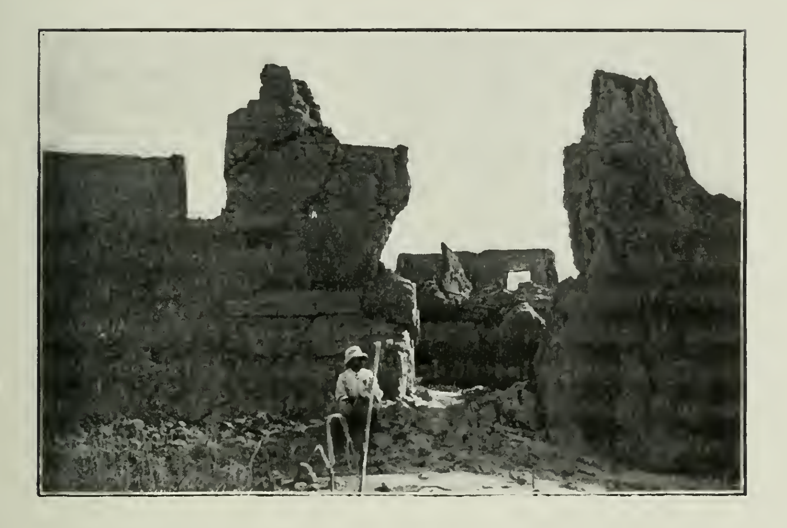
du grand marché, qui a lieu le mercredi, comme au temps de Barth et de Monteil. En vue de Koukawa, nous sommes arrêtés par une troupe de cavaliers, dont le chef vient nous saluer de la part de son maître et nous prie de vouloir bien attendre Guerbaï et son cortège. Il fait extrêmement chaud, mais l'air est embaumé des senteurs que répandent les innombrables fleurettes jaunes des acacias et des mimosas; ce parfum délicieux se retrouve, d'ailleurs, dans le miel du pays.

Après quelques instants de repos à l'ombre, nous entendons le bruit des trompettes, tandis que s'élève un gros nuage de poussière; une armée défile derrière les hadjilidjs et vient se déployer sur l'esplanade que nous occupons.

Voici d'abord les cavaliers; ils sont rangés par pelotons et, la lance tendue, prennent le galop pour s'arrêter brusquement à nos pieds, en donnant un violent coup de sonnette sur la bouche de leurs chevaux. Les escadrons se succèdent par groupes de douze hommes; après les salutations, chacun va se ranger sur la droite en exécutant encore une brillante fantasia. Vient ensuite un détachement d'infanterie composé d'une vingtaine d'hommes derrière lesquels nous apercevons M. Delevoye, chevauchant à côté de Guerbaï. L'aspect de cette troupe en marche est pittoresque et imposant.

D'anciens serviteurs, soldats de nos troupes du Chari, jouent sur les clairons des airs qui nous sont familiers, de longues trompettes poussent des sons chauds et vibrants, les tambours battent, les tam-tam résonnent à tour de bras, tandis qu'un orchestre de fifres, de hautbois et de clarinettes bornouanes fait un concert, peut-être agréable en lui-même, mais qui, mélangé à tout le reste, concourt notablement à la cacophonie générale. Le sultan chevauche tranquille et majestueux à l'ombre d'un long parasol, de jeunes captives lui projettent le souffle de grands éventails en plumes d'aigrette, de tout jeunes gens chantent ses louanges à tue-tête.

Tout à fait en arrière, cinq cents hommes d'infanterie se déploient sur la gauche, tandis qu'une foule énorme, plus de



AU MILIEU DES RUINES DE KOUKAWA, CITÉ DE L'OUEST.

trois mille personnes peut-être, se masse autour de nous. Ce sont d'abord les saluts d'usage : « Je suis heureux de te voir, me dit Guerbaï, j'aime beaucoup les Français, ce sont de grands guerriers, sois le bienvenu, reste longtemps parmi nous. Salut à ton pays, salut à ton compagnon ! » Il nous faut ensuite passer les troupes en revue. Guerbaï est coiffé d'une chéchia multicolore et drapé dans un burnous blanc, en dessous duquel il porte un costume bleu ciel, en drap chamarré, brodé en velours noir; ses longues bottes rouges sont en filali. Ses mains sont ornées de grosses bagues, la main gauche tient les rênes avec un mouchoir de soie blanche bordé de myosotis; la bride de son cheval est en velours grenat brodé de fil d'or et toute passementée de coulants en argent. Le coursier du sultan est une bête superbe, mesurant 1m60 au garrot; il ne déparerait pas nos régiments de cavalerie légère et provient de Maroua. Un beau caparaçon piqué le recouvre en entier, la selle est incrustée de grosses pierreries et complètement brodée, les étriers sont en argent. Le chanfrein de la monture protégé par une plaque de métal rembourrée, ciselée et coudée, de gros

glands de soie rouge pendus à la têtière donnent à cet équipage un aspect éclatant.

La cavalerie et l'infanterie se partagent en pelotons aux couleurs les plus disparates, aux costumes les plus variés. Les uns, pour toute une section, sont rouges bordés de vert, avec pantalon blanc à raies roses; les autres sont jaunes, aux broderies noires avec pantalon bleu. Les chefs se distinguent par des coiffures bizarres, gros turbans surmontés de plumes, chéchias ornées de miroirs et de laiton, chapeaux aux pailles multicolores. Cet ensemble inondé de lumière, baigné de l'ardent soleil sous un ciel bleu d'une pureté absolue, ce spectacle éblouissant au milieu de la brousse maigre et du sol surchauffé qui renvoie sa blancheur à tout ce coloris, ces musiques accompagnées des cris, des clameurs, des yous-yous de la foule, des vociférations des bouffons prononçant des louanges inintelligibles, tout cela constitue pour nous le souvenir le plus singulier de notre voyage.

C'est au milieu de ce brillant et retentissant cortège que nous fîmes notre entrée à Koukawa. Cependant, si nous avons ressenti quelque fierté, quelque satisfaction intime à cet accueil chaleureux, nous devons tout simplement penser qu'il s'adressait non pas à nous, mais aux représentants de la France. Nous l'avons considéré comme un hommage spontané de la reconnaissance que les Bornouans conservent à l'égard des Foureau, des Gentil, des Lamy, des Reibell, des Robillot, des Joalland, des Dangeville et de tous nos devanciers, héroïques et vaillants, qui vinrent, au sein de ces territoires du Centre africain, glorifier nos couleurs, immortaliser le renom de la France, et en faire le symbole de la justice et de l'humanité !

Guerbaï nous conduisit au campement composé de tentes préparées à notre intention; les troupes formèrent la haie, des serviteurs nous apportèrent des vivres et des gâteaux, un intendant du palais fut mis à notre disposition, puis nous prîmes congé pour nous étendre sur les beaux tapis et sur les



NOTRE CORTÈGE POUR ENTRER A KOUKAWA.

coussins préparés dans nos demeures. Je vis de suite avec satisfaction que M. Delevoye se trouvait en bon état et que son voyage n'avait pas souffert de difficultés.

Koukawa se composait autrefois de deux villes accolées, séparées par un rempart; la ville de l'est est en reconstruction, les ruines de l'ouest sont encore à l'abandon, le gibier s'y promène tout à l'aise. Il y a là de grandes mosquées abattues, de vastes palais éventrés, avec leurs minarets branlants qui semblent menacer les passants de leur chute. Que de grandeur et de prestige disparus!

Koukawa! la ville aux Koukas, la cité des baobabs, dit Barth; le centre où les maisons s'ornaient de glycines, prétend l'émir! Devant nous une grande avenue, large de 40 à 50 mètres et longue d'un kilomètre, s'étend depuis le palais renaissant jusqu'a la cité de l'ouest, c'est le Dendall. A droite, la demeure en reconstruction de Guerbaï et la nouvelle mosquée; à gauche, le marché; de toutes parts, des maisons que l'on rebâtit; çà et là, des toitures neuves tranchant sur les murs gris.

Le marché présente une réelle animation, les denrées sont réparties par catégories et par quartiers spéciaux. Tout un angle est réservé à la vente du bétail, des chevaux, des ânes et des chameaux, puis ce sont, par petites rues, les dattes, le sel, les piments, le gingembre, l'huile de palme, le karité, etc.

Ici les senteurs : parfums européens; musc, patchouli, savon aux amandes, encens, clous de girofles, bois de santal, racines odoriférantes. Plus loin le grain : mil, blé, maïs, arachides, manioc, fenio, aromes, légumes, oignons, épinards, condiments. — Voilà les articles de sellerie : brides, caparaçons, mors, frontaux, sangles, étriers, selles; les armes : lances et couteaux de jet avec leurs gaines de cuir, sacoches, miroirs, bibelots, perles, petits sacs en cuir repoussé, aiguières, poteries, etc.... Enfin voici les étoffes : de provenance indigène surtout, boubous ordinaires et brodés, petites camisoles ornées de parures multicolores, soies et laines jaunes, grenat, rouges, vertes, marron, blanches et noires, qui se vendent en éche-



AU BORNOU : VUE GÉNÉRALE DU CÔTÉ EST DE KOUKAWA.

vaux pour broder ou pour faire des tresses avec lesquelles on orne les sabres et les harnachements. Mais j'ai remarqué l'absence presque totale d'étoffes et de cotonnades européennes; il n'y en avait pas dix coupes sur la place. Le marché comporte des quantités considérables de coton non égrené, cardé, filé ou tissé en petites bandelettes. On y trouve encore du miel, des gâteaux, des bijoux et des fanfreluches. C'est en somme un lieu très actif et très fréquenté.

Je ne veux pas entrer en détail, dans les descriptions que mes devanciers ont déjà faites, et m'étendre sur des théories souvent exposées, nous parlerons simplement du pays et des gens tels qu'ils nous sont apparus.

Le Bornouan se caractérise par une face noire, osseuse, large et surmontée d'un petit crâne pointu. Les yeux sont doux, indolents, le nez est droit, moins aplati que chez le nègre en général. Le crâne est rasé, sauf sur le sommet qui conserve une touffe de cheveux nattés, et cet ornement, symbole du célibat, doit être coupé le jour du mariage seulement. La femme possède un physique plus agréable. Sa coiffure se compose de nattes aux extrémités ébouriffées, relevées autour du crâne, et présentant l'aspect de la coiffure « à la chien ». Quelquefois elle rabat sur les yeux les houppes du milieu.

Les indigènes sont, en général, des Kanouris, et, pour la plupart, des croisements d'Arabes noirs avec ces derniers, sur la provenance desquels on est très peu fixé. L'homme a des attaches grossières, des pieds et des mains énormes attestant ses aptitudes à la marche, aux exercices des armes et à la chasse. Le Kanouri serait encore meilleur routier que le Bambara.

Les autres indigènes sont des Arabes métissés, des Koukas, des Kotokos, tous aussi paresseux que le Kanouri, mais beaucoup moins commerçants et moins capables de se déplacer. Les Arabes sont exclusivement pasteurs, ils habitent de grandes cases, uniquement construites en paille et ressemblant étrangement à des meules surbaissées; leur langage ferait, dit-on, frémir nos sujets d'Algérie.

CARACTÈRE DES BORNOUANS.

Les Bornouans ne circulent jamais sans être armés de lances et de sagaies, qu'ils manient avec une adresse remarquable. Quelques-uns portent également arc, flèches et carquois, mais tous tiennent sur l'épaule gauche un bouclier en cuir très épais ou bien en bois extrêmement léger, que l'on trouve au milieu des îles du Tchad. La lance de parade est un objet de luxe très long et très soigné, la lame est fort large, bien affilée, tandis que le manche est orné de feuilles de laiton soigneusement ouvragées. Les armes à feu sont interdites; les indigènes que l'on rencontre armés de fusils et porteurs de magnifiques ceintures à cartouches, aux couleurs éclatantes, sont très inoffensifs, car le fusil n'est souvent qu'un tube en fer dans lequel il met du tabac ou des hochets, et la ceinture est garnie d'étuis absolument vides et ramassés on ne sait où.

Le Bornouan se montre fort médiocre dans le métier des armes, sa bravoure est des plus discutables, et si Rabah put jamais tenir nos troupes en échec et combattre nos Sénégalais, il le devait certainement à la présence de ses proches, ainsi qu'à ses effectifs de Bandas, race beaucoup plus valeureuse et beaucoup plus guerrière que la race bornouane. Les Kanouris se sont amollis dans les splendeurs de Koukawa, dans les vices de la grande cité, dans le bien-être et la langueur du pays. Ils s'étaient endormis confiants en leur prospérité relative, sans songer au point noir grandissant à l'horizon, à l'orage qui devait bientôt éclater, au flot de conquérants jaloux de leur puissance et que Rabah devait un jour amener sous leurs murs pour y semer la ruine et l'épouvante.



CHAPITRE VII

Voyage au Bornou (suite). — Mœurs et coutumes. — Les Marocains d'Abécher. — Départ de Koukawa. — Marches de nuit. — Les trois zones tchadiennes. — Le retrait du grand lac. — Sa crue. — Son évaporation. — Ses eaux. — Ses rives. — Ses îles. — Hypothèse hydrologique et considérations géographiques sur le Centre africain. — Rencontre du colonel Jackson. — Les Kouris. — Voyage à Oulgo. — Le delta du Chari. — Makari. — Goulfeï. — Retour à Fort-Lamy.

Le contraste le plus visible entre les populations du Moussgou et celles du Bornou se trouve dans le vêtement. Arabes, Koukas et Kanouris sont généralement vêtus; le coton est cultivé, tissé, utilisé, la nudité complète disparaît. L'homme revêt de grands boubous parfois très bien brodés, blancs ou bleus; un vaste pantalon large, orné de dessins, complète le costume; le turban se porte dans la classe élevée, celle-ci n'étant la plupart du temps distinguée de la classe pauvre que par la bassesse de ses sentiments.

La femme porte le pagne et des camisoles aux broderies multicolores; les couleurs voyantes et criardes sont les plus en faveur. La Bornouane est d'une coquetterie surprenante, elle aime à se parer de colliers en perles d'or ou de verre doré, de ceintures en acier, de bracelets en argent et de lourds anneaux de laiton, pesant chacun plus d'un kilogramme, et passés autour des chevilles. Dans la narine droite et dans les oreilles, parfois même dans les lèvres, sont piquées des tiges de corail vrai ou faux, de petites baguettes en verre rouge, bleu ou vert. Les cheveux sont ornés d'épingles en argent et la houppe supérieure est enclavée dans le « falla-fall-kibabou », bijou indicateur de corruption et dont le nom est synonyme d' « anti-pu-

deur ». Les dents sont teintes avec une mixture de tabac et de noix de kola. Les gencives sont tatouées en noir. La chaussure est constituée par des « markoubs » : chez l'homme, ce sont des bottes rouges en filali; et chez la femme, des sandales en cuirs ouvragés et coloriés.

La maison est une case ronde en terre, couverte de paillotte; l'âtre est au milieu de la case, des lits en lanières de bœuf sur cadre de bois servent au couchage. Le sol est dallé partout et surélevé à l'emplacement des lits, enfin la toiture est surmontée d'un œuf d'autruche pour attirer le bonheur au logis.

La nourriture se compose de mil, maïs, blé, poulets, laitage, beurre, légumes, etc. Le kessré est une sorte de crêpe de mil légèrement fermenté ; les nouilles du pays s'appellent dyédé ou latéria. La bière de mil, boisson favorite, se nomme pypy au Chari, mérissé au Bornou; la bière de tamarin est le mérissé ardeb, elle est sucrée au miel. Les Bornouans mangent des dattes, des bitos, fruits de l'hadjilidj, et des gâteaux de toutes sortes, parfois très agréables.

La dépravation est un trait constant de leur caractère ; Guerbaï, le sultan de Koukawa, est un kamouma (galant) de haute marque, il a deux cents femmes.

La faune a perdu beaucoup de ses spécimens depuis l'occupation du pays; et en général la rareté du gibier atteste de la sécheresse et de la pauvreté du sol.

La flore n'est pas des plus variées ; elle comprend baobabs, palmiers doums, rôniers *(borassus flabelliformis)*, bitos *(balanites ægyptiacus)*, karagué *(acacia girafii)*, mimosas, tamariniers, dattiers, papaïers, sycomores, gommiers. Les cultures s'étendent sur les champs de mil varié, de maïs sucré *(sorghum saccharatum)*, blé, tabac, coton, légumes, etc.

Le climat est très nettement divisé en deux périodes bien distinctes : saison sèche, d'octobre à juillet ; saison des tornades, depuis les premiers jours de juillet jusqu'en octobre, mais les pluies vont constamment en diminuant d'intensité, le pays perd ainsi d'une façon progressive toute sa fécondité. Les mois de

décembre, janvier et février sont particulièrement frais, la nuit surtout; le thermomètre descend jusqu'à 8 degrés centigrades, et le maximum de la saison sèche est de 47 degrés environ. En hivernage, au contraire, l'humidité est considérable; à Léré nous avons eu 41 degrés centigrades à l'ombre, tandis que l'hygromètre marquait 82, c'était une chaleur atroce et déprimante.

Après quelque repos, nous allâmes rendre visite à Guerbaï; celui-ci nous reçut dans une partie récemment reconstruite de son palais. Il se tenait dans une pièce ombragée, assis sur un divan recouvert de coussins et de riches tapis. Auprès de lui, ses gens étaient accroupis en cercle; l'eunuque Malam Moussa lui passait des papiers que rédigeait son secrétaire. Dans la cour, des griots dansaient, et l'un d'eux s'approchait par fois de Guerbaï pour lui dire la bonne aventure, pour l'assurer des bonnes intentions de la lune qui s'était levée sous des auspices favorables, et pour lui dire qu'Allah répandait sa bénédiction sur le peuple.

D'après le sultan, la dynastie présente est d'origine berbère. Les Kanouris furent les premiers occupants du Bornou, mais ils furent chassés par les Kanemyns, Arabes du désert, qui se sont progressivement fondus avec eux, depuis le commencement du XIXe siècle.

La première capitale du Bornou fut Kars Egomo, qui sombra dans les flammes; elle fut remplacée par Birni-N'kobi, qui disparut au milieu des guerres livrées par le sultan Hassem, vers 1830; ce fut ensuite Goudjba, dont on ne retrouve plus aujourd'hui que des vestiges.

Toutes ces villes n'égalaient toutefois pas en importance la « ville aux glycines », Koukawa, qui devait bientôt les remplacer. Cette capitale fut construite, lors de sa fondation, à quelques kilomètres à peine du lac Tchad, que dix lieues de dunes sablonneuses séparent aujourd'hui de la ville. Les commerçants des îles du Tchad, Kouris et Kanembous, y venaient en pirogue avec du bétail, du natron, des dattes et du grain ; les caravanes

du Baghirmi devaient y passer pour échanger les esclaves et les eunuques[1] contre les étoffes et le sel des mines du Kawar, pays situé au nord-nord-est de Koukawa. Les caravanes du Sokoto et de Kano venaient y déposer leurs produits et s'y croisaient avec celles du Mandara et du Kanem chargées de dattes, de laines, d'étoffes et de natron. Et tandis que se faisait cet énorme trafic, dont la monnaie précieuse était la chair humaine, et la monnaie courante le thaler (thalari) venu de la Tripolitaine avec les chameliers, le peuple se mettait en prières devant les mosquées dont nous venons de visiter les ruines gigantesques.

Koukawa ne possède pas de zaouïa ou collège religieux; les marabouts allaient s'instruire au Borkou chez le sultan Sidi el-Mahdi; ceux de l'époque actuelle proviennent de la zaouïa de Bir-Alali. Le commerce était trop actif pour qu'il fût possible d'encombrer la ville de toutes les formalités du rite musulman. Les jeunes nobles allaient faire leurs premières études au Borkou et complétaient leur instruction à la cour du sultan. Guerbaï suit le rite tidiani qu'introduisit son père, le sultan Ashim.

Le commandement de Koukawa s'étendait autrefois sur des régions immenses et sur les cités les plus riches de l'Afrique centrale; cependant je ne voudrais pas, en employant de tels mots, distraire le lecteur de la méfiance que j'éprouve vis-à-vis de la splendeur défunte ou présente de ce pays brûlant. A mon avis, les cités de l'Afrique centrale ont été des marchés très courus de chair humaine; les productions du Bornou sont palpables, mais je ne leur accorde pas assez de confiance pour leur attribuer la prospérité du pays, elle résulta plutôt de la traite des noirs. La preuve en est que la civilisation européenne et la suppression des marchés d'esclaves ont réduit

1. Le Baghirmi est la grande fabrique d'eunuques pour toute l'Afrique et, parfois même, pour la Turquie. La mutilation de ces hommes est tellement affreuse qu'il faut tuer dix hommes robustes pour obtenir un eunuque. Ces individus ont une physionomie des plus bizarres, et j'ai constaté chez Malam Moussa, confident de Guerbaï, un aspect de férocité tout à fait singulier, joint à son embonpoint.

ces grandes villes à néant. Quoi qu'il en soit, le sultan de Koukawa commandait, à l'ouest, les villes de Gourmel, Masséna, N'Gourou, Gogarem, Daoura, Figa, N'Kaeri, Peteskina, N'Jarbam, Piga, Montéhi, Gabri, Belaraba, Moursari, Néhinawa et Bara ; au sud et à l'est, Yedi, Monghono, Marté, Ala, Mandara, N'Gornou, Belagana, Ourgué, N'Gala, Ladari, Adjiri, Gawa, Dikoa et Dougo.

Mais aujourd'hui cet empire est des plus restreints : les guerres d'abord, l'occupation européenne ensuite, ont eu raison de cette splendeur. La cité de N'Gornou, ancienne villégiature du sultan, comptait trente mille âmes ; la population vivait heureuse, à proximité du Tchad dont les crues fertilisaient ses récoltes ; mais un jour le lac submergea la ville et la ruina. Et cependant, ironie du destin, nous avons retrouvé N'Gornou, grand village perché sur une dune, tel qu'il existait autrefois, mais réduit à l'effectif d'une bourgade et distant de 25 kilomètres du Tchad, qui se retire de plus en plus. La dynastie de Guerbaï commence à Cheik Lamine, qui régna sept ans ; puis ce furent avec leurs durées successives : Oumer, six ans ; Boukary, trois ans ; Brahim, un an ; Achem, huit ans. Brahim fut le père de Guerbaï ; Achem construisit la cité de l'Est à Koukawa.

Le lendemain de notre arrivée, nous trouvâmes, debout près du sultan, deux hommes blancs, de haute stature, qui semblèrent très embarrassés par notre présence. J'appris que ces Berbères étaient deux Marocains, détachés de leur caravane ; ils venaient d'Abécher, capitale du Ouadaï. Nous causâmes quelque temps de ce pays ; les Marocains me firent savoir que le Ouadaï était en état de calme parfait, mais que, seule, la présence du sultan Doudmourra maintenait l'accord entre les gens de cour et le parti national, et que s'il venait à disparaître, la révolution ne tarderait pas à éclater de nouveau. Effectivement, Doudmourra succombait, peu de temps après, à la variole, et les troubles renaissaient. Ces deux hommes confirmèrent l'hostilité qui règne à Abécher entre le peuple et le djerma Hotman. Celui-ci prétendait sourdement au sultanat, voulait diriger la

cour et poussait les indigènes au sentiment universel de haine contre les Européens. Il me fut même conté que la surexcitation des esprits était extrême à notre égard, et que de deux choses l'une, ou bien nous devions trouver la destruction de nos colonnes devant l'armée ouadaïenne forte de vingt mille fusils, ou bien nous avions la perspective de traverser victorieux un pays dévasté, pour pénétrer dans Abécher détruit, tandis que le peuple chercherait refuge soit au Borkou, soit au Dar-Four.



GUERBAÏ, SULTAN DE KOUKAWA. UNE ENTENTE CORDIALE.

Guerbaï nous reçut plusieurs fois avec munificence; puis je pris congé de notre hôte pour revenir au Chari en suivant la rive inférieure du Tchad. Pour éviter de nouvelles fantasias, nous levâmes le camp à deux heures du matin, et ce ne fut d'ailleurs pas sans difficultés, car les Bornouanes avaient accaparé plusieurs de nos gens. Nous partîmes par un clair de lune magnifique, éclairant la forêt comme en plein jour. La ville dormait et projetait l'ombre de ses toitures sur les murailles voisines. Nul spectacle ne saurait égaler la splendeur de ces nuits étoilées, étincelantes de mille clartés. Une brise légère, agréable et fraîche fait balancer les tiges de mil qui s'entrechoquent et les arbustes qui ploient et bruissent. Les branches des hadjilidjs s'inclinent vers le sol pour nous saluer en nous griffant de leurs

épines. Enfin, voici le jour, l'orient se teinte des nuances les plus changeantes, un rayon vert pâle précède la teinte orangée que suit bientôt le disque embrasé du soleil. La lune descend à l'horizon, Phébus et Phébé sont également inclinés au-dessus de la plaine; il semble qu'un balancier invisible tient en équilibre ces deux boules gigantesques. Mais l'astre des nuits s'enfonce dans la buée, sa couleur blafarde tranche avec l'éblouissante lumière de la masse embrasée, qui monte au-dessus de nous et darde ses rayons brûlants au sein de nuages fugitifs qu'elle aura bientôt dissipés. On dirait un bloc d'acier liquide qui projette ses scories rayonnantes sous le choc d'une forge immense, et son intense chaleur vient réchauffer nos membres engourdis par la froide humidité du matin. La nature s'éveille à ce contact, l'indigène se soulève sur sa couche de roseaux, le bétail descend les pentes assoiffées et se répand comme un flot épais et lent sur les pâturages voisins; les grillons, les sauterelles et tous les habitants des herbes rigides secouent leurs ailes alourdies de rosée; des vols d'oiseaux grands et petits prennent leur essor vers le zénith, planent au-dessus de nous, puis entonnent l'universel concert, l'hymne grandiose à la nature. Nous cheminons sur un océan de grandes vagues sablonneuses; c'est bien l'immensité qui nous environne, car nous avons quitté la région boisée pour nous rapprocher du lac, nous avançons sans cesse à travers les espaces que ses eaux ont quittés. La région du Tchad présente un aspect différent à mesure qu'on s'avance de l'intérieur des terres vers la rive; on pourrait ainsi la classer en trois zones concentriques bien distinctes.

La première, la plus éloignée du lac, comprend un pays boisé, couvert d'arbres épineux, formé de parties sablonneuses et d'espaces marécageux dont le sable a disparu, chassé par l'hermattan. C'est la contrée la plus anciennement délaissée par le Tchad, sa fertilité semble des plus relatives.

La seconde, immédiatement voisine de celle-ci, comprend les grandes vagues de sable dont nous avons parlé. Elle est bordée de tous côtés par cette forêt même et présente de grands

espaces dénudés, quelques rares bosquets ombragés; c'est la région du petit mil, c'est la partie cultivable avec ses carrés d'oignons, de coton et de tabac.

La troisième zone, au contraire, est couverte en partie d'herbes vertes et vigoureuses, touffues et serrées; elle est absolument dépourvue d'arbres. Au milieu des marécages, des plantes inconnues aux deux autres régions croissent de toutes parts; ce sont de menus arbrisseaux que l'on retrouve dans le Tchad lui-même. Les bas-fonds desséchés de cette cuve récemment découverte sont réservés aux plantations. L'indigène dispose ses cultures en carrés séparés par des levées de terre, sur la crête desquelles on voit des rigoles courant en tous sens; il creuse à proximité des puits assez profonds, puise l'eau à l'aide de grandes calebasses plongées par un levier à bascule, et déverse le liquide dans une cuve qui le répand, au moyen des rigoles, à travers les semis. Le terrain se recouvre d'humus sur de belles épaisseurs, le sous-sol est marneux et séparé du banc d'argile inférieure par une nappe d'eau, qui s'évapore lentement. Et cette région récemment abandonnée par le lac conservera sa richesse plusieurs années encore, jusqu'au jour où l'hermattan aura suffisamment déposé de sable à la surface pour la confondre avec la deuxième zone. Mais à cette époque, le Tchad aura sans cesse reculé, des régions cultivables se découvriront encore, jusqu'à l'heure où le néant des choses aura propagé le désert sur cette cuvette lacustre, inévitablement vouée à la restriction, jusqu'au moment où les sables du Sahara, où les molécules siliceuses du désert, situé au nord-est du Kanem, viendront, portées par la brise, transformer ces pays insalubres en dunes arides et brûlantes, analogues à celles de la deuxième zone.

Nous nous sommes maintenant assez rapprochés du Tchad pour l'étudier en détail. Sa masse aquatique se compose des eaux de pluie, des crues combinées du Chari et de ses affluents, et enfin des ondes apportées par les nombreux bahrs qui lui restituent les eaux des cuvettes inondées; les

marécages des pays moussgou et kotoko ne sont pas d'un faible appoint, et lorsque la « terre cassée » tout entière lui amène son inondation, le lac subit progressivement une élévation de niveau.

La crue du Tchad atteint son maximum tous les ans vers le milieu de janvier, tandis que celle du Chari possède son étiage le plus élevé en octobre. L'intervalle compris entre ces deux maxima est de trois mois environ, et l'on voit de suite que le Chari serait impuissant à combler la cuvette lacustre, à lui seul. La majeure partie des eaux tchadiennes est donc fournie par les inondations de la brousse : cuvette moussgou s'écoulant par le Bahr Ourgué, cuvette kotoko desservie par le Bahr Afadé, inondations du Bas-Chari propagées vers le lac par de nombreux canaux, c'est de tout cet ensemble que résulte le plus fort de la crue du Tchad, crue constante ou peu s'en faut, dont l'étiage maximum ne dépasse pas 60 centimètres.

Mais puisque la crue est constante, pourquoi le lac subit-il un retrait régulier? pourquoi laisse-t-il à découvert des espaces considérables? pourquoi voit-on de vastes terrains plats se desséchant peu à peu?

Les causes provocatrices de tous ces effets semblent cependant très nettes. D'abord, le Tchad a peu de profondeur, celle-ci ne dépasse guère 4 mètres aux endroits les plus creux; sa superficie considérable, autrefois surtout, donne une prise formidable aux infiltrations souterraines et à l'évaporation due au vent et au soleil. En outre, l'absence parfois presque totale de pluies contribue à l'assèchement général. Il y a dix ans, les Kouris de la rive est purent gagner Koukawa, en traversant le lac à pied sec, avec leurs bestiaux, parce que les tornades firent à peu près défaut durant trois hivernages successifs. Il en résulte que les masses d'eau évaporées sont supérieures à l'apport des pluies, des fleuves et des canaux émissaires. Par suite, malgré la constance de la crue, le niveau du Tchad s'abaisse d'une manière continue.



ROCHERS D'HADJER EL-HAMISS, ENVIRONS DU TCHAD.

Cependant cette diminution progressive de niveau peut aller en décroissant, si les surfaces soumises à l'évaporation sont plus faibles par rapport à leur profondeur moyenne; si, par exemple, les eaux se retirent sur des cuvettes à fond moins poreux, ou sur des étendues plus creuses dans leur ensemble; et dans ce cas le Tchad tendra vers une position d'équilibre entre les eaux reçues et les masses évaporées. Dans le cas contraire, la baisse du niveau sera progressive et toujours la même, chaque année; le Tchad tendra dès lors à disparaître, tout porte d'ailleurs à le craindre. L'ex-grand lac africain est donc, on le voit, sous la menace d'une disparition probable ou d'un retrait considérable, et je pense que dans un avenir prochain, le Tchad sera réduit à l'état de plaine marécageuse tout à fait impropre à la navigation.

En l'état actuel, la barre du Chari dans le Tchad ne permet plus guère que $1^{m}20$ de tirant d'eau pour les embarcations, à

l'époque la plus favorable de l'année; dès le mois de mars et jusqu'en octobre, le vapeur *Léon-Blot* ne peut plus passer à pleine charge, et ses tentatives d'entrée dans le lac ont failli plusieurs fois le faire prisonnier. En saison sèche, le tirant d'eau permis est de 2 pieds. Une vieille théorie donnait à penser que le Tchad gagne vers l'ouest le terrain perdu à l'est; il n'en est rien; la masse d'eau cède de tous côtés. La seule région où la rive n'ait point reculé se trouve entre 13°50′ de latitude nord, et l'embouchure de la Komadougou Yoobé, qui forme cependant des bancs à sa sortie. Dans toute cette zone, la berge est très haute, c'est le seul endroit où l'on puisse atterrir sans être obligé de traverser 20 ou 25 kilomètres d'herbe et de vase. Quant à N'Guigmi, le village exploré par Barth et Overweg, il n'existe plus, son emplacement se trouve à 25 kilomètres dans les terres. Les indigènes ont rebâti cette agglomération que M. Foureau trouva près du lac même en 1899; mais depuis cette époque les eaux ont reculé, le nouveau centre est à 5 kilomètres de la rive. La même remarque s'applique à Kologo ainsi qu'à tous les anciens villages situés au bord du lac.

Quant à la rive est, elle se découvre de plus en plus. On peut, en effet, observer que le Tchad se divise en eaux blanches ou libres et en eaux noires ou vaseuses, et l'on trouve même au milieu du lac des hauts-fonds signalés par des touffes d'herbes. Toute la zone avoisinant le Kanem peut-être classée suivant trois genres de terrains différents : 1° les îles voisines de la rive est; 2° les îlots-bancs, îles à submersion intermittente, et 3° les bancs, hauts-fonds couverts d'herbes et voisins des eaux libres. Ces trois genres de terrains sont disposés en bandes parallèles à la côte est.

Sous l'influence des agents desséchants, et de l'hermattan principalement, les eaux s'évaporent; les sables sont accumulés sur la rive est par la brise du désert. Les canaux, parfois profonds, qui séparent les îles de la terre ferme présentent eux-mêmes des barres et des seuils, qui les déter-

minent à se combler d'herbes progressivement et de plus interdisent entre eux toute communication. Il en résulte que peu à peu ces canaux se dessèchent et que les îles se relient à la terre ferme, tandis que le niveau du lac diminue. Mais en même temps, par ce fait même, les îlots-bancs se transforment en îles et les bancs en îlots-bancs, tandis que de nouveaux bancs d'herbe se découvrent à l'ouest au milieu des eaux libres. Tout marche ainsi par cycles d'années; la transformation est lente et progressive, mais elle est inévitable. Quant au Bahr el-Ghazal, « la rivière des gazelles », autrefois composé d'une multitude de petites rigoles descendant vers une dépression qui portait au Tchad les eaux du Fittri et du Bas-Kanem, c'est maintenant une suite interrompue de dunes, et tout le fond sud-est du lac est un véritable cul-de-sac, absolument impénétrable pour les embarcations[1].

M. Delevoye, au cours de son voyage avec le *Benoît-Garnier*, a d'ailleurs confirmé l'exactitude entière de cette explication; cet officier a fait sur la rive sud du Tchad des observations concordantes et signalé l'éloignement progressif des eaux par rapport aux rochers d'Hadjer el-Hamiss. De notre côté, pendant notre voyage de retour, nous avons également constaté que les villages de la rive sud-ouest se sont trouvés complètement isolés des eaux libres, et que le retrait de celles-ci a fait de grands progrès depuis quelques années. Enfin Lahure a suivi dans le Bas-Chari des itinéraires fort intéressants, confirmant d'une façon absolue tout ce que nous exposons ici. Nous conclurons donc à la diminution incessante de la surface du Tchad, au recul général des rives vers le centre, exception faite pour la partie comprise entre la Komadougou Yoobé et le parallèle 13°50′, et nous ajouterons

1. Cette théorie est l'œuvre de M. l'enseigne de vaisseau Audoin qui nous l'a exposée d'après ses observations personnelles et d'après celles de son collègue, M. d'Huard. Je suis heureux de rendre hommage à ces deux officiers de marine, et c'est avec une confiance absolue que nous reproduisons ici la remarquable étude de M. Audoin.

que la circulation et la navigation sur le lac deviendront de plus en plus problématiques. Enfin les eaux du Tchad sont douces au milieu, natronées entre les îles de la rive est et mélangées de purin sur les côtes nord et sud.

Cela posé, résumons succinctement l'aperçu géographique de notre voyage.

Reportons-nous d'abord par la pensée à de nombreux siècles en arrière, à l'époque même où l'océan, qui recouvrait l'Afrique presque entière, disparaît sous l'influence d'un bouleversement du globe. Reprenons cette nappe liquide au moment précis où les cuvettes du plateau soudanais, surplombant l'océan et les vallées du Niger et de la Bénoué, restent comblées par une mer intérieure et surélevée, dont le flot va s'arrêter au pied des crêtes granitiques qui bordent la table africaine, par 380 mètres d'altitude environ. Sous l'influence des pluies et des crues, cette mer intérieure va déborder et déverser son trop-plein, elle arrachera la lisière de la table soudanaise, les vallées se dessineront et se creuseront, nous verrons apparaître celles du Niger et de la Bénoué. Dès que la formidable masse aquatique aura pris son essor vers le golfe du Bénin, des couloirs et des canaux se traceront, les ondes arracheront tout sur leur passage, la bordure déchiquetée du plateau soudanais se couvrira de roches mises à nu; le bloc granitique de Lata, qui sépare le Toubouri du Kabi, se découpera suivant les cônes rocheux franchis par la mission; la cataracte prendra naissance à ce moment précis. Mais pendant le répit de la saison sèche, la mer intérieure de l'Afrique centrale va se mettre en équilible, puis en repos, et son flot viendra mourir au pied des villages de Binndéré-Foulbé, à la limite extrême du Toubouri, aux avant-monts du pays laka, décrivant vers l'est une immense courbe pour atteindre les éminences du Dar-Four et du Ouadaï. Vers l'ouest, en échange, cette mer va dominer la rive droite de la Bénoué, et se propager sur la région de Timbouctou jusqu'au Foutah-Djalon. En un mot, le plateau du Centre africain sera recouvert

par un océan, au sein duquel nous verrons émerger les rochers de Mindiff, de Lara, d'Hadjer el-Hamiss, les massifs du Mandara, du pays aoussa, du Haut-Dahomey, du Macina, du Bélédougou, etc. En outre le massif de l'Aïr, prolongeant ses ramifications plongeantes vers le sud, ne laissera émerger que ses crêtes septentrionales; son dos d'âne inférieur va se trouver sous les ondes marines tout prêt à se dessiner, lorsque baissera le niveau, de manière à séparer en deux tronçons, en deux nappes d'eau, la mer évanouissante. Et plus tard, les eaux baissant toujours dans la région de Zinder, le Damangara émergeant va se trouver à cheval entre la zone marine de Timbouctou et la région lacustre du Tchad, devenues, par cela même, séparées et distinctes l'une de l'autre.



ENVIRONS DU TCHAD. — LA BROUSSE, MISÈRE ET STÉRILITÉ.

Ainsi sous l'influence de l'évaporation et des infiltrations, la mer africaine perdra peu à peu de sa vaste étendue; les hauts-fonds de l'Aïr vont partager les eaux restantes en parties bien distinctes : 1° à l'ouest, la nappe qui recouvrait jadis la région de Timbouctou; 2° à l'est, la cuvette lacustre du Tchad. Puis l'évaporation continuant, supérieure à l'apport des crues et des pluies, chacune de ces deux nappes va devenir une série de lacs; la première comprendra les lacs Débo, Faguibine, Télé, Fati, etc., du bassin nigérien; la seconde se composera du Tchad et de

laisses d'eau situées de tous côtés. Comment se sont formées les vallées du Niger et de la Bénoué? Voici l'hypothèse vraisemblable.

La région lacustre du Niger se trouve vers Timbouctou, par 340 mètres d'altitude environ ; ce fleuve la gonfle, la crue ne sait pas où s'écouler, la voici qui se précipite sur les dunes d'Ansongo, renverse leur infrastructure et saute dans les rapides de Boussa, pour crever la table africaine à Lokodja.

Le Tchad se trouve par 330 mètres d'altitude environ, il subit tous les ans une crue, une marée qui traverse le Toubouri et creuse de plus en plus les roches de Lata. La Bénoué s'élargit pour livrer passage à cette avalanche venue par le Mayo Kabi. Mais progressivement le Tchad se rétrécit, sa rive inférieure s'est éloignée vers le nord, la voici déjà loin du Toubouri, que sa propre crue ne gonflera plus. Mais comme nous l'avons vu, c'est le Logone qui viendra submerger de son trop-plein la cuvette marécageuse des pays moussgou et kotoko, pour propager les eaux du Tchad vers l'Atlantique en suivant la route Toubouri, Kabi, Bénoué, Niger d'une part; et vers le Tchad lui-même, par son propre cours et par les barhrs Afadé et Ourgué d'autre part.

Cette explication hypothétique nous montre donc le Tchad d'autrefois en corrélation directe avec l'Atlantique, puis, à cause de son évaporation constante, nous le voyons s'éloigner, se restreindre et tomber enfin dans la nécessité de dévoluer ses fonctions au Logone, qui franchit alors la communication pour gonfler le Toubouri; et l'eau de cette cuve va sauter la cataracte de Lata pour donner naissance au Kabi, émissaire indirect du Tchad et propagateur de ses ondes vers le golfe de Bénin.

Un fait très caractéristique rapproche encore les deux régions lacustres du plateau soudanais : nous allons voir que ces deux masses aquatiques se déversent dans l'Atlantique par des voies différentes, mais convergentes, et suivant des procédés absolument identiques.

Les lacs de Timbouctou (altitude 340 mètres environ) vont à



L'IMPORTANT VILLAGE D'OULGO, SUR LA RIVE SUD DU TCHAD.

la mer par le Niger, en sautant les rapides de l'Issa-Ber et les chutes de Boussa, dont l'ensemble correspond à peu près à 110 mètres de dénivellation. Les eaux du Tchad (altitude 330 mètres environ) vont à la mer par la Bénoué en sautant les chutes et cataractes de Lata. La dénivellation est voisine de 110 mètres. Il y a donc analogie dans l'ensemble de ces phénomènes. La seule différence consiste en ce que dans le Niger les cataractes de Lata, au lieu de traverser un bloc rocheux de 20 kilomètres d'épaisseur, se trouvent répandues sur 200 kilomètres de ruban fluvial pour former les rapides de Boussa et de Kendadji. A part cela, les deux blocs lacustres vont à l'Atlantique d'une manière identique et viennent mélanger leurs ondes dans le Niger à Lokodja. Convergence et analogie, tels sont les caractères de ces deux groupes distincts de lacs du plateau soudanais.

Je n'insisterai pas davantage sur ces appréciations géogra-

phiques, mon but était surtout de convaincre le lecteur de trois choses :

1° Le continent africain se compose d'une région côtière, dominée par une table creuse, présentant en son milieu un vaste plateau dont le bord extrême, à Lata, est par 380 mètres d'altitude, et le centre par 330 mètres environ.

2° Cette différence d'altitude accuse une pente insensible, mais régulière, conduisant vers des fonds lacustres et marécageux, séparés par de vastes étendues sahariennes, mais présentant les mêmes caractères d'assèchement, de retrait progressif et d'écoulement vers le golfe de Bénin.

3° Le Tchad est un ex-grandlac, il tend à disparaître, et laisse autour de lui des terres cultivables que le sable envahit peu à peu, jusqu'à les rendre stériles.

J'en suis tout naturellement amené à conclure qu'il serait osé d'attribuer un avenir prospère à la circulation et à la navigation sur ce lac, menacé d'une disparition à peu près certaine.

Les territoires avoisinant le Tchad : Bornou,« Terre cassée », Bas-Chari, Kanem ou Fittri, etc., m'ont trouvé fort perplexe devant leur richesse problématique; tous ces pays, aux pluies raréfiées, m'ont laissé très sceptique devant la réputation de fertilité et de productivité que j'ai en vain cherché à leur reconnaître.....

Nous avions reçu à Koukawa des lettres fort aimables de M. le colonel Jackson; cet officier anglais nous donnait rendez-vous vers le sud; nous réglâmes donc notre marche de manière à le rencontrer.

Nous voici sur les sentiers de la rive sud, traversant des villages parfois bien pauvres, et côtoyant des steppes marécageux au milieu de la troisième zone tchadienne.

Nous campons à N'Glewa, puis à Gamaka; nous passons devant Bila-Boutoubé, devant Wobéyo, grand village arabe, le plus beau de la contrée, puis nous traversons le Bahr Boulou, émissaire des cuves inondées; le village d'Ourgué se trouve sur la rive gauche.

Après un repos de quelques heures, la petite colonne des-



BŒUFS DES ILES A L'EST DU TCHAD.

cend vers le nord pour gagner le village d'Oulgo. Nous traversons d'impénétrables zones inondées, des rigoles, des nappes d'eau, et couchons à Manowaghi, où nous recevons une lettre du colonel Jackson qui nous attendait en arrière, à Ourgué.

Le colonel a dressé sa tente sous un bel arbre, à proximité du village; nous déjeunons ensemble, et devisons longuement et cordialement sur le pays au sein duquel se portaient nos travaux respectifs et nos observations. Le colonel venait en Afrique pour la première fois, il avait toujours servi dans les plus belles colonies anglaises. Lors des différends déjà lointains entre la France et l'Angleterre, il ne s'était pas très nettement expliqué pourquoi nous cherchions à propager notre influence au centre de l'Afrique avec autant de ténacité de part et d'autre; mais son opinion s'était nettement modifiée au cours de son voyage, et M. Jackson pensait que la possession ou l'occupation de tous ces territoires ne valait véritablement pas un échange d'aigreurs et surtout une perspective de conflit.

C'est avec un plaisir mêlé de sympathie, que j'ai fait connaissance de cet homme éminent et distingué. Nous avons longue-

ment disserté sur ce pays et nos appréciations furent des plus concordantes.

Le Bornou peut donner de l'aise et du bien-être à la population actuelle; mais si le chiffre des habitants venait à s'accroître, la prospérité de chaque ferme diminuerait dans de notables proportions. Il faudrait alors créer des puits, installer des norias, irriguer et canaliser à grands frais ces terres inhospitalières pour augmenter leur rendement et propager les cultures. Mais le pays n'étant doué d'aucune richesse minière, et possédant peu de produits d'exportation, les frais d'écoulement des denrées s'élevant à des prix excessifs, ce seraient là des installations agricoles très coûteuses, que le présent n'indique pas d'une façon formelle.

Il y a bien la question du bétail; on en trouve de belles troupes aux abords mêmes du Tchad et dans le Bornou : c'est le bœuf à bosse ou zébou et le mouton à poil, tandis que les îles des Kouris, près de la rive est et du Kanem, donnent le pâturage à des espèces différentes; le bœuf est beaucoup plus grand, ses cornes sont très grosses à la base et fort longues, il n'a pas de bosse. Il serait prématuré de compter sur cette richesse; ainsi le territoire français du Chari compte environ 26 000 bœufs, et l'on n'en peut abattre que 1 350 par an, soit environ le vingtième, pour ne pas diminuer l'effectif qui maintient la reproduction. Il est évident que si l'indigène était un consommateur de viande comme nous, le bétail aurait vite disparu. Mais les Arabes, les Peuls et les Kouris sont très parcimonieux et fort économes de leurs bêtes, ils n'en retirent d'autre profit que celui du laitage et de ses dérivés.

Les Kouris sont des peuples sauvages réfugiés dans les îles du Tchad; ces indigènes possèdent beaucoup de troupeaux, mais ils se livrent au pillage et n'ont pas la conscience très tranquille. Dès qu'un danger les menace, on entend un coup de trompe; à ce bruit les troupeaux se rassemblent d'eux-mêmes, prennent le galop et d'île en île, traversant les canaux à la nage, s'enfuient sur la terre ferme. Pendant ce temps l'indigène saisit son bagage,



VILLAGE D'OULGO, RIVERAIN DU TCHAD, LE BAC-TRAILLE.

prend sous son bras une espèce de flotteur, pirogue minuscule en herbes, tressées, dont il s'aide pour se sauver à travers le dédale de mares et de canaux. Après quelques heures d'entretien fort agréable, je quittai le colonel Jackson, très ému de l'accueil de cet homme aimable et modeste; puis je rejoignis N'Gala où se trouvait notre campement.



LES BŒUFS PORTEURS DU BAS-CHIARI.

Le Tchad baignait autrefois le pied de la dune sur laquelle est perchée la pauvre ville de N'Gala, mais l'eau s'est retirée sur ces terrains à pente bien accusée, descendant vers le Tchad, en sorte que nous avons dû faire une étape de 22 kilomètres vers le nord pour gagner Oulgo, qui se trouve au bord du lac, sur le Bahr Boulou et près de l'embouchure même de cette rivière. Nous traversons des espaces entièrement déserts, véritables coins du Sahara, que la forêt abandonne de plus en plus. J'ai déjà insisté, dans un autre ouvrage, sur les effets produits par les feux de brousse et par le passage du bétail. Ici, comme le Peul sur les rives de l'Issa-Ber, le berger bornouan abat la cime des arbustes pour permettre à ses chèvres d'en brouter les frondaisons. L'arbre tombe à terre, le troupeau mange les feuilles, les branches meurent et deviennent bois sec. Le termite alors s'en



CE QUI RESTE DE N'GALA, EX-GRANDE VILLE DU BORNOU.

empare et les réduit en poussière, puis le tronc meurt à son tour et disparaît.

D'autre part, les feux de brousse détruisent les pousses nouvelles, les jeunes arbres dépérissent, les géants eux-mêmes en souffrent beaucoup et leur feuillage diminue de vigueur; pour cette seconde raison, la forêt devient moins épaisse. La conséquence immédiate de ces actes de vandalisme est la diminution des pluies, car l'épaisseur des bois est insuffisante pour retenir les nuages au-dessus du pays, et par suite du manque d'eau, la végétation perd toute sa vigueur. C'est, comme on le voit, un cycle indéfini de destruction et de non-production qui caractérise bien la disparition de la forêt soudanaise; aussi le Sahara gagne-t-il progressivement vers le sud, en s'avançant vers la Bénoué. Si des mesures énergiques ne sont pas immédiatement prises, c'en sera fait du peu de fertilité qui reste au Centre africain, et le désert viendra le recouvrir avant qu'il soit longtemps. Le village d'Oulgo est un des plus beaux centres riverains du Tchad, il y règne de l'activité, la population est assez dense, les maisons sont spacieuses et bien bâties. En montant sur une

dune, on a devant soi la nappe du Tchad à perte de vue. C'est une plaine d'herbes avec des espaces d'eau libre et claire. Le regard est frappé par ce spectacle qui donne à l'âme l'impres-



LA DUNE BORNOUANE A WASHAM, L'UN DES SEULS RICHES VILLAGES DE LA « TERRE CASSÉE ».

sion de l'immensité, mais ce n'est pas, comme sur les plages marines, l'aspect d'un élément actif; au contraire, cette mer intérieure est une masse d'eau croupissante et dormante, elle semble plongée dans un sommeil léthargique, précurseur de la mort. En face d'Oulgo, sur la rive droite du Bahr-Boulou, se trouve un beau village; les indigènes traversent la rivière sur une traille en osier; en outre ils pêchent avec des carrelets à main et se soutiennent au fil de l'eau, grâce à deux grosses gourdes vides, placées sous leurs aisselles. D'autres, pour traverser, s'emboîtent le ventre sur une calebasse de dimension appropriée, l'abdomen fait adhérence avec cette embarcation d'un nouveau genre, ainsi empêchant l'eau de la remplir; nous les voyions se lancer en nageant sur l'élément liquide. Il y a beaucoup de hyènes à Oulgo, les alentours de cette cité sont parsemés de crânes déterrés par les fauves. Durant la nuit, ces animaux se promènent à travers les rues et viennent entonner un concert autour de nos lits que nous avions dressés au milieu des chemins pour avoir plus d'air. En somme, la ville d'Oulgo montre, une fois de plus,

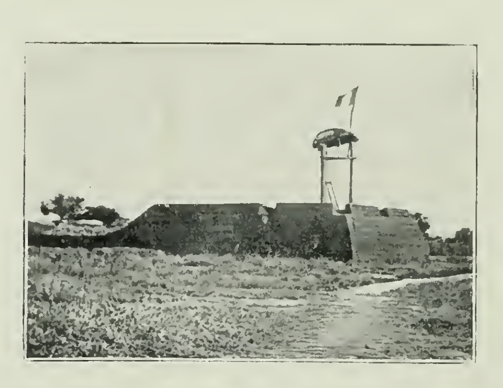


LES CAVALIERS KOTOKOS DE WOULKI VIENNENT NOUS SALUER.

par la densité de sa population, que les indigènes de la « terre cassée » rejoignent les abords du Tchad pour y trouver de l'eau ; elle donne une idée très approchée de ce que devaient être autrefois N'Gala, Ourgué, Afadé, Renn et N'Dofou, lorsque le Tchad s'étalait sous leurs murs.

Nous quittons la dune bornouane à Washam pour entrer dans le delta du Chari, vaste région morne et solitaire, entrecoupée d'innombrables canaux d'écoulement, dont la plupart (le 15 décembre) sont déjà réduits à l'état de gouttières d'argile durcie. Makari ou Mafaté, grand centre kotoko, s'étend sur la rive droite du Bahr el-Obéïd. C'est encore un vestige de l'empire sâo ; ses ruines et ses rues désertes, ses cases abandonnées lui donnent un aspect fort triste. Tout cela témoigne d'une splendeur passée, d'un présent difficile, tout cela montre à nos yeux la stérilité du sol et l'exode à peu près constant de ses habitants.

Goulfeï est assurément la plus grande ville du Bas-Chari ; nous avons dû, pour l'atteindre, effectuer en forêt une étape de 40 kilomètres au sortir de Woulki, centre peu important, qui tombe en désuétude. Les Allemands ont établi à Goulféï un officier avec une trentaine de tirailleurs, dans le but de surveiller les mouvements des caravanes et d'apporter le calme parmi les populations indécises de la race kotoko. Mais les droits dont les Allemands frappent les produits d'exportation, l'hésitation que manifeste l'indigène devant la présence de



FORT-LAMY. LE MIRADOR PLACÉ DANS L'AXE DU LOGONE.

l'Européen interdicteur des convois d'esclaves, la diminution inévitable des marchés du Baguirmi et de leurs transactions avec le Ouadaï, tout cela porte à Goulfeï un coup funeste, ca-

pable de l'amoindrir avant peu ; aussi les caravanes qui passent sous ses murs se font-elles de plus en plus rares et restreintes.

Nous traversons le Chari pour regagner Fort-Lamy à travers une brousse des plus giboyeuses ; le matin, au réveil, nous trouvons sur la route les traces du roi de la forêt, dont les cris ont retenti pendant la nuit. Mais cette région de vase durcie, de canaux séchés et de marécages, cette forêt inhospitalière, ces villages croulants ou déserts, cette stérile uniformité de la « terre cassée » nous laissent sous l'impression pénible de l'universelle misère que nous venons de traverser.



CHAPITRE VIII

Nous retrouvons le commandant Largeau. — Organisation du retour. — L'occupation du Centre africain. — Aperçu de la question du Ouadaï. — En route pour la France. — Traversée de la cuve kotoko. — Inondations et marécages. — Fin de la « terre cassée ». — Arrivée en pays foulbé. — Maroua. — Le rocher de Minndiff. — Lara. — Binndéré-Foulbé. — Les Moundangs de Trêné nous barrent la route. — Belle conduite de Lahure et du sergent Tissier. — Retour à Yola. — De Fort-Lamy à Calais en soixante-douze jours de marche — Résumé. — Conclusions. — Avantages de la voie Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri.

En même temps que nous, le commandant Largeau rentrait à Fort-Lamy. Ce fut une circonstance très heureuse, car cet officier supérieur comprenait nos tracas, pour les avoir lui-même éprouvés à la mission Congo-Nil, dont il fut un des collaborateurs les plus distingués. Il fit tous ses efforts pour nous procurer des porteurs ainsi qu'une escorte de dix tirailleurs, commandée par le sergent Tissier, de l'infanterie coloniale. M. Delevoye devait remonter le Logone en bateau jusqu'à la communication, et nous retrouver avec son escorte à Binndéré-Foulbé, en longeant le Toubouri par voie de terre. De mon côté, j'avais résolu de rejoindre Yola par la route en traversant Karnak-Logone et la cuvette kotoko, puis en prenant à l'ouest par Balda, Maroua, Binndéré-Foulbé, Garoua et Tépé, à travers le pays foulani.

A la fin de janvier, la communication était à sec, l'eau se faisait rare dans le Mayo Kabi; je résolus donc de ne point emmener le *Benoît-Garnier*. Ce bateau était en parfait état; la flottille du Chari venait de perdre son unique chaland, en sorte que le commandant Largeau résolut de l'acheter pour la colo-



LA MISSION RENTRE EN FRANCE ET TRAVERSE LA BÉNOUÉ AU GUÉ DE TÉPÉ.

nie. Il valait mieux que ce bateau, le premier qui fendit de son étrave les eaux de la voie Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri, restât sur l'élément qu'il avait conquis.

Le commandement du territoire militaire du Tchad est fort complexe et délicat. Les effectifs de troupes sont nombreux, les vivres rares, les ravitaillements difficiles, la misère du pays se reflète sur le corps d'occupation et vient sans cesse accroître ses fatigues. En outre, le territoire est très vaste, il s'ensuit que les postes du Bas-Chari sont fort éloignés les uns des autres. D'autre part, la question du Ouadaï est une préoccupation constante pour l'autorité militaire qui dirige les territoires du Tchad. Le lecteur se rappellera, sans doute, ce que nous apprirent, à Koukawa, les Marocains arrivés d'Abécher, et je pense que leurs paroles donnent le ton juste à ce sujet. Il serait glorieux évidemment de tenter la conquête de ce pays, dont la valeur est toutefois discutable. On en a fait des descriptions allé-chantes parfois, mais il faut se garder de les accepter sans contrôle. Il semble bien difficile, en effet, que le Ouadaï échappe à la misère régnant au troisième territoire militaire, et dans le Centre

africain, il n'existe aucune raison pour que, de prime abord, la prospérité renaisse là où cessent les terres arides du Fittri, pour disparaître à nouveau de l'autre côté d'Abécher. Quoi qu'il en soit, les Ouadaïens agacent nos troupes et les rendent parfois impatientes de combattre, mais il faut envisager l'éventualité d'une colonne avec beaucoup de calme. D'abord, la distance entre Abécher et Fort-Lamy dépasse 700 kilomètres, la route est à peu près inculte, déserte, et chose plus grave, sans eau durant une grande partie de l'année. De plus, il est difficile, sinon impossible, de dégarnir les postes pour disposer de tous les effectifs, en sorte qu'une colonne de quatre cents hommes environ éprouverait de grosses pertes, contre les seize mille fusils ouadaïens. Enfin, en admettant même une réussite complète, il faudrait occuper Abécher avec une troupe assez forte, dont le soutien et les ravitaillements seraient extrêmement onéreux et pénibles.

A défaut d'une occupation militaire brusquée, il est bon de continuer les relations pacifiques actuelles, d'essayer une pénétration lente et peut-être plus sûre par les transactions commerciales ou par tout autre moyen. La politique a beaucoup d'importance auprès des indigènes surtout lorsqu'elle est patiente et avisée. Le commandant Largeau, qui savait le poids de ses responsabilités, n'a cessé de peser toutes les conséquences de ses actes ; ses émissaires et ses courriers l'ont mis au courant des moindres événements du Ouadaï, et grâce à sa connaissance parfaite de la langue arabe, il était difficile de l'induire en erreur. Il est donc resté dans une position d'attente pacifique ; mais armée, prêt à l'offensive en cas d'attaque, mais se rendant un compte exact de ses ressources, en troupes, en munitions et en vivres. C'était la plus judicieuse ligne de conduite. Pour prendre le Ouadaï et pour l'occuper ensuite, il faudrait plus de mille hommes, et combien grands seraient les frais de cette colonne avec ses conséquences! L'objectif en vaut-il réellement la peine? c'est tout au moins douteux. Selon nous, il vaut mieux, si toutefois la chose est possible, attendre



FORT-LAMY. LES FEMMES DES TIRAILLEURS PILENT DU MIL POUR UN DÉPART EN COLONNE.

que le temps ait fait son œuvre et rester vigilant en face, mais assez loin, de ces régions, de manière à éviter l'exode des populations. Nous devons aller au Ouadaï pour y délimiter notre zone d'influence, mais l'heure de cette prospection n'a pas encore sonné.



MON PETIT CHEVAL BORNOUAN.

Les richesses attribuées à cette suite ininterrompue de dunes brûlantes et de bas-fonds marécageux ne paraissent pas susceptibles, pour longtemps encore, de nous dédommager des frais énormes d'une telle opération ; nous avons déjà bien assez de notre occupation du Bas-Chari sur lequel nos troupes ont à peine de quoi se nourrir.

En un mot, la question du Ouadaï est grosse de conséquences, et si les circonstances nous permettent de mettre le temps de la partie, ce seront des existences précieuses et des fonds importants conservés au pays.

Le 7 janvier 1904, la mission quittait Fort-Lamy, traversait le Chari et couchait au village de Kabé, riverain du Logone. Le lendemain, je retrouvais, à Karnak, l'aimable et cordial M. Sandrock tout à fait rétabli de ses fatigues, et dans un état de prospérité qui le rendait méconnaissable. Il nous donna des guides, et nous indiqua la route à suivre pour traverser le pays kotoko. Les inondations s'étaient écoulées en grande partie vers le Tchad, mais il restait encore beaucoup d'eau, et durant six jours, il nous fallut chercher le sentier qui disparaissait dans la vase.



PAYS FOULBÉ. — L'ENTRÉE DU VILLAGE DE MOMBORÉ.

Le pays est à peu près désert; les villages sont situés sur les rares éminences de terre non submergées par la crue du Logone et par l'inondation de la cuve kotoko; de grandes étendues incultes et arides les séparent les uns des autres. Les seuls terrains asséchés sont recouverts d'une épaisse brousse épineuse, rebelle au voyageur. Nous visitons Mouli, Ghédési et Yénalé, pauvres hameaux entourés de remparts; puis il nous faut traverser une rivière à courant rapide pour atteindre Godéni; ce cours d'eau s'appelle le Laho Matiha. Ici, la marche devient impossible, nos chevaux très fatigués ne peuvent plus nous porter, nous louons donc des pirogues pour atteindre Djina et Shiddé, villes situées à la limite extrême de cette zone marécageuse. Plus nous progressons et plus nous pataugeons dans la vase.

Le guide nous avait affirmé que nos souffrances prendraient fin à Shiddé, que les inondations cessaient en ce point, pour céder le pas à de belles routes plates et faciles; mais cet homme s'enfuit pendant la nuit. Le lendemain matin, il nous

fallut reprendre la marche à travers une plaine bourbeuse, à peu près desséchée, mais couverte de grandes herbes en touffes rondes, compactes et dures, sur lesquelles nos pieds se tordaient pour retomber dans les trous voisins.

Je ne saurais décrire la lassitude que nous imposa cette dernière étape ; la lumière aveuglante paralysait nos regards ; l'épaisseur des joncs nous empêchait de voir les fondrières où se posaient nos pas ; la vase où nous glissions jusqu'à la ceinture décuplait nos fatigues, et durant cinq heures de route, nous eûmes l'obsession d'un bouquet de bois qu'il fallait atteindre pour camper. Il y a beaucoup d'éléphants dans le pays ; ces pachydermes marchent et se promènent aisément dans la vase où leurs pieds énormes laissent des empreintes parfois profondes d'un mètre et larges comme de petites barriques, c'étaient des baignoires improvisées.

Enfin, vers midi, nous arrivâmes au campement de Niagaré. C'est un bois très touffu, complètement entouré de mares larges et profondes ; le village peul a disparu, détruit par les Kotokos ; les ruines ne sont même plus apparentes. Mais cette station présentait pour nous un intérêt considérable. En arrière, vers le nord, sur la route parcourue depuis huit jours, le terrain s'offrait sous l'aspect d'une série de cuves et de bas-fonds, tandis qu'en avant de la colonne, vers le sud, nous avions la sensation d'une montée très régulière, annonçant la fin de la terre inondée. D'ailleurs, le paysage est ici de toute beauté, la forêt présente de vastes éclaircies en ligne droite, occupées par des pièces d'eau ; l'horizon est borné par de grands arbres, à perte de vue ; la perspective est d'une ressemblance frappante avec celle du beau parc monotone et triste de Versailles. Nous sommes dans une région tout à fait déserte, il faut parcourir 64 kilomètres avant de rencontrer une créature humaine. Cette zone abandonnée sépare le pays moussgou de l'influence peule ; c'est là que se livrent de continuels combats entre les deux races, la première cherchant à repousser l'invasion, ou tout au moins les prétentions de la seconde.



BORNOU, UN TAMARINIER, ABRI DE NOS SIESTES ET A LA FOIS NOTRE CHAMBRE A COUCHER.

Le lendemain 15 janvier, il fallut traverser de nouveaux marécages; mais peu de temps après le départ, nous rencontrâmes des terres argileuses complètement desséchées et crevassées, où la marche était des plus difficiles; la « terre cassée » se propage encore plus au sud et dépasse le Toubouri.

Après une étape de 48 kilomètres, nous arrivâmes, de nuit, à Balda. C'est là que sont venues se rassembler les populations peules de Sokoto et de Kano, dont l'exode est constant depuis l'occupation de ces villes par les Anglais. Ici, le pays devient fertile, le sol hospitalier, les mœurs libres, toutes conditions recherchées par les Foulanis. Le pays peul prend naissance à Balda. Les richesses commencent en ce point même et deviennent plus intenses à mesure qu'on s'éloigne vers le sud. Le chef de Balda est un métis de Peul et de Aoussa; cet homme fait montre d'une finesse et d'une intelligence remarquables. Notre présence gênait beaucoup ses administrés, ils avaient fui les grandes villes occupées par les blancs pour se soustraire

à l'obsédante autorité de ces derniers, et voilà que tout à coup, nous tombons à l'improviste chez eux. Notre hôte très embarrassé, mais désireux cependant de nous être agréable, nous fit décrire une longue trajectoire au milieu des agglomérations et nous conduisit vers un arbre gigantesque où les vivres nous furent apportés. Le feuillage du géant mesurait environ 150 pieds de diamètre et la nuit, pendant les forts coups de vent, la rafale agitait ses ramures qui gémissaient dans un murmure inconcevable. Il faisait très froid, nos hommes se chauffaient sans répit, mais les bronchites furent néanmoins cruelles à notre personnel. Le lendemain, le chef du village vint assister à notre déjeuner et ne cessa de nous étonner par la logique de son esprit.

La distance entre Balda et Maroua est de 48 kilomètres; cette dernière ville a près de deux lieues de longueur et compte environ cent mille habitants. Elle s'étale tout le long d'un torrent, tandis qu'un bloc montagneux la borne vers le nord. Les rues sont larges, cailloutées, bien entretenues; les cases sont propres, bâties en grosses briques sèches et recouvertes d'une paillotte conique; mais à partir d'ici nous retrouvons des greniers à mil semblables à ceux des Moundangs. Maroua se compose comme Koukawa de deux villes séparées par un mur; l'une est habitée par les Foulbés d'origine, un éperon montagneux lui sert de réduit; la seconde est exclusivement réservée à la plèbe et à la population de caravaniers qui accourent en foule aux jours de grand marché.

Celui-ci se tient sur une grande place, longue de 600 mètres et large de 250; c'est indubitablement, pour une raison que je ne puis exposer ici, le plus beau marché de l'Afrique centrale; j'ai estimé à plus de douze mille le nombre des personnes rencontrées en cet endroit. La foule est tellement compacte et serrée qu'il est difficile de circuler à l'aise; les hommes y viennent, tous armés de lances, dont les pointes s'élèvent verticalement, comme une forêt de fer. Les denrées sont réparties par quartiers et par catégories; poteries, bestiaux, grains, coton, lé-



PAYS PEUL. L'AIGUILLE GRANITIQUE DE MINNDIFF SUR LAQUELLE NOUS NOUS SOMMES DIRIGÉS PENDANT TROIS JOURS.

gumes, s'y vendent à profusion ; mais le coin le plus curieux est celui des costumes. Un millier d'Aoussas se tiennent debout sur la place, portant des vêtements pliés sur la tête, et criant de toutes leurs forces pour attirer le client. Mais vienne à disparaître la raison sous-entendue, Maroua deviendra ce que sont devenues Sokoto, Kano, Say, etc..., une simple bourgade de quelques centaines d'habitants.

Le jour de notre arrivée à Maroua, Lahure fut pris d'un accès de fièvre bilieuse des plus inquiétantes. En excellente santé à 8 heures du matin, il était, deux heures plus tard, tout à fait méconnaissable, tant le mal avait altéré son visage ; cette attaque soudaine était le tribut réclamé par les marécages que nous venions de traverser.

De pareilles angoisses furent assez fréquentes, mais nous les préférâmes toujours lorsqu'elles se manifestaient dans notre intimité.

Plusieurs fois, en présence de médecins et d'officiers anglais ou allemands, la fièvre nous prit avec ardeur, mais nous avons pu la maîtriser de manière à cacher notre état. Ce n'est certes, ni par crainte d'exciter la généreuse compassion des étrangers, ni par dédain de leurs soins que nous agissions de la sorte, mais nous éprouvions une gêne très réelle à déceler la fatigue de notre machine humaine. La mission ne nous était pas imposée, nous avions donc recherché nos souffrances, et j'estime que notre devoir était de les supporter sans mot dire. Cependant, il fallut soumettre Lahure au régime et dans ce but, j'envoyai George au village pour y demander du lait ; il entra donc dans une case où se trouvaient des autruches, et notre cuisinier, qui n'est cependant pas brave, se hasarda, pour les écarter, à leur jeter des pierres. Mais le mari de ces dames survint et fondit sur le délinquant. George revint au camp honteux, sans lait bien entendu, regrettant son audace et jurant bien d'être plus réservé dorénavant. Le brave garçon nous fit d'ailleurs plusieurs sorties du même genre. Ainsi, le sultan du Bornou m'avait fait cadeau d'un échantillon de calcaire fort intéressant et je le



PAYS PEUL. LES FOULBÉS DE DINGHI SUR LE MAYO KABI.

remis à George pour qu'il rangeât cet objet précieux dans une boite. Or, pour notre cuisinier, tout objet précieux doit se manger et grande fut notre stupéfaction, au moment du repas, de le voir assidu près de sa poêle, faisant sauter dans la friture le plus curieux de nos spécimens géologiques.

Au sortir de Maroua, la plaine s'étend invariablement plate vers le sud; elle est dominée par le rocher de Minndiff. Minndiff (ou Minndéfa, ce qui veut dire l' « endroit où l'on fait la soupe) » est un gros village foulbé, situé parmi les collines. Ce sont des blocs granitiques, et le plus grand de tous ceux-ci s'élève comme une pointe acérée vers le ciel. Cette éminence nous servit de point de direction durant deux jours à travers la plaine.

Les journées deviennent très chaudes, un vent brûlant dessèche nos poitrines, les étapes sont particulièrement dures, mais le chemin est facile à trouver, car les rochers, émergeant au-dessus de la forêt, servent constamment de guides. Nous

traversons, durant quelque temps, une forêt où la gomme et le karité se trouvent en abondance ; la gomme, dite de Maroua, fait prime sur les marchés de la Bénoué, à Yola principalement.



PAYS PEUL. VILLAGE DE BINNDÉRÉ-FOULBÉ.

Le 21 janvier, nous atteignions les rochers de Lara, au pied desquels se trouvent de beaux villages habès. Ces tribus sont tout à fait indépendantes, elles pillent les caravanes; aussi étions-nous suivis par une colonne de marchands qui mettaient notre voyage à profit pour gagner le Mayo Kabi. Le spectacle de ces montagnes entourées de villages palissadés est fort curieux, mais à notre vue les sauvages s'enfuirent dans les gorges, et je ne pus entrer en relations avec eux. Cependant il fallait camper, et nous prîmes possession d'une belle case très propre et fort bien disposée dans laquelle nous trouvâmes un vieux gorille, le kaïgama de l'endroit, qui se précipita la face contre terre en faisant des grimaces et des contorsions comme un singe affolé. Je trouvai chez lui des flèches fraîchement empoisonnées, des matraques et des fifres ornés de petites graines rouges, donnant à l'instrument un aspect fort original.

Le lendemain matin, nous prîmes la route de Binndéré-Foulbé



PAYS PEUL. MAISON ET JARDIN A BINNDÉRÉ-FOULBÉ.

sur laquelle nous rencontrâmes l'homme de confiance du lamido Bokary, chargé de nous saluer de la part de son maître. Ce jeune Foulani nous fit connaître les malheurs qui s'étaient abattus sur leur pays, depuis notre passage. Les Moundangs avaient pillé et brûlé plusieurs villages, enlevé des hommes et des bestiaux; les guerriers de Trêné s'étaient montrés les plus féroces, et lorsque Bokary leur reprocha leurs exactions, en leur assurant qu'ils n'agiraient pas de la sorte en ma présence, l'arnado de Trêné lui fit savoir qu'il défiait les blancs et qu'il nous attendrait en armes derrière ses murs, afin de nous barrer la route, si nous avions toutefois l'intention de rejoindre le Kabi par cette voie.

J'avais décidé cependant de descendre vers Trêné pour gagner Lata par le sentier moundang voisin de la rivière, et revoir les cataractes aux basses eaux. Après un repos de trois jours à

Binndéré, où nous avons reçu des Foulbés un accueil très large, la mission, comprenant onze fusils, se dirigeait au sud, vers le Mayo Kabi. Nous partîmes la nuit; les amis de Bokary nous firent escorte durant quelques instants; ils avaient allumé dans la brousse de grands feux sur lesquels se projetaient leurs silhouettes et celles de leurs chevaux; le temps était froid, le ciel sans nuages resplendissait d'étoiles, ce coup d'œil était merveilleux L'inconnu qui se dressait devant nous, l'imprévu de la journée suivante, l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions, tout cela donnait un charme sans égal à cette équipée nocturne. Peu de temps après, notre petite troupe cheminait dans la forêt, et, durant les premières heures de la marche, rien d'anormal ne s'offrit à nos yeux. Vers quatre heures cependant, des pas de chevaux retentirent en avant, nous vîmes des cavaliers prendre la fuite vers le sud; c'étaient des sentinelles avancées de l'arnado de Trêné; cet homme avait pris toutes ses précautions pour n'être pas surpris. Un peu plus loin, je dépassai des feux abandonnés, des branches encore fumantes, c'étaient des petits postes qu'on venait d'évacuer précipitamment; nous en trouvâmes ainsi jusqu'au jour. Décidément, nous avions de grandes chances d'avoir quelques distractions au cours de cette étape, car les villages voisins du Kabi se trouvaient évacués; les indigènes avaient dû se replier vers la forteresse. Bokary m'apprit, avant de le quitter, que les trois lamidos de Yola, de Garoua et de Binndéré essayèrent plusieurs fois, quoique vainement, de prendre la ville de Trêné, mais les guerriers moundangs sont tellement audacieux, disait-il, qu'il leur fut même impossible de voir les murs du repaire. Cette observation n'a rien de surprenant pour celui qui connaît l'extrême prudence des Foulbés du pays. Vers dix heures du matin, la mission débouchait sur les pentes qui dominent le Kabi; tirailleurs et piroguiers marchaient légers comme des biches, l'œil étincelant, les narines dilatées, prêts à s'élancer au moindre signal, et trouvant le temps long et la route tortueuse, tant ils avaient le désir de se battre. En sortant d'un bois de rôniers, nous fûmes tout à coup à

300 mètres en vue du village; le mur en pierre était couvert de sauvages armés de flèches et de lances; en outre, un groupe de deux cents cavaliers environ, cuirassés, couverts et blindés des pieds à la tête ainsi que leurs chevaux, se tenait sur notre gauche, entre nous et la rivière, prêts à tomber sur nos bagages. Tous les villages voisins s'étaient donné rendez-vous dans la place, en sorte que nous avions plus de mille guerriers à combattre. Nos quelques fusils n'étaient vraiment pas superflus.



UN GUERRIER FOULBÉ, CHAPEAU BLINDÉ, CUIRASSE ARTICULÉE ET CHEVAL CAPARAÇONNÉ.

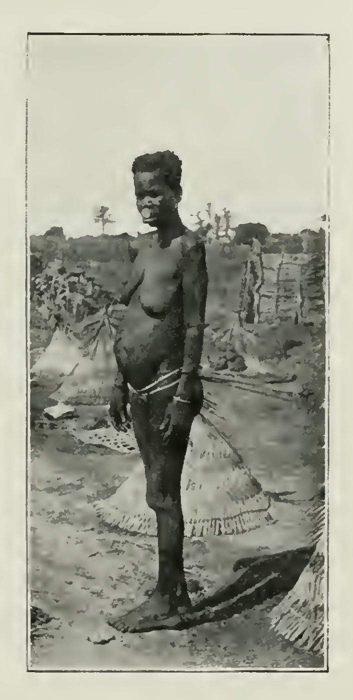
Nous fîmes des signaux, nous essayâmes de nous approcher

pour parlementer, mais une grêle de flèches vint s'abattre à nos pieds. Il fallait cependant traverser le village, puisque la route y passe, et nous ne pouvions ni reculer devant des sauvages, ni nous laisser massacrer ou dévaliser sans nous défendre et sans mot dire.

Aux premiers coups de feu, les cavaliers furent sérieusement éprouvés et se débandèrent pour gagner la rivière; j'avais cru prudent de m'en débarrasser tout d'abord et de leur ôter toute velléité agressive à l'encontre de notre chargement. En voyant l'inefficacité de leurs cuirasses, ils s'empressèrent donc de prendre le large. D'autre part, nous avions trop peu de cartouches pour les gaspiller contre un mur; à chaque coup de fusil, les défenseurs se cachaient et se relevaient, comme mus par des ressorts, pour nous envoyer des flèches et des sagaies. Soutenus par quelques feux de salve, nous approchâmes du rempart, essayant de nous abriter pour le mieux. En quelques bonds rapides, nous sautâmes sur le mur et nous entrâmes par les baies sous une grêle de projectiles, prenant les Moundangs à revers. Nos Sénégalais montraient un entrain remarquable; les sauvages furent stupéfaits de cette audace, aussi s'enfuirent-ils comme un vol de moineaux, laissant à terre quelques-uns des leurs; le village était à nous.

Ce fut très vite fait et, fort heureusement, je ne perdis aucun de mes compagnons. Seul, un de nos hommes reçut une flèche au moment où il épaulait son arme à côté de moi; la lame traversa le biceps de part en part, et le pauvre diable criait : « Ote-le, ôte-le! » Je dus faire un effort immédiat pour arracher le fer qui sortait par l'ouverture opposée; fort heureusement, nous possédions le contrepoison; la blessure fut promptement lavée, saupoudrée, et le blessé but avidement un breuvage renfermant le même antidote. Tout cela n'avait pas duré plus d'une heure. Nous fîmes ensuite l'inspection du village, et nous trouvâmes en d'étroits cachots, humides et noirs, de toutes jeunes femmes entravées par des anneaux de fer, et qui devaient, avant peu, grossir les marchés d'esclaves. Après avoir rendu la liberté à

tout ce bétail humain, la mission continuait sa route. Mais ce ne fut pas sans courir de gros risques, car le chemin s'enfonçait dans une épaisse forêt de palmiers couverte de hautes herbes, et les naturels se glissaient dans ce dédale pour tâcher de nous surprendre.



PAYS PEUL : BINNDÉRÉ-FOULBÉ.
UNE CAPTIVE PRÈS DES PUITS D'INDIGO.

Gonthiomé sembla très heureux de nous revoir; il paraissait ignorer la conduite de son lieutenant, et lorsqu'il en connut les détails, cet homme, très maître de soi, répondit que lui-même avait peur de l'arnado de Trêné, dont il réprouvait les méfaits, que ses intentions à mon égard étaient des plus pures, que j'étais son père, sa mère et sa famille, tout à la fois, (compliment très flatteur, d'ailleurs), et que dans le but de s'améliorer et de conjurer la malédiction du ciel, il s'était, depuis mon départ, converti à l'Islam. Je ne fus pas, en effet, médiocrement surpris de voir des marabouts installés à Léré, et de constater l'existence d'une mosquée construite au seuil même du palais de Gonthiomé.

Malgré cela nous avions éprouvé uns confiance très relative vis-à-vis des intentions de notre hôte. Après avoir formé, devant sa demeure, une sorte de barricade avec nos bagages, je résolus de veiller pour éviter toute surprise.

Mais cependant, malgré toute ma résistance, et bien que j'aie passé la faction debout et l'arme au poing, je ne pus résister au sommeil. Nos fatigues avaient été tellement grandes que mes yeux se fermèrent vers quatre heures du matin, et c'est dans cette position que le disque étincelant du soleil me surprit.

Les Moundangs s'étaient agités toute la nuit; à chaque instant, les ossements suspendus à la porte royale, tintaient sous la poussée de nouveaux visiteurs. Ces gens se concertaient entre eux pour nous jouer un mauvais tour et la silhouette du factionnaire produisit, sans aucun doute, un effet salutaire pour la mission. Aussi, je laisse à penser combien le bon accueil du roi de Diaionmé dut nous réconforter. Nous passâmes les deux jours suivants dans cet hospitalier village, dormant à poings fermés et réparant nos forces pour être en mesure de supporter les chaleurs accablantes que nous devions subir sur la Bénoué.

A Trêné, Lahure et Tissier s'étaient comportés comme des soldats très braves, ayant un profond mépris du danger; leur conduite exemplaire m'avait confirmé dans l'excellente opinion que j'avais acquise en cours de route à leur égard.

Cependant, il fallait songer aux éventualités possibles; M. Delevoye nous avait rejoints à Binndéré-Foulbé, mais il était resté dans cette ville pour en déterminer une fois de plus l'exacte position. Je pris donc toutes les mesures nécessaires pour faciliter ses étapes; je déposai des arrhes et des cadeaux sur sa route[1], j'en fis surveiller les abords; les villages lui préparèrent des vivres, et c'est avec un véritable soulagement que j'appris son arrivée sans encombre et tout près de nous, le lendemain même, à Bipâré, chez notre ami Goro, qui lui fit le meilleur accueil, durant le cours de ses observations astronomiques. Le 1er février, la mission prenait un repos d'un jour à Garoua, M. le capitaine Thierry nous y reçut d'une façon très aimable.

A partir de Garoua, la route traverse des territoires pauvres et dépeuplés, mais les montagnes voisines de la rivière lui donnent un aspect des plus pittoresques. Quelques jours après, nous étions tous réunis à Yola, nos travaux étaient terminés; le 16 février, nous descendions la Bénoué pour rentrer en Europe. Nos porteurs avaient été bien nourris, des repos fréquents, des

1. M. Develoye revint directement à Léré par Berlé; cette route était des plus pacifiques.



PAYS PEUL. UN CHAMP DE COTON.

repas solides avaient atténué leurs fatigues, ils arrivèrent donc en excellent état. Nous les conduisîmes alors aux magasins de la Niger Company où chacun reçut le prix de son travail, et tous s'en retournèrent contents, ravis, demandant si nous devions revenir bientôt au Chari. Je pris également les mesures nécessaires pour assurer les vivres de retour à l'escorte, et tout le confort possible à l'excellent et brave sergent Tissier, à qui nous sommes redevables d'un dévouement et d'une affection que nous lui rendons avec usure.

Il nous fallut vingt jours pour descendre la Bénoué jusqu'à Lokodja, trois jours, à partir de ce point, pour atteindre Forcados, et dix-huit jours de voyage par mer pour débarquer à Plymouth. Partie le 7 janvier du Bas-Chari, la mission dut sacrifier vingt jours pour explorer le pays et se livrer à ses travaux; notre voyage de retour ne comporta donc, haltes comprises, que soixante-douze jours de marche, de Fort-Lamy à Calais, où nous débarquions le 9 avril, sans avoir accéléré nos étapes et complètement remis de nos fatigues.

Comme on le voit, nous avons suivi jusqu'au Centre africain une route fluviale assurément meilleure que celle du Congo et

de l'Oubangui. Comme cette dernière, la voie Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri subit les désagréments des basses eaux et le passage en pays étranger. Mais elle est moins coûteuse, ne nécessite qu'une journée de portage et ne présente ni rapides, ni difficultés en dehors des chutes de Lata. L'inconvénient réel de ces deux routes est d'aboutir à des terrains sans valeur, encore cependant, que la nôtre traverse la bonne colonie du Kabi et, limitée à cette possession, présente dès lors un très vif intérêt. En résumé, nous avons parcouru dans le Centre africain des pays très variés, les uns riches, les autres pauvres et sans avenir. Nous avons appelé « colonie du Kabi » l'ensemble formé par le pays moundang, le Laka, le Haut-Logone, le Toubouri et le territoire peul de Binndéré-Foulbé. Nous avons donné le nom de « terre cassée » aux possessions du Tchad, aux blocs argileux français et allemands du Bas-Chari; nous avons, de plus, formulé des appréciations très sincères au sujet des terrains plus légers du Bornou. Voici donc deux groupes de pays bien distincts : la colonie du Kabi, capable de richesse; les territoires tchadiens, emblème de pauvreté. C'est là, me semble-t-il, le partage le plus exact entre ces régions, si différentes l'une de l'autre. Oui, richesse la belle vallée du Kabi, régulièrement enrichie par les crues; richesse également ces territoires moundangs couverts de cultures et de villages; richesse, de plus, les contrées du Logone et du Toubouri à la population forte et dense; richesse encore à Binndéré-Foulbé avec l'élevage, le grain et le coton; richesse, enfin, cette colonie du Kabi, pénétrée par une excellente voie fluviale, durant trois mois chaque année, jusqu'au village de Lata.

Que voyons-nous près du Tchad, au contraire? pauvreté de toutes parts! Pauvreté, « la terre cassée », rôtie par le soleil; pauvreté les dunes brûlantes du Bornou; pauvreté encore le Bas-Chari et le pays kotoko; pauvreté toujours le Kanem jusqu'au Ouadaï; pauvreté navrante sur ces steppes impraticables en hivernage et desséchés quelques semaines après.

Cependant la politique locale, les incursions des Ouadaïens

et l'agitation de quelques chefs rebelles nous figent sur ces pays pauvres, où nous paraissons obligés d'entretenir un millier d'hommes, où nous semblons forcés d'engager des dépenses énormes en disproportion évidente avec la misère environnante.

Il en résulte que nous sommes contraints de négliger les territoires du Kabi situés plus au sud, et sur lesquels nos troupes vivraient très au large. C'est ainsi que nous occupons Laï, centre des pays fertiles, avec une trentaine de tirailleurs auxiliaires et quelques réguliers; et cet effectif doit apaiser les Moundangs, prospecter le pays laka, veiller sur le Toubouri, interdire la traite et le rapt des esclaves et, bientôt peut-être, imposer notre influence à Binndéré-Foulbé qui ne sait pas encore le nom de son propriétaire.

Il suffirait d'une compagnie pour calmer la colonie du Kabi; on en pourrait fixer le siège principal à Léré, point facile à ravitailler, puisqu'il se trouve sur le cours même de la rivière, et ce poste situé à proximité de la frontière imposerait, d'une façon ferme et définitive, l'influence française dans toutes les régions qui lui sont dévolues par traités et conventions.

Quant aux territoires du Tchad, nous devons leur continuer notre sollicitude; mais il est nécessaire néanmoins d'y réduire nos dépenses. Les expéditions françaises nous ont assuré la possession de ces terrains; dans un élan merveilleux nos colonnes se sont donné la main à Koussri pour anéantir la puissance et la domination farouche de Rabah, pour imposer le calme à nos populations, et montrer aux Bornouans les effets de notre civilisation généreuse et pacifique.

Nos devanciers ont ouvert le Centre africain à notre influence, ils ont jeté le pont qui relie désormais nos possessions de l'Afrique occidentale à la colonie du Congo; d'aussi nobles résultats doivent être définitivement acquis; il faut les mettre à profit, d'une manière économique et prudente.

Nous sommes encore trop loin de l'exploitation possible du Centre africain pour y sacrifier de gros capitaux. Nous avons, près de la côte, des colonies à rendement appréciable, à richesses

palpables et nettement reconnues ; des terres productives situées devant la cale même des navires, le Gabon et le Congo, par exemple, qui profiteront aisément des efforts qu'on pourra leur prodiguer en réduisant les dépenses ailleurs.

Il faut voir ce que le présent nous impose d'une façon formelle aux territoires du Tchad; nous devons envisager s'il nous est indispensable de nous fixer aussi loin vers l'est et si nos effectifs actuels ne pourraient être avantageusement remplacés par des forces moins nombreuses, mais plus mobiles, soit par des compagnies d'infanterie montée à chameau, soit par des unités du même ordre, stationnées ou campées dans les régions capables de les nourrir, soit vers Laï, soit dans la vallée du Kabi. Du même coup, les services accessoires et les dépenses superflues seraient diminués pour le bien des colonies productives.

Ma tâche consistait à rendre un compte exact et fidèle de ce que nous avons fait et de ce que nous avons vu. Je m'exprime sincèrement et sans hésitation, car la nation fait de gros sacrifices pour ses colonies, et je pense qu'il vaut mieux lui signaler nettement les régions sur lesquelles nos compatriotes ne doivent pas, sans mûre réflexion, porter leurs efforts. C'est à mon avis le meilleur moyen de donner confiance aux capitaux qui cherchent à s'employer. J'ai parlé très sincèrement, ailleurs, de la vallée du Nil français (Haut-Niger) ; l'industrie et l'Association cotonnière coloniale reconnaissent aujourd'hui la valeur considérable de ces terres irriguées et de l'Afrique occidentale presque tout entière ; ce que l'on appelait enthousiasme de ma part, est aujourd'hui l'opinion de ceux qui ont vu et parcouru ces territoires après nous. Mais, par contre, je ne reviens point ravi du Centre africain ; la « terre cassée » m'a laissé sous une impression très pénible, et je pense qu'il faut se montrer fort prudent, en ce qui concerne la valeur de ces régions marécageuses. J'ai tâché, par l'exposé précédent, de renseigner ou d'avertir : 1° Le Gouvernement qui dispose des crédits ; 2° l'Assemblée qui les vote et 3° les personnalités qui vont tenter la

fortune outre-mer. Prodiguons nos efforts aux colonies capables de rendement, et réservons pour l'avenir les terrains du Bas-Chari, si toutefois l'extension de notre activité tropicale doit jamais les atteindre.

La mission s'est vivement intéressée à la culture du coton. Ce textile pousse partout en Afrique; on le rencontre souvent à l'état sauvage dans les bois et dans les taillis, nous en avons même trouvé quelques espèces curieuses, probablement hybrides, et que nous n'avions jamais vues ailleurs. Au moment où l'industrie française se tourne vers l'exploitation de l'Afrique occidentale, c'est une satisfaction sans égale pour nous de lui remémorer les résultats qu'elle peut attendre de la culture cotonnière et de la mise en valeur des terrains irriguables de nos possessions africaines. Cependant la pénétration du Mayo Kabi n'est pas encore assez pratiquée pour la mise en œuvre de la culture cotonnière sur les territoires Moundangs et Foulbés. Cette opération est seulement un devoir de l'avenir, un projet et une conception du présent.

L'Afrique occidentale prend tous les jours une extension plus grande, les transactions se développent avec énergie, la lutte commerciale est ouverte sur tous les marchés du continent noir.

Les Allemands ont pris pied dans les possessions françaises et anglaises; ils introduisent leurs marchandises à des prix tellement réduits, que les tarifs anglais durent s'abaisser souvent de 20 à 25 pour 100. D'autre part, nos voisins d'outre-Rhin entretiennent une flotte commerciale qui tient en échec celles des compagnies britanniques. La maison Wœrmann a construit des bateaux de 6000 tonnes et des paquebots confortables qui font grand tort aux navires de mêmes dimensions des lignes anglaises. La concurrence est tellement grande, que l'on voit souvent des steamers de 5200 tonnes revenir avec 600 tonnes à peine de chargement dans leurs cales; les dividendes des sociétés s'en ressentent, et l'on se demande en vérité comment celles-ci peuvent se soutenir, car nous sommes en présence

d'une âpre rivalité commerciale, dont les effets se manifestent parfois en dehors du champ habituel du trafic et des transactions.

Nous avons été témoin d'événements sur lesquels, d'ailleurs, il est impossible de se tromper. Pour le moment, la lutte est circonscrite aux marchés coloniaux et commerciaux. Les escadres anglaise et allemande échangent en Europe des salutations cordiales, mais la flotte commerciale germanique prend chaque jour un développement gênant pour nos amis d'outre-Manche. Le combat économique ne saurait se prolonger sans prendre tournure pour l'un des deux partis. Restera-t-il courtois et commercial?

Quoi qu'il en soit, nous avons reçu un accueil charmant sur les territoires étrangers. Au Kameroun, M. de Puttkammer, gouverneur, MM. Sandrock, Stieber, Kravietz, Strumpel, Shipper et Thierry se sont montrés fort aimables à notre égard. En Nigeria, Sir Frederik Lugard, MM. Wallace, Ruxton, Barclay et les officiers anglais nous ont reçu d'une façon extrêmement cordiale.

Je tiens à remercier avec affection et respect M. Doumergue, ministre des Colonies, d'avoir bien voulu prendre cette mission sous son haut patronage. Nous sommes fier d'avoir été l'objet de sa grande bienveillance et d'avoir bénéficié de toute la sollicitude qu'il témoigne à nos colonies d'Afrique.

Je remercie de tout cœur la Société de Géographie qui nous a pris sous son égide, et nous a suivi avec une véritable amitié de près et de loin; et notre reconnaissance va tout droit à M. Le Myre de Vilers, à M. Cordier, à notre cher secrétaire général, M. le baron Hulot dont l'affectueuse sollicitude a soutenu nos efforts. Ma gratitude s'adresse également à l'un des membres les plus actifs de cette Société, à mon excellent ami, M. Gabriel Marcel, dont la ferme affection n'a cessé de m'encourager.

Je réunirai dans un même et cordial souvenir : le Comité de l'Afrique française qui, par sa générosité, nous a fait le conti-

nuateur de son œuvre admirable; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui nous a doté du legs *Benoît-Garnier*, destiné aux recherches dans le Centre africain; et M. Esnault Pelterie, président de l'Association cotonnière coloniale, qui, par un don personnel et généreux, a largement honoré et favorisé nos études.

Enfin nous adresserons nos remerciements à tous nos amis, à M. Bousquet, directeur du Cabinet, au personnel du ministère des Colonies, ainsi qu'à nos camarades, dont l'affectueux intérêt nous a puissamment secondé en cours de route.

M. Delevoye s'est distingué par ses travaux astronomiques et par son itinéraire dans les eaux libres du Tchad; cet officier a fait preuve d'une énergie égale à son intelligence. Quant à Lahure, c'est un jeune homme vaillant et courageux, et ce que le lecteur a pu connaître de lui dans le cours de cet ouvrage résume toute ma pensée. Le pays peut être fier de tels serviteurs; leur vaillance, leur énergie et leur esprit d'abnégation sont garants de la confiance qu'il peut leur accorder.

La nation fait pour ses colonies d'énormes sacrifices; elle trouve déjà chez les unes la récompense de ses efforts, tandis que chez les autres elle prépare l'avenir.

C'est d'abord sur les terres fertiles, d'une exploitation commode et d'un rendement éprouvé, que nos efforts et nos dépenses doivent se prodiguer sans trêve; il sera temps, plus tard, lorsque nos progrès se seront propagés sans cesse vers l'intérieur, de dispenser aux terres suspectes les capitaux nécessaires pour tenter de les mettre en valeur. Pour le moment, du moins, soyons très circonspects vis-à-vis de la « terre cassée », donnons-lui le strict nécessaire, organisons et réduisons là nos dépenses dans la limite de leur utilité présente.

L'Afrique occidentale, au contraire, marche à pas de géant; nos méthodes et nos procédés colonisateurs ont attiré l'attention de nos voisins qui suivent, d'un œil attentif et même avec admiration, les progrès rapides et le développement continuel de notre France tropicale; aussi, constatai-je parfois avec regret

que nous sommes les seuls à nous critiquer, et que notre confiance n'est pas ce qu'elle doit être.

Ne dépassons pas les territoires du Kabi, qui se révèlent à nos yeux comme une source de richesses et de rétributions possibles; cette colonie deviendra bientôt, si nous le désirons, et c'est d'ailleurs une chose nécessaire, le centre nourricier du rideau de troupes destinées à la surveillance des pauvres territoires du Tchad; elle aura donc besoin de toute notre sollicitude avant qu'il soit longtemps.

C'est par la recherche et l'utilisation des voies de pénétration que ces possessions éloignées prendront un essor, dont l'amplitude est une œuvre d'avenir. Nous ne pouvons accéder, aujourd'hui même, vers cette vallée du Kabi, vers ces terres lointaines en utilisant des moyens d'accès conformes aux données de la science moderne; mais la France, néanmoins, peut asseoir son influence et porter, dès maintenant, sa colonisation pacifique et bienfaisante au sein de ces contrées fertiles, en mettant en pratique le ruban fluvial suivi par la mission. Ce chemin nouveau, cette grande route plus facile, plus économique, plus rapide et plus directe que toute autre, c'est la voie Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri.

LENFANT.





APPENDICES



NOTE SUR LES FOULANIS

Les Peuls sont de récents Africains, le berceau de la race n'est pas le continent noir. Ces individus au teint bronzé, aux grands yeux de gazelle, au nez de faune, à la bouche fine, au visage allongé, présentent plutôt l'aspect d'une race sémitique, apportée, comme un flot, parmi les tribus noires.

Certains voyageurs leur attribuent des origines caucasiques, d'autres les font venir d'Afghanistan ou bien des abords du golfe Persique. Quelques auteurs les confondent avec des Berbères, et d'autres affirment que le berceau de la race peule est l'Égypte. Les peuples africains n'ont pas conservé de documents capables de fixer les idées à ce sujet. On retrouve chez les Foulbés toutes sortes de coutumes inhérentes à la race berbère, mais leurs traditions diffèrent, en bien des points, de celles des autres races nord-africaines. De ce fait que la plupart des Foulanis suivent en religion le rite Tidiani, nous ne pouvons conclure aux origines arabes ou marocaines, car les vestiges de la civilisation peule retrouvés, soit dans les tumuli, soit dans les ruines de villages occupés, dit-on, jadis par cette race, nous la représenteraient plutôt comme ayant été longtemps en contact avec les peuples de la vallée du Nil moyen. Le caractère dominant des Foulbés est leur vie nomade, différant de celle des Arabes, par l'installation quasi-permanente et plus que précaire de leurs campements, au milieu des zones marécageuses; et le trait distinctif entre les Arabes et les Foulbés est une différence absolue de caractère : hauteur, prodigalité, amour du faste, ardeur belliqueuse chez les uns; aspect craintif, économie, parcimonie, prudence même et inaptitudes guerrières chez les autres. Tout ce que l'on peut avancer, c'est que

les Foulanis sont venus de l'Est et les savants de la caste, Bokary de Binndéré notamment, me l'ont affirmé. La première invasion traversa très vraisemblablement l'isthme de Suez, chassée de ses foyers par des races plus guerrières, car les vrais Peuls sont dénués de toute aptitude militaire, et partout où leur nombre n'a pas été suffisant, les peuplades belliqueuses les ont repoussés.

Le flot se répandit ensuite en Égypte, disent les uns, en Abyssinie, disent les autres, puis chassé de nouveau, il dut traverser le continent africain pour s'établir dufinitivement sur le Haut-Sénégal. C'est là, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Foutah-Djalon, que se développa l'empire des Foulbés. Les populations autochtones, Ouoloffs, Sérères et Mandés, durent prendre contact avec l'envahisseur et se mélanger avec lui.

Le Peul est très prolifique, en outre, il s'imprime nettement chez les noirs, et les croisements, ainsi produits, accusent fortement son type et son caractère, mais ils ont fort heureusement conservé quelques-unes des qualités de la race noire.

Sir Frederik Lugard expose, comme il suit, ses appréciations sur les Foulbés de la Nigeria septentrionale :

« Quelles que soient leurs lois et leurs coutumes, je pense très sincèrement que l'avenir des races viriles du protectorat repose largement sur la régénération des Foulanis. Leur cérémonial, leur peau légèrement colorée, leurs mœurs et leurs habitudes, impose beaucoup plus aux natifs que ne sauraient le faire les règles prosaïques de l'occupation anglo-saxonne. C'est notre tâche de régénérer cette race intelligente, de lui donner des idées de justice et d'humanité, pour qu'ils servent à l'avenir d'instruments actifs pour l'application des lois sous la surveillance du Gouvernement britannique. Je n'espère pas un grand succès avec la génération présente, mais la tradition britannique a toujours cherché à limiter la désintégration des races et à maintenir ce qu'il y a de meilleur et de plus profitable dans les dynasties conquises, tout en développant chaque race dont se compose notre Empire, dans les lignes de sa propre individualité. »

Il est difficile, à mon avis, de définir avec plus de justesse les caractères spéciaux de la race foulbé. Intelligence développée, esprit dominateur et cupide, amour profond des traditions et des rites, mœurs et coutumes bien définies, caractère économe secondé par un ordre réel de ce qui le touche, souvent organisateur jusqu'à l'autorité,

rarement courageux et guerrier, presque toujours musulman sincère ou pratiquant, tel est dans sa conception générale ce diplomate prudent et enturbanné qui s'appelle : le Foulbé.

Nous les avons vus s'installer dans le massif montagneux du Haut-Sénégal ; ils fondent bientôt le grand empire du Foutah-Djalon et donnent naissance à des sectes diverses, englobées sous le nom générique de Toucouleurs (two-colors en anglais). La race mandé leur prend l'esprit dominateur et leur passe son caractère guerrier, mais elle subit en même temps la note d'hypocrisie et de mensonge traditionnelle chez les Foulbés. Au contact des Peuls, ces tribus modifient leur physionomie, le visage s'affine, le nez devient moins écrasé, la bouche moins épaisse ; des types extrêmement beaux se dessinent, laissant les membres grossiers et la démarche lourde du noir, pour prendre cette allure élégante et dégagée de l'envahisseur. Plus tard le Foutah devient insuffisant pour contenir l'effusion de la race peule et de ses métis, les Foulbés se dirigent alors vers l'Est. Ainsi, dans leur première invasion, ils vont de l'orient vers la côte occidentale, mais une fois assis en Afrique, une fois perpétués parmi toutes ces races, ils reprennent un exode en sens inverse, accompagnés de tous leurs fidèles, et ceux-ci sont nombreux. Ils se composent des Foulbés purs et de tous les individus à peau noire, issus de Foulanis et d'autchtones. Car vous ne ferez jamais renoncer un Toucouleur à sa provenance ; il semble ressentir quelque fierté à dépouiller son origine de nègre pour se dire lui-même Peul ou fils de Peul. Cela n'a rien de surprenant, d'ailleurs ; les Foulbés sont avant tout de grands traitants d'hommes, leurs rapts de chair humaine se sont pesamment abattus sur la terre africaine, ils ont été les rois des marchés d'esclaves, toutes les races, qui n'ont pu leur résister, sont devenues chair à vendre.

Le noir a conscience de la situation avilissante du captif, en sorte qu'en se disant Toucouleur ou Foulbé, il est certain d'avance que ses congénères le traiteront avec plus de condescendance, sinon en possesseur d'esclaves, tout au moins en homme libre et redoutable ; et pas un Toucouleur ne tait son origine, il est même des noirs qui s'en parent sans aucun droit.

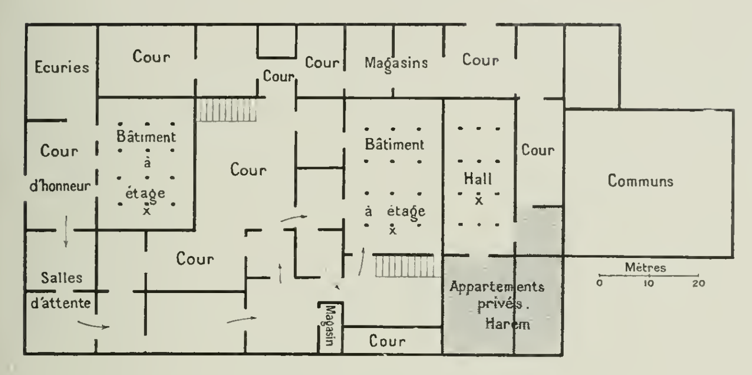
Ainsi nous retrouvons les Foulbés, dans l'empire de Sheïkou, dans le Macina, sur l'Issa-Ber, croisés avec les naturels et parfois même avec des Touaregs, formant, avec ces derniers, les farouches Bellas

si hostiles à notre présence. Dans le Sokoto, c'est une race nouvelle, moins intelligente et plus laide, qui s'offre à leur invasion; c'est le Aoussa, qui deviendra la base du croisement, pour donner un nouveau Toucouleur beaucoup moins fin, beaucoup moins guerrier que ceux du Soudan français; il aura les vices des deux types, nous le trouverons également faux, également cupide. La bestialité, le caractère brutal et grossier de la race aoussa, se reproduisent tout entiers chez les Toucouleurs du Centre africain.

Les Aoussas sont moins industrieux que les peuples du Soudan français, mais ce sont néanmoins des voyageurs de commerce doués de constance et d'initiative. Nous en avons trouvé dans le pays moundang, nous avons également vu des Foulbés en pays Laka, non des Foulanis pur sang, mais des hommes noirs aux traits fins, croisement des deux races. Puis l'invasion fait tache d'huile, elle est arrêtée par les Kanemin et les Bornouans; les sauvages du Chari la repoussent, les Habès du Mandara restent indépendants, perchés sur leurs montagnes; les Moundangs lui opposent une barrière à l'est, alors elle s'écoulera vers le sud; l'Adamawa devient un empire, et les Foulbés se croisent avec les hommes du Boubandjidda pour donner les Fellatas.

Peuls, Poulars, Pouls, Poullos, Foutankés au Foutah; Foulbés vers l'Issa-Ber; Fellanis, Foulanis et Poulanis au Sokoto; Fellatas en Adamawa, tels sont les noms génériques des Peuls et de leurs croisements toucouleurs.

Je disais tout à l'heure que les Peuls ne sont point des Africains d'origine. Leur être tout entier confirme cette idée. Ces hommes ont avant tout besoin de quinine. Nous les avons vus sur le mayo Kabi, retranchés dans les villages dissimulés dans la brousse, le corps grêle, osseux et long, secoué par la toux des tuberculeux, amaigri par le paludisme, incapable d'effectuer aucun labeur manuel. On reproche aux Foulanis de ne point travailler; mais que pourrait faire en Afrique, une race blanche venue par invasion et que l'on retrouverait là plusieurs siècles après, dans les marais du Kabi, par exemple? Nous avons déjà beaucoup de mal à vivre au Soudan, le travail physique est pour nous difficile, les enfants d'Européens n'y sauraient résister, et nous demandons à des hommes à peu près semblables à nous-mêmes d'y conserver de la vigueur! Ce n'est pas là ce qu'il faut exiger des Foulbés; leurs métis rempliront plus tard l'office de



PLAN DES RUINES DE L'ANCIEN PALAIS DU SULTAN ACHEM, A KOUKAWA (CITÉ DE L'OUEST).

travailleurs, mais comme le dit très justement Sir Frederik Lugard, il faut utiliser les qualités de cette race pour implanter notre domination, non pas en nous basant uniquement sur la stricte application de nos lois, mais, d'une manière efficace et moins prosaïque, en donnant aux Foulanis l'initiative de certaines tâches délicates, sous l'égide de notre commandement.

Nous avons vu à Binndéré-Foulbé ce qu'un Peul sait obtenir de ses administrés. Bokary s'est très nettement institué le chef de son peuple, il a su répartir le labeur dans les fractions organisées de son territoire. Les cultures sont loties, divisées, organisées; les récoltes sont partagées dans les cantons de manière à fournir les vivres annuels aux villages que la saison n'a pas favorisés. C'est au sein du Conseil cantonal que se décident les résolutions prises à l'issue de la prière, chacun ayant prêté serment devant Allah et consolidé son dévouement envers le lamido. chef de la religion locale.

Combien est puissant pour Bokary ce levier de la foi musulmane, et comme il sait bien s'en servir sans exagération et sans excès !

Tout cela est affaire de rite et de tradition; le lamido manie ces deux instruments avec une sagesse particulière, et nul doute que cet homme, soumis à nos lois, ne soit un auxiliaire précieux, un administrateur convenable, s'il continue l'exercice de son autorité, de manière à ne point sortir du cadre raisonnable où nous pouvons le fixer. Cette collectivité laborieuse n'est-elle pas un exemple frappant, ne trace-t-elle pas toute une ligne de conduite pour l'organisation de ces contrées ? Laissons aux Foulanis les autorités qu'ils exercent

conformément à nos désirs, changeons les chefs qui ne nous conviennent pas, exigeons de leur part un ordonnancement parfait de leurs territoires, rendons-les responsables de l'organisation des cultures, des industries et des productions.

Ne changeons pas, pour le moment du moins, les rites et les traditions acceptables de cette race; il ne faut rien brusquer avec les Foulanis; le prestige des blancs n'est pas chose qu'ils ignorent, et cela doit suffire pour les plier à nos instructions et à nos désirs. Nous devons les initier à la production progressive en encourageant le trafic, tout en détruisant chez eux la traite des esclaves. Il faudra, tout d'abord, par des moyens convenables, augmenter le travail du captif de case et amorcer, du même coup, celui du Toucouleur, du métis de Foulani, que sa provenance naturelle a plus facilement approprié au labeur productif. Nous avons rencontré beaucoup de métis adonnés aux cultures et surtout à l'élevage; ce que nous demandons n'est donc pas impossible.

Ce serait une grave erreur de condamner d'avance la race des des Foulbés à la déchéance ou bien à la désintégration. Tout le commerce de la Haute-Bénoué, la traite de la gomme, des tissus, des teintures, du bétail, des chevaux, des peaux, etc., est entre leurs mains, et je ne doute pas qu'une administration sage et prévoyante ne puisse la développer et l'étendre davantage.

Nous trouverons de sérieuses difficultés pour atteindre le but; le Foulbé redoute la présence des blancs, il la fuit avec d'autant plus de persistance qu'il connaît nos procédés, notre but humanitaire vis-à-vis de l'esclavage et de ce honteux trafic. Nous voulons détruire la traite des noirs : c'est le luxe des Foulanis, c'est la joie la plus intime de cet individu essentiellement cupide et dominateur. C'est pourquoi nous le voyons s'enfuir et s'expatrier loin de nos centres, parce que, tout en cherchant à supprimer sa main-d'œuvre captive, nous lui montrons de constantes exigences, nous lui imposons d'incessantes corvées pour nos installations, pour nos troupes, pour nos besoins quotidiens. Je trouve donc les Anglais bien avisés en maintenant leurs postes à distance des grands centres foulanis. Mais il y a remède à cet exode; n'exigeons pas le travail du Foulani blanc, développons d'abord le trafic, laissons-lui toute liberté, montrons peu de rudesse au début pour y déterminer le métis qui se cache et se dérobe sous sa parenté.

Nous devons supprimer la traite des esclaves, mais laissons, jusqu'à nouvel ordre, les choses en l'état; ne libérons pas de force le captif de case, laissons le bon maître en possession de sa main-d'œuvre et contentons-nous de faire savoir à l'esclave opprimé qu'il trouvera près de nous protection et liberté.

A Binndéré-Foulbé nous voyons un émir, maître absolu de sa région. Bokary tient en main ses chefs de village, dirige les cultures, règle le tissage, perfectionne l'élève des chevaux et du bétail; ce pays est prospère. Demandons au lamido des corvées payées, lui seul obéit, son monde s'exécute, sans plaisir peut-être, mais revient tout de même content du salaire obtenu. Une autre fois la corvée sera moins pénible, car chacun va s'attendre à la rétribution; Bokary sentira son autorité affermie par ce procédé loyal que nous venons, avec succès, de mettre à l'épreuve. Il en sera de même des productions et des échanges; l'indigène sera très heureux de s'y livrer s'il y trouve quelque avantage, et, progressivement, la main-d'œuvre se développera, chacun y prendra part pour augmenter le rendement de sa terre ou de son pâturage et pour accroître ainsi le bénéfice qu'il en peut retirer. Ce jour-là, l'esclave, le captif de case ne suffira plus, le métis, plus vigoureux que son père, se mettra de lui-même à l'ouvrage.

Mais pour arriver à ce résultat, il faut du temps et de l'argent : du temps, pour imposer nos coutumes, pour faire comprendre la nécessité de l'impôt, pour asseoir la domination européenne et pour montrer à ces gens les bienfaits dont elle est capable, aussi bien au point de vue de leurs santés qu'à celui de leurs progrès et de leurs productions; de l'argent, pour payer tout ce dont nous avons besoin, pour bien mettre en évidence nos intentions généreuses, pour ne pas surcharger l'impôt d'une foule de corvées et pour le séparer très nettement, au contraire, de celles-ci.

C'est généralement là le point faible de la domination européenne d'exiger l'impôt et d'y ajouter des travaux supplémentaires; les crédits affectés aux différents secteurs coloniaux sont parfois très restreints, on dispose souvent de sommes infimes pour établir un poste, pour installer un district. Ces faibles ressources s'épuisent rapidement, et comme il faut cependant se loger, circuler et vivre, l'indigène doit pourvoir, à ses propres frais, à tout ce qui nous manque. Il trouve alors les charges trop lourdes et s'enfuit; donc pour éviter cet exode, il ne faut rien ménager.

Physiquement, l'homme peul est beaucoup moins fin que la femme, de race pure; on rencontre parfois chez celle-ci des types de toute beauté, mais, dans le Centre africain, elle sort toujours à la nuit close ou voilée... lorsque des Européens sont signalés dans la contrée. Le beau sexe que l'on croise au marché n'est pas de race, il est plutôt laid et conserve la face épaisse et les gros yeux ronds de la femme aoussa.

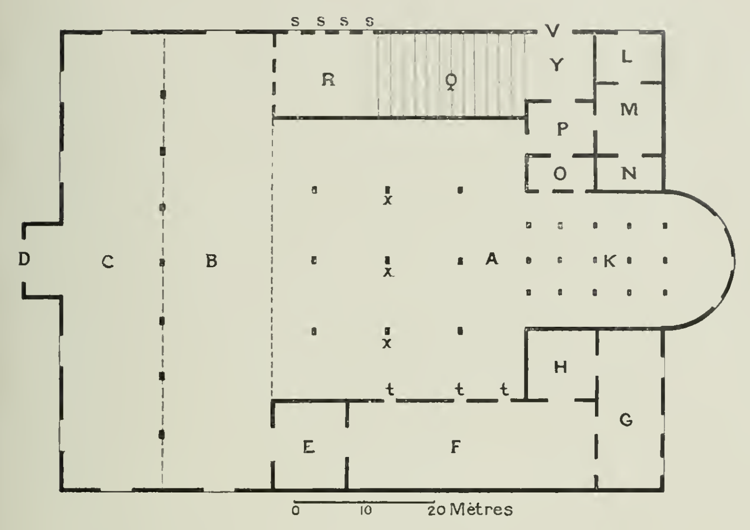
Les Foulbés sont très économes de bétail; ils n'en tuent presque jamais et le conservent pour l'exportation, le portage et le laitage, mais ils sont tout à fait remarquables comme éleveurs. Nous avons rencontré, depuis Balda jusqu'à Garoua, des chevaux fort beaux; quelques spécimens étaient de haute taille, et les Foulanis semblent procéder aux croisements d'une façon très judicieuse. Ils se nourrissent de mil, de maïs, de poulets et surtout de laitage. A la saison des pluies, les troupeaux ne sortent pas pendant le jour à cause de la mouche tsé-tsé; les bêtes sont enfermées dans des écuries où l'indigène entretient une épaisse fumée; elles vont seulement la nuit au pâturage.

Les Foulanis cultivent cinq sortes de mil. Les arachides, les dattes, les papayes, les oignons, le tabac, l'indigo, le karité, la gomme, etc., constituent, avec l'intensive culture du coton, les productions dominantes du pays. Nous avons encore observé le développement considérable des semis de chanvre; les Foulbés font avec celui-ci des cordes fort belles, souples et soyeuses.

La vie familiale est un culte chez les Foulanis; l'homme est le chef du foyer, la femme en est le conseil respecté et vénéré, les enfants sont l'objet de toute la sollicitude des parents, et dans la classe aisée, le jeune Peul reçoit dès l'âge de huit ans une instruction religieuse assez étendue.

Ce qui distingue encore cette race des peuplades noires du Soudan, c'est la propreté très appréciable du logis et du mobilier. La femme peule apporte tous ses soins dans la préparation des aliments, et lorsqu'on reçoit une calebasse de laitage, on en peut boire sans crainte car elle est réconfortante au premier aspect.

Le costume est le seul luxe des Foulanis; les vêtements sont généralement brodés, l'homme revêt un large pantalon. Sa coiffure est une cape plissée sur l'oreille, son manteau ressemble beaucoup au surplis et s'ouvre largement sur les côtés; de la sorte vêtu, l'individu,



PLAN DES RUINES DE LA MOSQUÉE DE KOCKAWA (CITÉ DE L'OUEST).

A	Salle de prières.	G	Salle de prières.	Q	Escalier.
B	Cloître des croyants.	H	Salle secrète.	R	Minaret surélevé.
C	Parloir.	K	Chœur.	s s s	Fenêtres de son étage.
D	Entrée du peuple.	L M N	Salles secrètes du sultan.	t t t	Regards cachés.
V	— des nobles.	O	Impasse.	x x x	Piliers.
E	Salle privée.	P	Vestibule.	Y	Cour.
F	Cloître des marabouts.				

avec son type accusé, représente le personnage du pasteur biblique.

Quant au langage, il est l'un des plus usités et des plus répandus en Afrique occidentale, depuis le Sénégal jusqu'au Logone, depuis Tombouctou jusqu'aux environs du huitième parallèle; son extension est incessante et continue. Le dialecte peul est mieux qu'un idiome et moins qu'une langue. On y rencontre certaines formes assez curieuses du singulier et du pluriel, les genres sont bien définis, le verbe est pauvre et monotone, la résonance seule offre un charme particulier. J'aime beaucoup à me rappeler l'intonation gracieuse du peul à qui l'on demande un chemin « mi handa », dit-il sur un ton chantant pour vous dérouter; ou bien le « mi salmini ma » (je te salue), de l'homme qui vient se présenter docilement. Bokary répondait à mes désirs par un « bôdoum », (c'est bien), très calme et profond, avec lequel il exprimait toute son obéissance. On retrouve d'ailleurs la langue peule en maints endroits pour la dénomination des villages, ce mot se dit « ouro » et maintes cartes portent sur les itinéraires

l'indication village d'Ouro, témoignant que l'interprète ne s'est pas fait comprendre. Mais il est indubitable que les centres de Gadjibo, Badjibo, Kadjebo, situés à plus de 1 000 kilomètres les uns des autres (Bornou, Noupé, Foutah) sont d'anciens villages peuls abandonnés de force ou délaissés jadis. Quant aux Biparé, Golombaré, Léré, Momboré, Binndéré, occupés par des Foulbés ou des Moundangs, ce sont évidemment des villes peules ayant subi de différentes destinées.

En résumé, malgré tous ses défauts, la race peule, grâce à ses traditions, à son intelligence élevée, à ses caractères essentiels de domination et d'organisation, se présente comme l'une des plus intéressantes de l'Afrique, et nous devons en attendre d'assez heureux effets pour asseoir notre influence au sein de nos possessions. Reportons donc toute notre sollicitude vers les Foulanis, donnons leur des soins constants, imprimons leur une direction bien nette sous l'égide d'une autorité ferme et bienveillante. L'administration la plus convenable avec les Peuls sera celle qui s'imposera de loin, mais d'une façon très intime; la cohabitation ne semble pas nécessaire, elle serait néfaste au contraire. Des postes immergés au sein même des populations seraient gênants pour celles-ci, à cause de leurs rites et de leurs traditions. Dans ces pays d'élevage et de cultures, parmi ces peuplades minées par le paludisme, des administrateurs techniciens semblent très indiqués. Tout en maintenant nos résidences principales à distance, je crois que certains vétérinaires militaires coloniaux, à l'esprit élevé, au bon sens pratique, à l'âme humanitaire comme j'en ai connu en Afrique et en Indo Chine, réussiraient à merveille. Ils pourraient être chargés de zones appropriées, accomplir des tournées, rester plusieurs jours et même plusieurs semaines dans un centre déterminé, se réserver là des campements convenables et profiter de leur présence pour exercer l'autorité qui leur sera dévolue par le commandement, tout en prodiguant leurs soins et les conseils de leur science aux bêtes et aux gens.

En un mot, s'immiscer avec prudence au sein de ces populations agricoles, définir formellement leurs devoirs et nos droits, les arracher au paludisme et protéger leurs productions d'une manière efficace par des soins compétents, tel doit être, il me semble, le rôle de l'administration coloniale vis-à-vis des Foulanis.

Nous pouvons nous estimer heureux de porter notre action sur un peuple organisé, possesseur de traditions et soumis à des chefs. Le

seul moyen de s'attacher les Foulanis est de les fixer au sol, en mettant à profit leurs aptitudes, leurs instincts et leurs penchants naturels, sans omettre tout procédé capable de révéler à leurs yeux le profit et l'intérêt qu'ils peuvent retirer de notre influence.

NOTE DE M. LAHURE SUR SON VOYAGE

EN PAYS LAKA

Pour aller de Léré à Lamé, il faut traverser le mayo Kabi et marcher pendant quarante minutes dans un marais coupé de marigots vaseux et profonds que les chevaux ne peuvent passer avec un cavalier.

A la sortie du marais, la route longe des collines, le terrain devient très vallonné, couvert d'herbes et de rôniers. Il y a de nombreux groupes de cases moundangs, entourées de beaux champs de mil. On rencontre ensuite le mayo Damfé, dont le débit paraît assez faible, puis Lamto, gros village où l'on cultive beaucoup de coton. Les habitants sont tous armés de sagaies et de flèches; mon passage ne leur fait pas plaisir. Ils n'ont encore jamais vu de blanc. Au hameau de Nayobé mon Sénégalais Samba Camara manque de recevoir une sagaie dans le ventre.

Gélo est un village moundang, appartenant au lamido de Léré. De nombreux champs de mil, d'arachides, de haricots et de coton l'entourent de toutes parts. Les cases sont propres, entourées de beaux et grands greniers prêts à recevoir les récoltes. Je réunis les chefs de case pour leur dire ce que sont et ce que veulent les blancs, ils m'écoutent tous avec un religieux silence, mais ils paraissent faux, méchants et peureux. Pendant toute la nuit, le village est en ébullition, il y a des rixes entre les habitants, et je dois panser quelques blessés.

La route de Gélo à Lamé est longue et pénible; après avoir traversé les belles plantations de mil et d'arachides, on entre dans une brousse d'abord assez basse, coupée de ravins, de marigots et marécages; les chevaux glissent et tombent. La chaleur est très lourde. Sur le bord

d'une rivière assez importante, on voit de nombreux ossements humains.

Puis la végétation devient plus intense, des rochers avec de grands arbres s'élèvent de tous côtés, la route n'existe plus, il n'y a pas de sentier frayé, la région est excessivement sauvage. La brousse devient basse; alors commence le vaste plateau de Lamé[1], formé de nombreux gradins et coupé de marigots. Au sommet de chaque vallonnement, groupées sous de gros arbres, de nombreuses cases forment de beaux villages; partout des champs de mil et des troupeaux de bœufs et de moutons. Pendant plus de deux heures on traverse villages et cultures, puis il faut passer à la nage deux marigots profonds et l'on arrive chez l'arnado de Lamé (70 kilomètres de Léré). Plusieurs centaines de Habés, armés de sagaies et de flèches, se précipitent au devant de moi; j'entre dans la vaste cour, longue de 300 mètres.

Un marchand aoussa, qui va souvent à Garoua, me conduit au chef du pays. Cet homme est laid, il a l'air faux, une tête de Chinois, de petits yeux, le nez épaté, mais il est très noir. La tête enveloppée d'un turban blanc très fin, vêtu d'un boubou aoussa, il fume la pipe et tient une grande canne à la main. Ses doigts sont couverts de bagues de métal ou d'ivoire d'hippopotame. Ses pieds sont également ornés de bagues et de bracelets.

L'habitation du roi se compose de nombreuses cases et de greniers alignés contre la palissade qui ferme la cour. Ces constructions, avec leurs toits de paille, n'ont plus l'aspect des châteaux forts moundangs.

J'explique au lamido[2] que je suis Français, que mes amis sont à Léré et que je vais à Laï retrouver un autre Français. Laï! le Logone! personne ici ne connait cela. Je promets la paix, on me donne des vivres. Le lamido me donne des chevaux et un guide pour me conduire à Palla dont on connaît à peine la route dans le pays. Mais ensuite, tu te feras tuer, me dit-il, les hommes du pays Laka sont mauvais et tu es seul avec ton Sénégalais. Je lui réponds qu'un Français ne craint pas pour sa vie.

Le soir grande fête, le roi me fait demander d'y assister pour montrer à son peuple que nous sommes amis.

Devant la Cour de l'arnado c'est le tam-tam des hommes du village,

1. Cette ville est à l'altitude du plateau africain.
2. Lamido en langue peule signifie roi.

tam-tam qui n'entre dans la demeure royale que le jour de la mort du chef. Je prends place sur un siège en bois sculpté à côté du lamido qui se met à boire du dolo avec sa suite, après m'en avoir offert. Un grand feu est allumé, les femmes commencent à danser et à chanter au son monotone de calebasses remplies de haricots. Ces dames de la Cour ont, pour tout vêtement, des colliers autour du cou, et autour des reins une ficelle et quelques feuilles d'arachides, elles ont la tête rasée, leur type est laid et grossier. Arrivent ensuite les tambours, les flûtes et le balafon dont les airs sont très harmonieux. Alors la danse, qui n'était au début qu'un simple déhanchement, devient plus vive ; ce sont des contorsions obscènes. Le lamido se mêle à la foule, acclamé par les you you stridents de ses femmes. Je quitte le tam-tam qui doit durer trois jours en signe de réjouissance. Pour aller à Palla, j'ai deux chevaux, un guide et l'Aoussa de Garoua qui me sert d'interprète.

De Lamé à Loroba (10 kilomètres), beaucoup de cultures, plusieurs marigots à traverser. Loroba, gros et beau village perché sur une petite hauteur, possède de beaux champs de coton que les habitants tissent en bandeletttes étroites. Il y a de magnifiques troupeaux de bœufs et de moutons, ce sont les derniers de la région, on ne trouve plus ensuite que des cabris et de rares poulets, car l'indigène cache ses troupeaux dans la brousse.

Pour aller de Loroba à Palla, nous suivons constamment la ligne de hauteurs qui sépare le bassin du Logone de celui de la Bénoué. La route monte en pente douce, coupée de marigots profonds et de marécages. La végétation est d'abord peu développée jusqu'à Feffé, dernier point de la route où l'on parle moundang. Les habitants sont en guerre avec les villages voisins, ils se refusent à pénétrer en pays Laka. Le sentier à peine tracé, une épaisse forêt à traverser, tout cela rend la marche pénible. La construction en terre a disparu depuis Loroba. Ce sont des huttes en bois avec toiture de paille. La case est ordinairement sale, basse et mal faite. Les taras et les nattes sont remplacés par un cadre formé de troncs d'arbres ; ces lits nous semblent très durs. L'arc et les flèches disparaissent pour faire place aux sagaies empoisonnées.

Le pays produit des chevaux ; les cultures de mil forment une véritable barrière. Avec la pluie qui tombe on enfonce dans un terrain marécageux couvert de hautes herbes. La forêt devient très serrée

avec d'épais taillis. Les indigènes ont brûlé des coupures pour cultiver des haricots, des arachides et du mil.

Baïda disparaît au mileu des lougans. Les cases sont entourées de palissades ne présentant que deux ouvertures qui sont soigneusement barricadées au coucher du soleil.

Les habitations, très basses et peu larges, sont reliées entre elles par des couloirs formés de tiges de mil; à la porte sont suspendus de nombreux grisgris et des cornes de cabris.

Il y a beaucoup de champs de canne à sucre près des habitations. Les indigènes paraissent anémiés par la fièvre; les moustiques sont agressifs jour et nuit.

Palla se trouve au nord-est de Baïda, au point culminant de la ligne de hauteurs; il faut donc faire un véritable coude au milieu d'une végétation intense, traverser de magnifiques futaies, et plusieurs marigots au courant rapide pour y arriver.

Palla est un misérable village, entouré de quelques champs de mil. Les habitants, véritables sauvages, vêtus uniquement d'une peau de bouc attachée sur les reins, ont l'air très sournois. Le chef, un veillard lépreux, paraît encore plus perfide que tous ses sujets.

Le Aoussa de Garoua me dit que Laï et le Logone sont inconnus. Le blanc, qui habite à quelques jours de marche vers l'orient, est également inconnu.

Dans l'est, ajoute-t-il, on se fait tuer, les habitants sont méchants et sauvages. Laka a toujours été en guerre avec Palla, et personne ne connaît, ou plutôt ne veut enseigner la route. Je dois donc renoncer à cette voie plus rapide, il me faut passer par Ayamba, point de l'itinéraire de Maîstre. Tels sont les renseignements que je puis obtenir. L'homme de Garoua n'osant aller plus loin, je pars sans interprète.

C'est alors que commencent vraiment les difficultés, le mauvais vouloir des habitants est manifeste. Mon guide me fait passer dans les cultures et traverser tous les groupes de cases, espérant que je le changerai contre un autre. Je suis obligé de prendre des mesures énergiques pour sortir de la zone habitée. La brousse est extrêmement haute et touffue. Nous descendons, il pleut, le terrain est extrêmement mauvais, on enfonce profondément dans les marécages, le plus simple est de suivre le cours d'un marigot avec de l'eau jusqu'au ventre. Les éléphants paraissent très nombreux dans la région, cela se voit à leurs traces.

La maison du chef d'Ayamba est perchée sur un plateau. Je dois prendre deux guides au village, ceux-ci me dirigent au sud vers un marigot d'une cinquantaine de mètres de largeur, au cours très rapide. Je le franchis à la nage tout habillé ; mes guides plongent et s'enfuient. Nous avons une peine inouïe à faire traverser nos chevaux, à sauver nos selles et à conserver les deux petits ballots qui constituent mon bagage. Nous avançons péniblement dans une plaine inondée avec de l'eau jusqu'aux genoux d'abord, puis jusqu'aux épaules. Il faut nager, nous risquons maintes fois de nous noyer à cause des herbes et des buissons.

Une centaines d'indigènes en armes nous attendent à 500 mètres sur la terre ferme, j'avance seul, mais ils s'enfuient. Derrière un champ de mil, nous apercevons un petit village, les cases sont inondées et abandonnées. Nous nous arrêtons dans la meilleure habitation où l'eau s'élève à 40 centimètres au-dessus du sol. C'est tout ce que nous pouvons trouver comme parquet ciré.

Ce qui me restait de vivres a disparu dans la traversée du marigot, je n'ai plus rien, et, fait très regrettable, mes allumettes ont disparu. Je devrai donc vivre absolument sur le pays, chose difficile eu égard à l'hostilité des habitants. Nous n'avons plus ni feu, ni couvertures. Nous cueillons dans les champs quelques arachides et quelques épis de mil, premier et unique repas de la journée.

Au coucher du soleil, caché dans un champ de mil avec Samba, je puis empoigner deux indigènes qui rôdaient autour du village.

A force de questions, je finis par savoir que nous sommes à Makola, et que les blancs ne sont jamais venus dans le pays.

Je laisse mes deux sauvages s'échapper à toutes jambes, mais, durant la nuit, les habitants viennent rôder autour de ma case, donnant des coups de sagaies dans la porte, je sors à plusieurs reprises en tirant des coups de carabine.

Au jour, nous marchons dans la direction du soleil levant. Pendant deux heures, nous pataugeons dans de splendides cultures de mil, inondées. Nous traversons un marécage, puis arrivons à Géraïa, village assez fort, qui vient d'être abandonné à notre arrivée ; les habitants nous suivent à distance, cachés dans les lougans.

Les plantations sont bien arrosées grâce à tout un système complet de petits canaux. Le village de Kakuébé est désert. Au coucher du soleil le chef vient à ma rencontre avec quelques-uns de ses sujets,

armés jusqu'aux dents. Ce sont tous de forts beaux hommes, leur langue ayant quelque analogie avec celle des Kabas du Bas-Chari, Samba peut nous servir vaguement d'interprête. Cela me fait supposer que nous ne devons par être bien loin du Logone. Le chef me demande de le défendre avec mon fusil contre les gens qui viennent tous les ans le razzier, à la fin de la saison des pluies (ces pillards sont des Foulbés qui se donnent pour Baguirmiens). Il m'explique que ses récoltes sont belles, mais que tout lui est volé, femmes, chevaux et cabris. Je lui réponds que les blancs le défendront, qu'il y a un officier à Laï, mais ce poste est totalement inconnu dans la région.

Il repart sans m'avoir donné du feu, se demandant encore, si je ne venais pas, moi aussi, pour le piller. Toute la nuit nous sommes inquiétés par les indigènes, qui cherchent à nous surprendre et à voler nos chevaux. Samba et moi, nous devons faire bonne garde, les deux Moundangs qui m'accompagnent étant annihilés par la peur depuis Palla.

Le pays change de physionomie dès que l'on s'éloigne de la ligne de cultures. On entre dans une vaste cuvette marécageuse, que remplissent des rivières au cours très rapide. Elles sont bordées de longs espaces inondés, où les arbres à lianes, ainsi qu'une épaisse végétation, rendent la marche fort pénible.

Je me dirige au sud-est, laissant derrière moi la ligne des hauteurs d'Ayamba. Nous avons encore à cheminer de longues heures dans l'eau jusqu'au ventre, avant d'arriver au bord de la cuvette, et de gagner le village de Beïssono.

Les sauvages nous suivent à la piste comme s'ils chassaient du gibier. Malgré les richesses et les belles récoltes de ce pays prolifique, nous avons donc grand peine à cueillir dans les champs la nourriture qui nous est nécessaire.

La fièvre s'est emparée de ma résistance, des vomissements bilieux me forcent fréquemment à mettre pied à terre. Par moment, je suis glacé jusqu'aux os malgré les ardeurs du soleil.

Enfin, nous arrivons à Kor, grand centre dont les cases sont disposées en cercle autour de celles du chef. Les habitants sont retranchés derrière leurs palissades; nous passons sans sourciller, afin d'atteindre Damko vers la fin de la journée. La route est coupée par une rivière de 60 mètres de largeur, qui coule dans un ravin, au milieu de palmiers et d'arbres à lianes; Samba se croit au Congo.

Une superbe avenue nous conduit sur une belle place autour de laquelle sont groupées de nombreuses cases. C'est Damko, me dit mon guide, qui disparaît aussitôt.

Tout est abandonné, les maisons sont vides, nous en sommes réduits à sucer quelques cannes à sucre. Je ne suis pas à Dogo, mais à Damko, c'est-à-dire trop au sud. Il nous faut rétrograder pour tenter la traversée de la cuvette marécageuse et marcher vers l'est.

Au milieu de la nuit, nous sommes attaqués; une sagaie vient se planter à quelques centimètres de moi dans la case que nous occupons. Sans feu, dans cette obscurité, la résistance est difficile.

Au lever du soleil, je fais route au nord-ouest pour regagner les hauteurs. La marche est pénible dans ces inondations. Je disparais avec mon cheval dans un trou profond, mes pieds ne peuvent se dégager des étriers trop étroits, le cheval se renverse sur moi et, durant l'espace de quelques secondes, j'ai vu la mort de bien près. Fort heureusement Samba vint courageusement à mon aide et réussit à me dégager.

Après dix heures de marche, nous arrivons à Bouroum. Deux marchands peuls de Binndéré-Foulbé, qui trafiquaient en cet endroit, nous servent d'interprètes. Le chef de Bouroum connaît le pays jusqu'à trois jours de marche vers l'est, il n'a vu ni grand fleuve, ni blanc; Laï est toujours inconnu.

Traqué comme un fauve, abattu par la fièvre, sans vivres, sans vêtements de rechange, perdu dans ce pays où nous ne pouvons nous procurer un guide, je décide à contre-cœur de revenir à Léré, car le temps passe et le chef de mission doit être inquiet. Nous rentrons par Bouroum, Yambé, Baïda, gravissant des hauteurs et traversant au pied de celles-ci des rivières et des inondations très profondes. Un jour, nous eûmes à passer huit fois un même marigot à la nage. »

M. Lahure a observé des choses fort intéressantes en pays laka; ses appréciations ont été données dans le texte de cet ouvrage; le lecteur peut ainsi se rendre bien compte des ressources très palpables de ce riche pays, que des commerçants aoussas et foulbés du territoire allemand viennent exploiter pour les ramener à l'étranger, presque sans bourse délier, en les faisant porter par leur marchandise humaine.

Nous terminerons ce récit empreint d'une grande modestie par la lettre suivante, où M. Lahure, dans l'impossibilité de poursuivre sa

route, laisse percer à regret tout son désappointement après des efforts d'une énergie sans égale.

« Mon capitaine, — je suis navré de vous rendre compte qu'après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, j'ai dû rétrograder et rejoindre Léré. Durant quatre jours, depuis Palla, nous avons erré dans la brousse avec une peine inouïe, au milieu de taillis impénétrables et de marais où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, — au cours de ce voyage, il nous fallut sans cesse lutter avec la nature et les habitants. C'est à bout de forces et devant l'impossibilité de passer que j'ai pris la triste résolution de revenir sans avoir accompli ma tâche. Je reviens, non sans avoir constaté avec beaucoup de regret que le poste de Laï est totalement inconnu dans ce pays sauvage, habité par les Lakas. »

— Lahure n'a pu rejoindre Laï, c'est vrai, mais cela n'a pas entravé la marche de la mission, et, s'il n'a pu parcourir la route que nous lui avions imposée, il n'en a pas moins fait un voyage utile et produit un grand effort, jalonné par des actes de valeur et de courage.

CONSIDÉRATIONS SUR LA CULTURE COTONNIÈRE

DANS LE CENTRE AFRICAIN

D'éminents praticiens et savants ont traité, depuis plusieurs années, la question cotonnière en Afrique. Ils ont envisagé la culture de ce textile dans la vallée du Niger et sur la côte occidentale. Des essais ont été entrepris; les uns ont démontré que certaines tentatives n'avaient pas été faites dans le sens voulu, les autres ont fixé les idées sur quelques espèces de coton plus appropriées au climat du continent noir. Mais, d'une façon générale, on a pu conclure à la possibilité de la culture cotonnière dans presque toutes les régions africaines suffisamment irriguées.

Les mêmes observations s'appliquent au Centre africain.

L'Afrique est la terre d'élection du coton. — Depuis de longues

années déjà, elle n'a cessé de fixer mon attention sur cet objet; partout où je suis allé, c'est-à-dire dans les régions où règne une humidité suffisante, sur les territoires où la crue des fleuves et des rivières se fait sentir assez pour enrichir le sol par un apport d'humus et pour l'humecter par un certain volume d'eau, partout le coton pousse et croît souvent avec une intensité prodigieuse.

Bornou. — Le Bornou anglais possède un climat assez sec, les pluies tendent à s'y raréfier, le sol est léger, sablonneux et caractérise le pays que gagne progressivement le Sahara. Mais, entre les dunes de sable, il existe des bas-fonds où la terre argileuse est néanmoins assez humide et assez riche pour que son humus fertile permette la culture du coton. L'espèce est très belle, mais à soie courte, type très indigène comme rendement. La plante est un véritable arbuste de 2m50 à 3 mètres de hauteur, à tige rouge, à feuilles étroites; la fleur est jaune thé; quant au fruit, il donne une gousse très épaisse, très fournie, l'ouate est soyeuse, d'un aspect miroitant et d'un toucher très doux, la fibre est résistante, élastique et par suite excellente pour le tissage.

Malheureusement, s'il y a beaucoup de coton pour la population actuelle, je crois qu'il serait difficile d'augmenter le rendement pour l'amener à la densité dont il est capable au Niger.

Dans le Bornou allemand, le sol est improductif.

Chari. — Le coton du Bornou se retrouve absolument identique, avec une vitalité semblable sur nos territoires du Chari, mais surtout aux abords du Tchad et du Bahr-el-Gazal, partout où le sol crevassé disparaît, partout où la terre légère existe en couche assez mince pour s'humecter de l'humidité du sous-sol.

J'ai vu des tiges de coton plier sous le poids des gousses blanches; nous avons compté jusqu'à dix-sept fruits sur une même branche, et nous avons vu des tiges ornées de véritables bouquets de fleurs couleur rose thé.

Les étoffes tissées au Bornou sont d'assez belle qualité, surtout à Koukawa, à N'Gornou, dans les centres où se fait sentir l'exigence du sultan et le luxe de ses proches; ailleurs, l'indigène tisse des bandelettes larges de 4 à 6 centimètres, étoffe à grande maille, grossière, pelucheuse, qui sert d'unité ou de monnaie sur les marchés et se vend un nombre fixé de cauries par coudée.

Les boubous sont constitués de bandelettes assemblées; lorsque

celles-ci sont étroites, fines, brillantes, soyeuses et bien cousues, le costume possède un véritable cachet. Il est en outre brodé au fil écru et les deux teintes coton-fil superposées sont d'un effet très heureux.

La teinture à l'indigo est assez répandue, mais mal faite; elle s'applique davantage aux vêtements de la classe pauvre.

Nous allons maintenant passer au pays peul où la culture semble beaucoup plus judicieuse.

Binndéré-Foulbé. — C'est une grande cité cotonnière.

Binndéré se trouve sur un terrain semi-léger, à sous-sol argileux.

On trouve là des richesses considérables.

C'est principalement sur la culture du coton que le lamido Bokary porte son attention. Bokary en possède des champs immenses; il en fait semer, récolter, filer et tisser des étendues énormes dont il échange les produits de tous côtés, à Dikoa, Garoua, Koukawa. Il surveille lui-même le tissage et modifie l'écartement des dents de ses métiers, le serrage, le poids du chariot, de manière à obtenir des étoffes à grain plus fin; le filage est également très soigné.

Les cotonnades de Binndéré-Foulbé m'ont semblé de toute beauté ainsi que d'un grand intérêt; l'étoffe très douce, très fine, a été fort bien assemblée, lavée, brodée d'une façon ravissante, puis trempée dans un bain d'eau gommée, pour lui donner de la fermeté. Pour obtenir ce résultat, le lamido de Binndéré a fait modifier les métiers plusieurs fois, il a fait recommencer les essais.

Quant au coton, toute la région en est couverte; à la saison des pluies, il s'en trouve même dans les cours des fermes; les champs ne restent pas plus de trois ans en service, ils reposent pendant un an. L'indigène les laboure, brûle les pieds sur place, retourne la terre, plante des arachides ou du maïs; ensuite le lougan se prête à de nouvelles cultures de coton.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, tout cela se fait avec l'assentiment du maître qui donne son avis et dirige la collectivité. Acheter du coton à Binndéré, c'est acheter du coton à Bokary qui, selon les besoins des villages, sait les quantités qui se peuvent exporter: c'est lui qui peut faire augmenter la production ou bien améliorer la culture selon nos méthodes. Et cela n'est pas un mal, au contraire; j'ai toujours été d'avis que nous devons mettre à profit l'énergie vitale et l'intelligence de la race peule. Ce sont des gens qui pensent, qui organisent, qui savent faire travailler leurs captifs de case, répartir,

graduer, limiter, augmenter la main-d'œuvre. Les Peuls ne sont pas guerriers, ils demandent à n'être pas opprimés après avoir opprimé tant de peuplades africaines; ils ont une aptitude particulière qui consiste à se trouver des chefs, qu'ils savent très souvent obéir, et ce chef, ce lamido, est un homme généralement aisé, riche, mais sobre et réservé dans son existence intime. Il jouit d'un bien-être dont il aurait grande peine à se déposséder, il est donc soumis d'avance et prêt à obéir à celui qui sait le commander. Que pouvons-nous souhaiter de mieux pour constituer des centres de culture cotonnière? Nous n'avons plus dès lors le souci de la main-d'œuvre; que pouvons-nous faire de concessions où nous opérerons la claustration, la séquestration de travailleurs que des salaires quotidiens encourageront à produire le moins possible, ou que notre volonté, nos procédés, nos châtiments mérités, même par leur indolence, dégoûteront à jamais de la question cotonnière?

Nous avons, parmi nos races diverses du Soudan, des chefs indigènes, des villages libres, des noirs indépendants, des centres comme Binndéré, ou bien des cases situées au milieu d un lopin de terre où chacun produira selon sa coutume, selon ses besoins, selon son désir. L'intérêt des grands centres, leurs appétits, leur amour du luxe et du nouveau sont tout simplement les mêmes que ceux des individus; ils sont amplifiés, voilà tout.

C'est pourquoi l'avenir cotonnier du Soudan dépend de plusieurs conditions:

1o Liberté de la main-d'œuvre, abstention des concessions. Laisser les collectivités indigènes produire tout à leur aise, sous l'égide de nos chefs de districts;

2o Appui total de l'Administration pour quelque motif que ce soit;

3o Paiement équitable, mais raisonnable du coton produit;

4o Développer d'abord la culture du coton indigène, améliorer ce produit qui possède de très belles qualités, faire ensuite, dès maintenant, des essais nombreux et variés avec des espèces étrangères.

Pays moundang. — Le coton pousse à merveille dans la partie française de la vallée du mayo Kabi et dans tout le pays moundang; j'ai trouvé deux espèces différentes poussant presque à l'état sauvage, sans soins, au hasard. L'indigène de cette contrée tisse des bandelettes encore plus grossières, en outre il produit peu, car le vêtement n'est connu que dans la classe élevée. Enfin, il résulte du

voyage de M. Lahure en pays laka que ces sauvages connaissent également la culture cotonnière à l'état le plus rudimentaire.

En résumé, toute l'Afrique centrale, mais principalement le pays peul de Binndéré et les contrées voisines des cours d'eau sont essentiellement riches en coton.

L'indigo est très cultivé, mais c'est surtout à Kano et dans la sphère d'influence aoussa que cette teinture est perfectionnée. Les habits sont enduits d'une véritable pâte bleue, puis on leur donne du lustre, soit en les serrant entre des rouleaux de bois, soit en les frappant avec des maillets sur des planches très épaisses. Les Aoussas obtiennent ainsi des étoffes que l'on croirait teintes et cylindrées en Europe.

En résumé, le Centre africain est un champ d'exploitation appréciable. Et, s'il y a jamais quelque chose à faire dans cette région, l'effort, tout entier, doit être porté sur ce que nous appelons dans cet ouvrage « la colonie du Kabi », car une voie de pénétration relativement aisée, pratique et, certes sans la moindre difficulté, la traverse dans sa partie la plus peuplée. Il n'y a pas d'étoffes européennes sur les marchés de Dikoa et Koukawa; il suffit qu'un effort intelligent soit produit à Léré pour y créer un centre prospère où viendront s'approvisionner les caravanes du Bornou.

Les espèces rapportées pour la mission ont été étudiées par M. Henri Lecomte, professeur au Muséum; voici le résultat des observations que ce savant éminent a bien voulu nous adresser.

Coton de Léré. — Deux espèces très différentes dont l'une doit être rapportée au *Gossypium arboreum* L.

Hauteur 1m90, diamètre de la tige à la base, 2 centimètres.

Les caractères distinctifs sont les suivants : feuilles profondément divisées, à 5, à 7 lobes étroits, lancéolés, souvent séparés par des lobes intermédiaires beaucoup plus petits; stipules très étroites et assez longues.

Bractées en forme de cœur et ne présentant que cinq à sept dents assez courtes, beaucoup moins profondément séparées que les autres espèces; calice à divisions à peine marquées avec des ponctuations noires très nettes; pétales portant une tache dans les régions de l'onglet.

Cette espèce est bien caractérisée, elle se rapporte aussi exactement que possible au *Gossypium arboreum* L, décrit par Porlotore et signalé en Abyssinie par Schimper et au Cordofan par Figar.

La présence de cette espèce bien caractérisée est d'un réel intérêt, car si nous en jugeons par les spécimens de l'herbier du Museum, la plupart des formes rapportées au *G. arboreum*, sont bien moins caractérisées que la forme rencontrée par M. le commandant Lenfant.

Coton de Djina. — Nous signalerons encore spécialement le cotonnier récolté à Djina (pays kotoko) au voisinage du Tchad (12 janvier 1904). Ce cotonnier, par la forme de ses feuilles, par ses bractées très grandes et profondément laciniées, par son calice à divisions à peine marquées, par ses graines presque dépourvues de duvet, excepté à la pointe où elles portent un peu de duvet fauve, par la facilité avec laquelle se détachent les poils recouvrant la graine et constituant le textile, nous paraît devoir être rapporté à l'espèce *Gossypium barbadense* L. qui se trouve, d'ailleurs, partout à la côte occidentale d'Afrique.

Cette espèce fournit un beau coton soyeux et blanc, atteignant facilement 35 millimètres de longueur.

Les autres spécimens, rapportés par M. le commandant Lenfant, sont moins bien caractérisés que les deux précédents; cependant, il nous paraît impossible de ne pas retrouver les principaux caractères du *Gossypium hirsutum* L. dans les cotonniers de Léré (deuxième spécimen), de Maroua, de Dialomé et de Bifara. Un autre spécimen, qui doit avoir été récolté au Chari, peut être rapporté, avec quelque doute cependant, au *G. herbaceum*.

Ce cotonnier est spécialement fertile, car une petite sommité recueillie par M. le commandant Lenfant et contenue dans l'herbier qu'il nous a remis, ne porte pas moins de dix-sept capsules bien fournies.

Ce cotonnier manque des poils qui caractérisent le *G. hirsutum* L.; mais n'ayant pas de fleur à notre disposition, nous n'avons pu nous assurer d'une façon ferme qu'il s'agit bien du *G. herbaceum* L.

Les graines sont couvertes sous les poils d'un duvet blanc qui recouvre toute la surface. Les fibres ne sont pas très longues (25 millimètres en moyenne), mais par contre elles sont très fines et leur diamètre dépasse rarement 21 μ.

Le rendement à l'égrenage (pour une vingtaine de graines) a été de vingt-sept, vingt-huit pour 100. Le coton est d'un beau blanc.

Coton de Maroua. — Les cotonniers récoltés à Maroua diffèrent assez notablement des précédents; mais ils produisent des graines

qui sont encore, comme chez les coloniaux du Chari, complètement recouvertes de duvet court (et verdâtre) sous les poils. Mais ces cotonniers, par leurs caractères, doivent être rapportés, comme les suivants d'ailleurs, à l'espèce *G. hirsutum* L. qui paraît se présenter en Afrique sous des formes assez variées.

Les poils sont assez courts et n'ont guère qu'une longueur moyenne de 25 millimètres; le diamètre moyen est d'enviran 24 μ. Le rendement à l'égrenage doit être assez faible.

Coton de Bipàré. — Les graines sont de très grande taille et ne portent de duvet qu'aux deux extrémités. C'est un beau coton blanc dont les fibres atteignent facilement 35 millimètres avec un diamètre de 22 à 26 μ.

Coton de Dialoumé. — Les graines ne portent du duvet qu'à la base.

Longueur des fibres : très variable.

Diamètre : 22-26 μ.

D'ailleurs, les qualités physiques de ces divers cotons ne présentent qu'un intérêt très relatif, car par la culture et la sélection, on arriverait très rapidement à les modifier.

Les récoltes de M. le commandant Lenfant nous paraissent surtout intéressantes par la distribution géographique des localités où le coton a été rencontré, par la fécondité remarquable de certains cotonniers, par la présence du *G. arboreum* et par les notes très suggestives que M. le commandant Lenfant a résumées dans son rapport.

Signé : LECOMTE.

Ce qu'il faut déduire de tout cela, c'est que le continent noir est une terre favorable à la culture cotonnière et que les efforts des Associations européennes, pour la récolte et la propagation de ce textile en Afrique, se sont portés sur le terrain le plus favorable à toutes les entreprises, dont le but est d'affranchir les marchés et les filatures de notre vieux continent des visées ou des prétentions américaines.

Et s'il est une chose véritablement rationnelle, c'est de dire que l'Afrique occidentale est appelée au plus brillant avenir et constituera, dans un avenir rapproché, la plus belle et la plus rémunératrice de nos colonies.

LENFANT.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Étiage du Logone à Laï du 1er Juin au 13 Novembre 1903.

JUIN		JUILLET		AOUT		SEPTEMBRE		OCTOBRE		NOVEMBRE	
QUANTIÈME DU MOIS	ÉTIAGE	QUANTIÈME DU MOIS	ÉTIAGE	QUANTIÈME DU MOIS	ÉTIAGE	QUANTIÈME DU MOIS	ÉTIAGE	QUANTIÈME DU MOIS	ÉTIAGE	QUANTIÈME DU MOIS	ÉTIAGE
1+	0m03	1+	0m42	1+	1m81	1+	3m40	1 —	4m20	1—	1m98
2	0m05	2	0m50	2	1m83	2	3m40	2	4m15	2	1m84
3	0m05	3	0m60	3	1m83	3	3m40	3	4m12	3	1m80
4	0m06	4	0m64	4	1m90	4	3m45	4	4m08	4	1m70
5	0m06	5	0m71	5	2m05	5	3m47	5	4m05	5	1m65
6	0m07	6	0m80	6	2m10	6	3m49	6	4m01	6	1m65
7	0m07	7	0m85	7	2m12	7	3m55	7	4m00	7	1m65
8	0m07	8	0m89	8	2m20	8	3m60	8	4m00	8	1m62
9	0m08	9	0m92	9	2m30	9	3m70	9	4m00	9	1m60
10	0m10	10	0m96	10	2m38	10	3m70	10	3m98	10	1m60
11	0m10	11	1m03	11	2m41	11	3m75	11	3m94	11	1m60
12	0m10	12	1m09	12	2m41	12	3m80	12	3m76	12	1m60
13	0m11	13	1m11	13	2m45	13	3m80	13	3m55	13	1m58
14	0m11	14	1m12	14	2m50	14	3m85	14	3m52		
15	0m11	15	1m13	15	2m60	15	3m85	15	3m48		
16	0m12	16	1m16	16	2m70	16	3m90	16	3m44		
17	0m13	17	1m18	17	2m70	17	3m95	17	3m28		
18	0m13	18	1m18	18	2m72	18	4m00	18	3m18		
19	0m14	19	1m19	19	2m74	19	4m00	19	3m05		
20	0m14	20	1m19	20	2m74	20	4m00	20	2m96		
21	0m16	21	1m22	21	2m74	21	4m05	21	2m75		
22	0m19	22	1m27	22	2m77	22	4m10	22	2m60		
23	0m19	23	1m37	23	2m80	23	4m10	23	2m58		
24	0m19	24	1m38	24	2m90	24	4m20	24	2m56		
25	0m27	25	1m38	25	2m92	25	4m22	25	2m48		
26	0m28	26	1m40	26	2m95	26	4m24	26	2m50		
27	0m28	27	1m45	27	2m97	27	4m30	27	2m36		
28	0m32	28	1m52	28	3m00	28	4m30	28	2m25		
29	0m33	29	1m62	29	3m05	29	4m30	29	2m28		
30	0m36	30	1m70	30	3m20	30	4m30	30	2m18		
		31	1m75	31	3m40			31	2m07		

La règle d'étiage a été placée à la marque zéro le 1er Juin alors que la profondeur de l'eau était encore de 0m60, chiffre à ajouter à chacune des observations précédentes.

Crue du Chari en 1903.

DATES	JUIN	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE
	ÉTIAGE	ÉTIAGE	ÉTIAGE	ÉTIAGE	ÉTIAGE	ÉTIAGE	ÉTIAGE
1		0m30	2m00	4m66	6m23	6m90	4m70
2		0m34	2m05	4m77	6m25	6m85	4m58
3		0m37	2m10	4m83	6m27	6m80	4m45
4		0m40	2m15	4m90	6m29	6m75	4m30
5		0m44	2m20	4m95	6m37	6m70	4m18
6		0m46	2m30	5m15	6m44	6m62	4m11
7		0m48	2m40	5m15	6m47	6m58	4m04
8		0m53	2m50	5m15	6m57	6m50	3m91
9		0m60	2m75	5m13	6m54	6m48	3m90
10		0m67	2m75	5m19	6m64	6m45	3m83
11		0m75	2m80	5m27	6m69	6m40	3m76
12		0m82	2m80	5m33	6m76	6m35	3m68
13		0m90	2m95	5m42	6m81	6m32	3m60
14		0m93	2m97	5m49	6m86	6m28	3m55
15		0m96	3m02	5m55	6m93	6m25	3m50
16		1m00	3m12	5m65	6m98	6m19	3m45
17		1m20	3m18	5m68	7m03	6m12	3m40
18		1m55	3m22	5m73	7m05	6m05	3m35
19	0m00	1m60	3m31	5m78	7m10	5m99	3m30
20	0m01	1m65	3m40	5m86	7m12	5m90	3m25
21	0m03	1m65	3m49	5m88	7m13	5m82	3m20
22	0m04	1m65	3m60	5m91	7m15	5m70	3m15
23	0m07	1m65	3m68	5m96	7m15	5m60	3m10
24	0m09	1m65	3m80	6m03	7m15	5m52	3m05
25	0m11	1m75	3m90	6m03	7m14	5m50	3m00
26	0m14	1m75	4m00	6m05	7m13	5m40	2m95
27	0m17	1m75	4m15	6m08	7m10	5m28	2m90
28	0m21	1m80	4m28	6m12	7m08	5m16	2m85
29	0m24	1m85	4m37	6m15	7m04	5m04	2m80
30	0m27	1m89	4m48	6m18	7m00	4m90	2m75
31		1m95	4m58		6m95		2m70

DATES	BAROMÈTRES			THERMOMÈTRES			HYGROMÈTRE	HYPSOMÈTRE		
	ENREGISTREUR	ANÉROÏDE	ALTITUDE CORRIGÉE	ENREGISTREUR	SEC	MINIMA	ENREGISTREUR	HEURE	TEMPÉRATURE de l'eau bouillante	PRESSION
5	759	759	0	19.4	22.2	20.1	81	8		
6	759	759	0	20	23.2	21.1	81	8		
7	758.5	758.6	16	21.2	24	20.4	83	8		
8	758	758.9	35	19 9	23.1	20.4	83	7.30	99.88	756 8
9	757	756.9	56.4	20.7	25.6	22.9	79	8	99.76	753.5
10	755	755.2	76.2	20.1	24.2	22.7	77	7	99.66	750.8
11	756							8	99.66	750.8
12	756	756.6	61.6	19.2	25.5	23.8	77	8	99.70	751.9
13	755	755.7	71.2	19.3	25.5	23.4	78	8	99.82	755.1
14	752.2	752.2	104.4	19.3	25.7	22.8	79	8	99.65	750.7
15	752	752.6	104.4	19.1	24 7	22.7	80	8	99.66	750.8
16	752.2	752.5	106	19	23.6	22.6	78	8	99.665	751.0
17	750.4	750.7	125.8	19.4	24.8	22.1	80	8	99.60	749.2
18	751	751.2	120.5	19	23.7	22.9	76	8	99.56	748.1
19	750	750.3	130.4	18.9	24.7	22.9	78	8	99.575	748.5
20	749	749.7	136.8	19.1	24.7	23.8	83	8	99.555	748.0
21	747	746.3	173.2	18.3	23.6	22.9	82	7.30	99.50	746.5
22	745	744.1	193.7	19.2	25.5	23.5	75	8	99.46	745.4
23	744.8	744.3	191.3	19.8	26.5	23.1	77	8	99.46	745.4
24	745	744.8	186	19.1	25.4	22.7	73	8	99.42	744.3
25	744	744.2	192.5	20	26.5	22.7	73	7	99.39	743.5
26	742.5	742.9	206.4	20	27.5	23.1	74	7	99.36	742.7
27	742	742.1	215					8	99.32	741.6
28	741	741.8	218.2	19	23.7	21.6	80	8	99.36	742.7
29	740.8	741.4	222.3	19.4	24.7	24	80	8	99.30	744.1
30	740	739.7	240.5	19	23.4	22.2	81	8	99 275	740.5
31	740	740.3	234.4	21	27	23.1	80	8	99.30	741.1

AOUT

AU du fleuve — Tempé-rature	POINTS SAILLANTS DE LA ROUTE	OBSERVATIONS
.2	Forcados	Nuageux et lourd, pluie fine.
.2	—	Nuageux, assez frais.
.4	—	Brume sur le fleuve jusqu'à Onitcha.
.4	Onitcha (Niger)	Cumulus, pluie à 14 heures.
.0	—	Lourd, cumulus avec éclaircies.
.6	—	Couvert, pluie.
1	Lokodja	Cumulus, lourd et nuageux.
2	—	— —
1	—	— avec pluie.
0	—	Forte tornade et pluie violente à 22 heures.
7	—	Cumulus, couvert et lourd.
2	Ibi (Bénoué)	— pluie violente dans la nuit.
1	—	Ciel couvert avec pluie.
1	—	— —
9	—	— —
0	Laou	Beau temps, forte brise du sud-sud-ouest.
7	—	— —
2	—	— suivi de pluie dans la nuit.
2	—	— forte pluie dans la nuit.
4	Yola	— pluie à 14 heures.
4	—	Temps lourd, chaleur ardente.
1	—	Forte tornade à 8 heures, temps oppressant.
	Garoua	Orage à 15 heures, temps lourd, cirrus.
0	—	Tornade électrique la nuit, temps très lourd.
1	—	Tornade et pluie, grand halo suivi d'un petit autour de la lune.
)	Confluence	Journée très lourde.
7	du Kabi	Temps orageux, forte tornade à 20 heures.

DATES	BAROMÈTRES			THERMOMÈTRES			HYGROMÈTRE	HYPSOMÈTRE			
	ENREGISTREUR	ANÉROÏDE	ALTITUDE CORRIGÉE	ENREGISTREUR	SEC	MINIMA	ENREGISTREUR	HEURE	TEMPÉRATURE	PRESSION	ALTITUDE
1	740	742.3	213.2	20	25.7	23	80	8 mat.	99.33	741.9	214
2	740.6	743	206.1	20.5	22.8	21	79	—	99.36	742.7	203
3	739	739.3	245.3	19	23.8	22	82	—	99.27	740.4	230
4	738	740.9	228.1	20	22.8	22	80	—	99.26	740.1	233
5	737	739.8	240.0	20	24.3	24	83	—	99.17	737.7	259
6	737	741.6	227.1	19	22.8	22	83	—	99.26	740.1	234
7	734	739.3	240.0	20	23.8	23	81	—	99.20	738.6	254
8	733	739.7	235.7	21	30.5	23	68	—	99.26	740	248
9	732	739.6	236.8	19	24.3	23	75	—	99.25	739.8	242
10	732	739.4	239.0	21	25.6	24.5	85	—	99.26	740.1	242
11	731	738.4	249.7	20	23.8	19	84	—	99.18	738.0	263
12	730	739.0	243.3	21	26	24.2	83	—	99.16	737.4	272
13	731	738.3	250.8	20	23.2	22.5	84	—	99.24	739.6	246
14	731	738.9	244.4	20	23.4	22.2	83	—	99.23	739.3	245
15	730	737.7	257.2	21	24.9	23.2	80	—	99.16	737.4	284
16	730	737.5	259.4	20	23.6	21.8	79	—	99.16	737.4	286
17	Exploration des Cataractes de Lata.										
18	730	737.6	258.3	21	23.4	17.8	85	—	99.15	737.2	274
19	730	737.5	259.4	30	31.5	19	52	—	99.16	737.4	268
20	730	737.9	255.2	21	24.1	19.2	80	—	99.16	737.4	272
21	731	739.1	242.4	23	27.7	21	66	—	99.26	740.1	243
22	733	738.1	255.2	20	23.7	20.2	80	—	99.17	737.7	268
23	733.5	738.7	248.8	20	25.9	23.2	76	—	99.21	738.8	262
24	733	738.0	241.3	19	24.2	15.8	84	—	99.17	737.7	269
25	731.5	736.9	253.1	20	24.8	15.9	85	—	99.14	736.9	278
26	733	738.6	234.9	19	23.3	15.7	81	—	99.18	738.0	255
27	732	737.3	248.8	22	26.7	23.5	82	—	99.16	737.4	272
28	733	737.5	246.7	20	23.8	23	80	—	99.17	737.7	265
29	732.5	737.6	245.6	21	24.7	23.6	26	—	99.20	738.5	257
30	733	738.2	239.2	21	25.8	22.8	28	—	99.14	736.9	280

EAU du FLEUVE — Température.	POINTS SAILLANTS DE LA ROUTE	OBSERVATIONS
26.6		Tornade électrique, journée lourde, petit halo autour de la lune.
		Tornade effroyable à 23 heures avec trombe d'eau.
27.7		Ciel nuageux, brouillard la nuit.
28.1		Tornade à 2 heures, orage et pluie abondante à 14 heures.
		Temps supportable, nuit claire, brise légère de l'est.
28.3		Violente tornade à 1 heure, chaleur étouffante, journée très dure.
	Lac Nabarat.	Journée lourde, abondante rosée la nuit, pas de pluie.
27.1	Biparé.	Brise agréable toute la journée, ciel couvert, cumuli.
27.6		Beau temps, brise d'ouest toute la journée et toute la nuit.
28.2		Pluie et tornade à 8 heures, temps plus frais.
		Pluie violente et orage, temps assez agréable.
28.2	Lac de Léré.	Forte tornade avec pluie, temps frais avec brise de l'ouest.
28.0		Soirée très agréable, vent d'ouest, journée lourde.
27.4	Lac de Tréné.	Fort coup de vent avec pluie à 6 h., beaucoup de houle, temps agréable.
28.1 27.7		Ciel nuageux, chaleur accablante, cirro-cumulus, orage composé de trois trombes d'air successives, suivi de deux autres tornades violentes.
. . 27.9	Lata, pied de la cataracte.	Au sommet de la cataracte, l'anéroïde a donné : pression 726.8, altitude 375m1 ; la dénivellation du plateau soudanais accusée ainsi est de 114m7.
27.9 28.1 25.2 26.6 28.1 27.1 27.9 28.1 27.7 27.7	Léré.	Dans un voyage à Binndéré-Foulbé le chef de la mission a relevé, entre autres, les observations suivantes : A Léré, le 20 septembre Pression 737.9 | Altitude 255m2 ; A Binndéré le 21, même heure Pression 727 1 | Altitude 370m6. Étant donné que le Toubouri se trouve sur le plan même de Binndéré-Foulbé, la dénivellation due au plateau soudanais est ici de 115m4, chiffre bien voisin du précédent et qui semble confirmer ce que nous avançons dans cet ouvrage. Nous donnerons plus loin, un chiffre également significatif. Séjour à Léré, temps extrêmement lourd, transition entre l'hivernage et la saison sèche. Nous avons relevé à 2 heures après-midi jusqu'à 41°8 à l'ombre avec 76 à l'hygromètre. Ciel nuageux par intermittences, tornades avortées. De très grosses et courtes pluies les 22 et 23 font remonter le niveau de l'eau dans le mayo Kabi.

DATES	BAROMÈTRES			THERMOMÈTRES			T'—T	HYPSOMÈTRE			
	ENREGISTREUR	ANÉROÏDE	ALTITUDE CORRIGÉE	MOUILLÉ	SEC	MINIMA		HEURE	TEMPÉRATURE	PRESSION	ALTITUDE à 760
Du 1er au 5 octobre, pas d'observations. — Arrivée du chaland à Binndéré-Foulbé.											
6	721	727.2	356 9	20.7	27.6	19.2	6.9	7	98.80	727.9	379.5
7	720	728.2	346.7	23	29.2	22.1	6.2	8	98.83	728.7	385.3
12	722	729.5	354.1	23	24	20	1.0	7	98.86	729.4	368.9
12	721	728 7	346.2	26	34	20.2	8.0	12	98.86	729.5	383.3
13	722.2	729.3	335.1	23	28.6	21.4	5.7	8	98.86	729.5	374.2
14	721	728.2	347.0	23	25	22	2.0	8	98.82	728.4	385
14	720	726.5	366.2	23.3	30.8	23	7.5	15	98.74	726.3	424.6
16	720	727.2	358.5	23.8	30	20.1	6.2	15	98.78	727.4	408
19	721	726.3	368.2	24	33.1	19.2	9.1	14	98.76	726.9	418.8
20	721	727.1	360.0	22.2	25	21.7	2.8	7	98.78	727.4	399
21	722	728.1	359.6	22	25	19.5	3.0	7	98.83	728.6	380.5
21	723	728.6	354.3	25.1	33.7	19.5	8.6	10	98.85	729.2	387.6
22	723	729.8	341.5	23	23	19.2	2.0	7	98.86	729.5	367.6
23	723	729.5	334.2	23.1	26.1	19.5	3.0	7	98.81	728.2	389.1
25	722	730.5	324.0	23	21	17	2.0	8	98.86	729.5	366.2
25	724	730.5	324.0	24.3	34.5	17	10.2	13	98.82	728.4	379.3
25	721	727.7	355.1	24.6	36.0	17	11.4	15	98.76	726.9	395.6
26	723	729.8	333.2	23.8	27.2	17.2	3.4	8	98.82	728.4	380.5
26	722	727.0	363.2	25.5	37.3	17	11.8	15	98.74	726.3	403.3
28	723	729.5	336.4	22.5	26	17	3.5	8	98.78	727.4	392.1
29	724	730.5	325 7	24.3	28.3	17.2	4.0	8	98.82	728.4	380.4
29	724	728	352.7	19.1	36.5	16.2	17.4	14	98.76	726.9	364.7
30	725	730.5	325 7	17.3	21.5	13.	4.2	6	98.91	730.8	346.5
31	725	731	319.6	18.1	20.5	13.	2.4	7	98.95	731.8	329.(

D'OCTOBRE

EAU du FLEUVE — Température.	POINTS SAILLANTS DE LA ROUTE	OBSERVATIONS
		Du 1er au 5 octobre, pas d'observations. — Arrivée du chaland à Binndéré-Foulbé.
24	Binndéré-Foulbé	Fin de l'hivernage. Chaleur plus forte, moins humide. Deux tornades à Binndéré-Foulbé transforment les rues en rivières. Suivies d'un temps chaud. Vent d'est le matin et d'ouest le soir.
24		
24	Toubouri	Au milieu des marécages. Les tornades se forment, elles ne peuvent éclater et se réduisent à quelques secondes de vent et des gouttes de pluie.
24	—	
26.5	—	Ciel pommelé. Chaleur orageuse. Vent d'ouest le matin et d'est le soir. Climat déprimant.
26.5	—	Chaleur très lourde, cirro-stratus.
27.2	—	Le temps se rafraîchit. Nous sommes sous un ciel clair mais environnés, de tous côtés, de tornades qui n'éclatent pas. La saison sèche se dessine. Les pluies sont absolument finies.
27	—	
3.4	—	Humidité la nuit, brouillard le matin, des nuages se forment que le soleil dissipe vers 9 heures. Le temps est chaud mais plus supportable.
5.4	—	
5.2	—	Ciel clair, brise d'est. Après-midi très chaude. Soirée atroce et presque irrespirable.
5.4	—	Condensation vespérale, forte humidité le soir.
7.4	Communication	Après-midi lourde, orageuse. Vent d'est le soir, nuit humide mais supportable, ciel clair.
7.2	—	Nuit très humide, rosée, chaleur lourde le matin, ciel bleu.
4.9	—	Journée très lourde, 40°5 à l'ombre à 14 heures, forte rosée la nuit.
6	—	Journée claire et moins chaude, vent d'est-nord-est.
5.2	—	— —
7	—	Journée chaude, 39°7 à 14 heures. Matinée très humide, forte rosée le soir.
4.1	—	Après-midi torride, cumuli, 40°3 à 14 heures à l'ombre.
6.2	—	Vent d'est sec et chaud. Grande condensation la nuit.
5.0	Jonction Logone	Le vent d'est dure toute la journée, temps sec et frais, nuit froide.
3.2	—	Le vent d'est tourne au sud vers 14 heures. Quelques nuages pâles à l'horizon.
2.0	Descente	Forte chaleur l'après-midi. Le vent d'est se lève vers 20 h. Ciel un peu brumeux.
1.0	du Logone	Chaleur plus tempérée, brise d'est toute la journée, forte condensation la nuit.

DATES	BAROMÈTRES			THERMOMÈTRES			T'—T	HYPSOMÈTRE			
	ENREGISTREUR	ANÉROÏDE	ALTITUDE CORRIGÉE	MOUILLÉ	SEC	MINIMA		HEURE	TEMPÉRATURE	PRESSION	ALTITUDE
1	725	731.9	311.2	24.3	19.9	13.6	4.4	8	98.96	732.1	330.
2	725	732.5	304	23.8	17.6	13.8	6.2	8	98.98	732.7	323
3	724	731.5	314.6	23.6	15.2	14	8.4	7	98.96	732.1	328.
4	723.8	729.9	331.1	28.1	13.4	14.2	14.7	8	98.96	732.1	341
4	720	726.7	366	34.2	18.9	14.2	15.3	16	98.92	731	350.
5	721	727.7	354.1	33.6	19.6	21.6	14	15	98.85	729.2	368.
6	725	729.5	332.1	26.1	16.3	21.2	9.8	8	98.98	732.7	322.
6	722	728.9	339.2	23.6	17.4	21.2	16.2	15	98.90	730.5	358.
7	725	731.3	311	27.6	15.2	20.8	12.4	9	98.96	732.1	333.
7	721.4	728.3	345.8	33.4	17.2	20.8	16.2	14	98.91	730.8	354.
8	725	731.5	311.9	25.8	17.2	20.4	8.6	8	98.96	732.1	336.
8	723.6	739.2	338.7	32.2	20	20.4	12.2	15	98.92	731	352.
9	725	731.6	310.9	27.7	15.5	20.1	12.2	8	98.96	732.1	329.
9	722	728.7	340.1	32.4	20.6	20.1	11.8	16	98.93	731.3	341.
10	725.3	732	309.6	26.5	14.1	20.4	12.4	8	98.96	732.1	335.
11	724.6	731.7	315.3	24.1	15.3	19.2	8.8	7	98.95	731.8	340
12											
13	725	731.8	313.9	24.7	20.6	16.8	4.1	14	L'Hypsomètre		
14	725	731.3	314.4	29	19.7	18.6	9.3	16	a été cassé		
15	725.8	733.7	300.2	19.8	15.2	12.8	4.6	7	a Fort-Lamy.		
16	727	733.1	301.6	20.1	18	11.3	2.1	7			
17	726.9	731.6	317.4	24.5	19.6	14.6	4.9	14			
18	727.8	731	324	25	19.9	17.2	5.1	12			
19	728	733	302.8	21	19.6	10.2	1.4	8			
20	728	730.4	330.1	26	21.2	14.2	4.8	16			
21	726.9	730.8	328	24.7	19.8	15.1	4.9	14			

NOVEMBRE

EAU du FLEUVE — Température	POINTS SAILLANTS DE LA ROUTE	OBSERVATIONS
26	DESCENTE	Journée agréable, brise d'est, ciel nébuleux au coucher du soleil, forte
26.6	DU LOGONE	Journée plus chaude, brise moins forte. [rosée la nuit.
25		Chaleur sèche, moins de condensation la nuit.
25.7	FORT-LAMY	Vent frais d'est-nord-est, temps superbe, climat délicieux.
24	—	Même temps.
22.9	—	Température plus lourde, le vent d'est s'élève vers 9 h. et cesse vers 1 h.
26	—	Même temps, nuits très douces un peu humides.
25	—	Ciel bleu sauf quelques vapeurs blanches passant de l'est à l'ouest.
24	—	Même temps, un peu plus d'humidité la nuit.
24.4	—	— —
24.7	—	Nuit lourde, orageuse, matinée froide avec ciel très gris, vent d'est
22.3	—	— — [presque nul.
24.0	—	— —
25.0	—	— —
24.0	—	Depuis quatre jours le vent s'élève du nord vers 8 h. du soir, temps
23.6	—	Temps brumeux, halo lunaire, matinée fraîche. [brumeux.
		Temps lourd l'après-midi, brise à peu près nulle.
	DESCENTE	Temps couvert sauf la nuit, jolie brise de nord-nord-est de 8 h à 17 h.
	DU CHARI	Même vent, lumière zodiacale.
		Ciel dégagé, quelques cirrus, vent de nord-nord-est, clapotis sur le lac.
	TCHAD	— —
	—	— —
	—	Même temps, brise moins fraîche, pas de vent la nuit.
	—	— —
	—	— —
	—	— —

DATES	BAROMÈTRES			THERMOMÈTRES			EAU du FLEUVE — Température	POINTS SAILLANTS DE LA ROUTE
	ENREGISTREUR	ANÉROÏDE	ALTITUDE CORRIGÉE	MOUILLÉ	SEC	MINIMA		
5	727	731.7	327.4	21.1	17.8	15.4	22	Sur le Tchad
6	726	731.9	325	21	17.2	12.9	19.4	—
7	727.4	731.5	330.6	20.5	15.9	13.6	22	—
8	727	731.5	330.6	21.8	16.9	13.2	22	—
9	726.4	732.2	323.2	21.7	15.5	13.7	24	—
10	726	730.1	346.2	20.9	14.5	14	22	—
11	727	731.6	328 4	21.1	15	14.2	22	—
12	727	731.7	327	21	14.9	12.2	24	—
13	728	731.9	325.4	20.5	15	10	23.2	—
14	728	732.1	323.0	20.9	14.1	10.8	24	—
15	728	732.2	322	17.6	10.8	12	21	—
16	728.3	732	324.5	18.7	10.8	14.2	19.6	—
17	728	731.3	332	19.6	11.2	11.6	18.6	—
18	727.3	732.7	316	18.7	13.8	10.2	19	—
19	726.6	732.3	321.6	19.9	13.8	14.8	19.2	—
20	726.2	732.6	317.7	20.7	14.9	12.6	20	—
21	726.9	731.4	329.9	23.9	22	13.2	19	—
22	727.6	731.6	330.8	20.5	17.4	17.2	19	—
23	726	730.2	345.8	18.8	15.4	14.3	19	—
24	725.9	730.7	339	20.1	13.4	11.6	20	—
25	727.1	730.9	337	21.2	14	16.2	20	—
26	726.6	732.1	321.1	21	15	18	19.2	—
27	727	731.5	339.9	22.3	15.6	14	18	—
28	726	731.6	329	22	15.2	12	18	—
29	726.2	732.4	318.8	20.9	14.2	16.4	18.4	Chari

OBSERVATIONS
iel dégagé, brise d'est-nord-est.
— —
iel dégagé, quelques cirrus, lumière zodiacale.
— —
iel dégagé, brise du nord, se levant la nuit, clapotis sur le lac.
— — — —
el plus clair, brise plus forte, assez forte houle sur le lac, la brise se lève la nuit vers 3 heures.
— — — — —
— — — — —
ise moins forte, petit clapotis, même temps.
— — —
— — —
— — —
— — la houle est plus forte.
el couvert, brise plus douce, petit clapotis, phénomène de mirage à midi, presque pas de brise.
brise a toujours la même direction, elle est un peu plus forte.
el couvert le matin, dégagé l'après-midi, la brise ne se lève pas la nuit.
el dégagé, nuit calme.
brise se lève à 4 heures, fort clapotis.
ise moins forte, temps clair.
brise tombe brusquement à 9 heures et se lève la nuit à 3 heures, houle sur le lac.
l dégagé, la brise mollit à midi et passe au nord-ouest, la nuit elle passe au nord-nord-est vers 5 heures.
brise mollit à midi et passe au nord-ouest, pour revenir au nord-nord-est la nuit, forte houle.
brise mollit à midi et passe au nord-ouest, temps calme sur le fleuve.



TABLE DES MATIÈRES

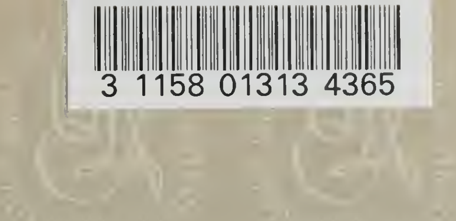


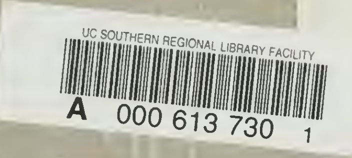
Imp. F. Schmidt, Paris-Montrouge.








3 1158 01313 4365


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 613 730 1

